Tome XXVIII. N° 21. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Fév. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Saint Thomas d'Aquin*

> « Frère Jacques de Viterbe, archevêque de Nap'es, m'a souvent dit qu'il croyait, selon la foi et l'Esprit-Saint, que notre Sauveur avait envoyé, comme docteur de vérité pour illuminer le monde et l'Église universelle, d'abord l'apôtre Paul, puis Augustin, et enfin, en ces derniers temps, Frère Thomas, auquel, croyait-il, aucun autre ne succéderait jusqu'à la fin des siècles. » (Déposition de Barthélemy de Capoue au procès de canonisation, 8 août 1319.)

Au début de l'année 1225 (c'est la date la plus probable (1), Thomas, septième et dernier fils du comte Landolphe d'Aquin et de Théodora de Théate, naquit au château de Roccasecca, près de Naples. Son père appartenait à la haute noblesse longobarde ; sa grand'mère paternelle, Françoise de Souabe, était sœur de Frédéric Barberousse ; sa mère descendait des chefs normands. Les dons complémentaires du Nord et du Midi, transmis le long d'une double lignée de noblesse, se rencontraient dans cet enfant, pour composer une chair merveilleusement tempérée, choisie pour devenir l'instrument d'une intelligence

(1) Cette date a été établie par le R. P. Mandonnet dans ses précieuses élucidations critiques, auxquelles il faudra toujours se reporter, sur la vie du saint.

grande entre toutes, et de la sagesse faiseuse d'unité. Il venait au monde au début d'un siècle où la civilisation chrétienne, — déjà menacée et sur le point de péricliter, — allait se redresser pour donner ses fruits suprêmes. Agitations immenses dominées malgré tout par l'ordre de l'esprit, guerre, politique, poésie, religion, duel du pape et de l'Empereur, puissance de la féodalité et puissance de l'Église, orgueil des forts, vertus des saints, il arrive à l'instant le plus vigoureusement, le plus âprement humain de l'humanité médiévale. Sa mère, qui fera tout pour l'empêcher de suivre la volonté de Dieu, était femme de grande vertu et abstinence. Et tandis que ses frères, plutôt que de le voir religieux mendiant, n'hésiteront pas à le provoquer au péché mortel, sa sœur Théodora, comtesse de Sansévérino, passera sa vie dans les œuvres de miséricorde et de pénitence, et laissera un souvenir de sainteté.

Un jour, le petit Tommaso, au moment que sa nourrice allait le mettre au bain, empoigne un bout de parchemin qu'il ne veut lâcher à aucun prix, et fait tant de pleurs qu'il faut le baigner la main close. La mère arrive, malgré cris et hurlements ouvre la main de force ; sur le morceau de parchemin la salutation angélique était écrite.

Placé à cinq ans comme oblat à l'abbaye du Mont-Cassin, il interroge les moines, il n'a qu'une question à la bouche : Qu'est-ce que Dieu? demande-t-il.

Cet enfant silencieux ne songe qu'à l'étude et à la piété ; il désire se donner à Dieu. Quoi de plus simple? Il sera bénédictin. La Providence elle-même confirme les sages dispositions prises par ses parents. Quand le comte d'Aquin l'a offert, en 1230, à l'abbaye que l'année précédente il avait assiégée et ravagée avec les armées de Frédéric II, il a scellé par cette oblation sa paix avec les moines, et ménagé pour l'avenir une alliance avec eux profitable à tous, — même à ses intérêts matériels, car le puissant monastère a de très grands revenus : et Thomas sera Abbé. Il doit l'être. Cette vocation bénédictine est une sorte d'affaire d'État, où Dieu, l'Empereur et la famille trouveront leur compte.

Non, dit Thomas, je serai prêcheur.

Il avait alors quinze ou seize ans. A quatorze ans, les événements politiques avaient obligé son père à le retirer du Mont-Cassin, ruiné de nouveau par Frédéric II. L'enfant

avait donc laissé sa robe d'oblat, et avait été envoyé à Naples, pour y achever ses études à la Faculté des arts, où vite il allait faire l'admiration de tous. Les dominicains, fondés depuis une vingtaine d'années, avaient en 1231 établi dans la ville une école publique de théologie, incorporée à l'Université. Thomas les connut là. Il gardera toute sa vie une grande dilection pour la religion de Saint-Benoît, et l'empreinte de la spiritualité bénédictine ne s'effacera pas de son cœur. Mais ici il s'agissait d'obéir à la voix secrète qui appelle chacun par son nom, et ce taciturne écoutait Dieu. Une force d'âme indomptable est à l'origine de sa sainteté.

La vocation est un mystère surnaturel. Toutes les explications humaines qu'on en peut produire ne portent que sur des accidents, misérables au regard du motif essentiel. Est-ce pour avoir la charge d'enseigner, ou pour se dépenser dans une vie plus active, que Thomas voulait se faire dominicain? ou pour échapper aux soucis séculiers et aux ambitions de grandeur que sa famille, s'il avait pris l'habit de saint Benoît, eût essayé de faire encore peser sur lui? Est-ce même par amour pour la pauvreté des Frères mendiants, par pitié pour les âmes auxquelles la parole du Seigneur n'était pas annoncée, par réaction contre les abus que les possessions terrestres avaient répandus chez les moines noirs, par attrait pour un Ordre nouveau dont la jeunesse conquérante et l'idéal très hardi (vie religieuse informant l'activité intellectuelle elle-même, pour faire de chacun une personne apostolique, transmettant aux autres ce qu'il a contemplé) répondaient expressément aux besoins du temps? Tout cela reste secondaire. Il avait dit : qu'est-ce que Dieu? Il lui fallait répondre, rassembler les principes de la sagesse dans l'unité d'une doctrine destinée à croître toujours.

Un instant privilégié de l'histoire rendait possible une telle synthèse. Hier la pensée chrétienne n'était pas encore mûre, demain elle commencera de se dissoudre. Avant que la grâce du Christ et la Croix, le poids de la nature et du monde, se partagent pour des siècles l'homme divisé, il est encore temps pour l'intelligence baptisée de tout assumer et réconcilier dans la lumière de Celui qui est. Cette œuvre de force, qui d'un point fugitif de la durée, — une mesure d'homme, un travail de vingt-trois ans, — commandera tout le temps à venir, c'est par Thomas d'Aquin qu'elle

s'accomplira. Il est député au salut de l'intelligence, c'est pour elle qu'il doit embrasser la vie apostolique. Voilà sa mission, malheur à lui s'il s'y dérobe. L'immense avenir caché dans la volonté de Dieu fait pression sur son âme, l'atteint sous la forme d'un mandat très simple, irrésistiblement efficace.

Plus tard sa famille, durement éprouvée après sa rupture avec l'Empereur, qu'Innocent IV a déposé (1), aura beau l'appeler à son aide, et le pape lui offrir l'abbatiat du Mont-Cassin (avec licence de garder l'habit de son Ordre), — puis l'évêché de Naples, — il ne fléchira pas. Pour le moment il s'agit de passer outre à la volonté de son père et de sa mère, d'affronter le courroux des siens, qui ne sont pas personnages de mince énergie ni d'accommodement facile. Comme il l'écrira plus tard, « quand les parents ne sont pas dans une nécessité telle qu'ils aient un grand besoin des services de leurs enfants, ceux-ci peuvent entrer en religion en omettant le consentement de leurs parents et même contre leur volonté expresse, parce que, après avoir dépassé le temps de la puberté, quiconque est de condition libre a le droit de disposer de lui dans le choix d'un état, surtout s'il s'agit du service de Dieu ; il vaut mieux obéir au Père des esprits, pour que nous vivions, qu'aux générateurs de notre chair (2). »

Guidé et confirmé dans sa vocation par le vieux frère Jean de Saint-Julien, Thomas reçut l'habit au printemps de l'année 1244, vraisemblablement des mains du Maître général Jean le Teutonique, alors de passage à Naples. Il avait près de vingt ans. Son père était mort quelques mois auparavant. Mais la comtesse Théodora devait montrer que le dépôt de l'autorité familiale, transmis à son gouvernement, serait maintenu sans défaillance.

A peine avisée de l'événement, elle dépêche un messager spécial à ceux de ses fils qui se trouvaient avec l'Empereur

(1) Quelques-uns des frères de Thomas ayant pris part au soulèvement de 1246 contre Frédéric II, sa famille dut s'exiler dans la Campanie pontificale. C'est alors que Raynald d'Aquin fut torturé et mis à mort sur l'ordre de l'Empereur. Saint Thomas se souviendra sans doute de ces événements quand il écrira l'article de la Somme où il affirme, conformément à l'enseignement de l'Église, le droit de celle-ci à déposer prince ou empereur, — cas éminent de son pouvoir d'intervention dans le politique en raison du spirituel à sauvegarder. (*Sum. theol.*, II, II, 12, 2.)

(2) *Sum. theol.*, II, II, 189, 6.

au camp d'Aquapendente, en Toscane ; et leur enjoint, de par sa bénédiction maternelle, de prendre en leurs mains et lui renvoyer sous bonne garde leur jeune frère, que les Prêcheurs font fuir du royaume. En effet, pour le soustraire au ressentiment des siens, comme pour assurer la formation théologique de cet *artiste* qui en savait maintenant autant que ses maîtres, Jean le Teutonique avait décidé de l'emmener aussitôt au *studium generale* de Paris, où il se rendait lui-même. Le Maître général, le novice et trois autres Frères faisaient la route à pied, ils avaient gagné Rome, puis la Toscane. Les voilà assis près d'une fontaine, des hommes d'armes les assaillent, les frères de Thomas se saisissent de lui, l'arrachent à ces autres frères qu'il s'est choisis. Lui, se serre si étroitement dans son habit qu'il est impossible de l'en dépouiller ; on le met de force à cheval, et en route pour Roccasecca, où la comtesse Théodora attend son fils.

L'un des frères de Thomas, Raynald, le poète, — favori de l'Empereur jusqu'au jour où celui-ci le fera mettre à mort, — dirigeait la petite troupe. Après quelques jours de voyage, on fit halte à la forteresse du Mont Saint-Jean ; ce fief de la famille d'Aquin était situé à deux ou trois heures de Roccasecca. Est-ce là, ou à Roccasecca même, qu'il faut placer la célèbre scène de tentation dont Thomas sortit ceinturé par les anges? Raynald, homme droit et probe selon le monde, mais qui vivait selon le monde, avait inventé ce suprême argument contre la folie de son cadet. On sait l'histoire : la « jeune et jolie fille, parée de tous les charmes de la galanterie », introduite dans la chambre où dormait celui-ci ; et comment il bondit, s'empare d'un tison enflammé, chasse la tentatrice, trace avec son tison le signe de la croix sur la porte. Et depuis lors ignora, par une grâce angélique, tout mouvement de la chair.

Séquestré pendant un peu plus d'un an à Roccasecca, où malgré scènes et objurgations il garde l'habit et les observances de son Ordre, lit la Bible et le Maître des Sentences, instruit ses sœurs dans les saintes lettres, et tourne vers saint Benoît, quand elle s'efforce de le détourner de saint Dominique, son aînée Marotta, Tommaso fit si bien qu'à la fin sa mère elle-même l'aida, dit-on, à tromper la surveillance de ses frères et à s'échapper. Les chroniqueurs rapportent qu'il s'enfuit par une fenêtre, comme saint Paul autrefois.

De Naples il est de nouveau dirigé sur Paris, au couvent de Saint-Jacques, où il fait son noviciat et reste presque trois ans ; Albert le Grand y enseignait alors ; quand il sera envoyé à Cologne, frère Thomas l'accompagnera ; c'est là, sous la direction de ce vaste génie, que le *grand bœuf muet de Sicile* achève ses études, et devient théologien.

Au bout de quatre ans, il quitte Cologne, assigné au couvent de Saint-Jacques pour y enseigner comme *bachelier biblique* (1252-1254) et *bachelier sententiaire* (1254-1256). Le commentaire sur les quatre livres des Sentences a été composé à cette époque, ainsi que le *De ente et essentia*, et vraisemblablement le commentaire sur les *Noms divins* de Denys. A trente et un ans, — quatre ans plus tôt que la limite fixée par la législation universitaire, et grâce à une dispense accordée par le pape, — il est promu à la maîtrise en théologie, en même temps que son ami Frère Bonaventure.

Le monde moderne est un monde blasé, toutes les valeurs y sont égalisées par la fatigue de l'usage. Le mot de maître en théologie n'évoque en nous qu'un grade quelconque, et l'image moyenne des *sujets* qui portèrent le bonnet doctoral avec plus ou moins de bonheur. La très sage « naïveté » du treizième siècle voyait dans la maîtrise tout ce qu'une telle charge signifiait *de droit*, et selon sa forme essentielle ; le regard d'un saint Thomas pénétrait à fond la réalité spirituelle du magistère. Maître en théologie, il a de par l'Église mission d'engendrer la sagesse sacrée dans l'intelligence de ceux qui l'écoutent ; désormais il est tout entier à leur service pour coopérer à l'œuvre de vie qui se fait en eux, il a pouvoir sur la vérité dans les âmes, pouvoir terrible dont il rendra compte, car « soulever un doute et ne pas le résoudre, c'est le même que le concéder ; c'est ouvrir une citerne et ne la pas recouvrir (1) ». N'était la grâce de Dieu, il y aurait de quoi défaillir de crainte. Frère Thomas supplie Dieu, en pleurant, de lui accorder les dons requis pour exercer la charge de Maître. « Seigneur, dit-il, sauvez-moi, car les vérités disparaissent d'entre les enfants des hommes. » Il prie et pleure longtemps ; enfin il s'endort. — Frère Thomas, pourquoi ces prières et ces larmes? — Parce qu'on m'oblige à recevoir la charge de Maître, et il me manque la science nécessaire. Je ne sais pas non plus quelle thèse développer

(1) Sermon *De vetula.*

pour ma réception. — Reçois en paix la charge de Maître, Dieu est avec toi. Et pour ta leçon d'inauguration, ne développe que ces paroles : « De sa haute demeure il arrose les montagnes : la terre se rassasie du fruit de tes œuvres (1). » On a retrouvé le texte de cette leçon de saint Thomas, il y décrit la grandeur du magistère doctrinal et l'économie de la communication de la sagesse. « Dieu la communique par sa vertu propre ; c'est par lui-même qu'il arrose les montagnes. Les docteurs, au contraire, ne la communiquent que par vertu ministérielle, ce qui fait attribuer le fruit des montagnes, non à elles-mêmes, mais aux œuvres de Dieu. »

Frère Thomas enseigne tous les jours sur la montagne Sainte-Geneviève, au couvent de Saint-Jacques, dans l'une des deux chaires de théologie réservées aux Prêcheurs, et qui sont incorporées à l'Université de Paris. Assis sur la paille et l'écoutant, il a devant lui tous les religieux présents au couvent, — car nul n'est dispensé du cours de théologie, — et une grande foule d'étudiants venus du dehors : hommes rompus à la dialectique, qui pour une bonne part, ont déjà professé à la Faculté des Arts. Les jours de dispute solennelle, les dignitaires de l'Université, l'évêque lui-même assistent au combat.

Immédiatement il est célèbre, tout le monde se précipite à ses leçons. Il arrive d'ailleurs en pleine bataille, car l'erreur pullule ; il faut faire front de tous les côtés, et d'abord contre l'offensive de Guillaume de Saint-Amour et des séculiers, qui dénient aux Frères mendiants le droit d'enseigner, et présentent ces « faux apôtres » toujours sur les routes, ces aventuriers sans mandat comme les précurseurs de l'Antéchrist. Premier débat sur la liberté de l'enseignement, et d'une gravité extrême, qui engage l'existence même des deux Ordres nouveaux, Prêcheurs et Mineurs, et où paraît déjà l'enflure de cette Université de Paris qui se donnera bientôt pour la lumière du monde, avant de se déshonorer en faisant condamner Jeanne d'Arc. Un moment Rome semble acquise à la cause des séculiers, elle abolit les privilèges des religieux, puis se ravise. Guillaume de Saint-Amour, furieux de ce revirement, écrit son pamphlet *Sur les périls des derniers temps*. Frère Thomas le réfute par le traité *Contra impugnantes* (1257). Le livre de Guillaume est con-

(1) Ps. 103, 13.

damné et brûlé en cour de Rome, lui-même est chassé de France par saint Louis.

Après trois ans d'enseignement théologique à Paris, comme Maître (il écrit alors le commentaire sur le *de Trinitate* de Boèce, la question disputée *de Veritate*, les premières *questions quodlibétiques*, et, dans sa plus grande partie, la *Somme contre les Gentils*), Frère Thomas rentre en Italie, en 1259, aux vacances d'été (29 juin). Il y restera neuf ans, d'abord auprès du pape, à Anagni et à Orvieto, puis à Rome au couvent de Sainte-Sabine, puis de nouveau à la Curie, à Viterbe. Les papes ne cessent de l'encourager. Tout de suite Alexandre IV a senti son génie. Urbain IV et Clément IV lui témoigneront de même leur prédilection. Avec l'éclat, la netteté d'un privilège extraordinaire de la prédestination, voilà que la mission reçue du chef visible a aussitôt sanctionné l'esprit invisiblement reçu, — et l'esprit est à la hauteur de la mission. Thomas d'Aquin conduit son œuvre comme missionné de l'Église, et dès la génération même de cette œuvre l'Église la fait sienne.

Le Maître travaille sans relâche, déployant une formidable puissance d'intellection, et une activité tenace et calme (les témoins rapportent que non seulement il dictait à trois et même quatre secrétaires à la fois sur des sujets différents, mais qu'il lui arrivait aussi, quand il s'étendait pour se reposer au milieu de la dictée, de continuer à dicter en dormant). Il s'use sans compter, il sait bien que si la contemplation est au-dessus du temps, l'action, qui a lieu dans le temps, doit aller vite et faire violence à la malice de l'instant ; cette œuvre qui domine le flux des âges comme un immense bloc paisible, a été produite en hâte, mais sans trace de hâte en elle, parce qu'elle débordait purement de la plénitude contemplative d'un cœur joint à l'éternité.

Le travail de fond entrepris à l'instigation des papes, les commentaires sur Aristote, qui nettoieront le Philosophe des erreurs païennes et averroïstes, et le rendront assimilable à la pensée catholique, ont pour la plupart été composés pendant ce séjour en Italie (commentaires sur la Physique, la Métaphysique, le traité de l'Ame, l'Éthique à Nicomaque, les seconds Analytiques, les quatre premiers livres de la Politique). L'achèvement de la *Somme contre les Gentils*, les commentaires sur Isaïe, sur Job, sur le Can-

tique des cantiques, sur Jérémie, le *Compendium theologiæ*, la *Chaîne d'or*, le traité *du Gouvernement royal*, une partie des *questions disputées* sont aussi de ces années-là. La *Somme théologique* est commencée.

En novembre 1268, Frère Thomas est soudain envoyé à Paris, où la situation devient grave, et où Siger de Brabant, intelligence téméraire et séduisante, menace de faire triompher Averroès sous les couleurs d'Aristote à la Faculté des Arts, et de compromettre ainsi tout le mouvement péripatéticien. Encore quatre années de lutte suprême et d'activité inouïe, pendant lesquelles sont composés les traités *de la perfection de la vie spirituelle*, contre les adversaires de l'état religieux, *de l'unité de l'intellect* contre les averroïstes, *de l'éternité du monde* contre les détracteurs d'Aristote, les commentaires sur le *Perihermeneias*, sur saint Jean et saint Mathieu, les dernières *questions disputées*, la seconde partie de la *Somme théologique* ; enfin la plus grande partie des *questions quodlibétiques*, lesquelles se réfèrent à un mode d'enseignement grandement développé, semble-t-il, et peut-être créé par saint Thomas lui-même dans ses deux séjours à Paris, à l'occasion de son conflit avec les docteurs séculiers. Perpétuels vagabonds, les religieux, disaient ceux-ci, ne sauraient faire des professeurs sérieux, vraiment compétents. Alors, dans ces grandes discussions soutenues deux fois par an, à Noël et à Pâques, dont les questions quodlibétiques sont la rédaction littéraire, Frère Thomas montre qu'à n'importe quelle question que n'importe qui viendra poser, un religieux sait répondre...

Après Pâques 1272, il est rappelé par ses supérieurs en Italie, pour y fonder un *studium generale* de théologie. Le choix du lieu lui était laissé, il se décida pour Naples. C'est là qu'il travaillera à la troisième partie de la *Somme théologique*, commentera l'*épître aux Romains*, et les traités d'Aristote sur le Ciel et le Monde et sur la Génération et la Corruption.

*
* *

Quand il passait par les champs avec ses compagnons, les paysans se retournaient, étonnés de sa haute taille. Il était grand, brun, de forte corpulence, de droite stature. Il avait le teint couleur de froment, la tête grande et un peu

chauve. Plus ou moins bien copié et reconstitué, le portrait de Viterbe laisse voir un visage empreint d'une admirable puissance pacifique et pure ; sous les arcs élevés et candides des sourcils, de tranquilles yeux d'enfant ; des traits réguliers, un peu alourdis par l'embonpoint, mais affermis par l'intelligence, une bouche spirituelle aux belles courbes précises, et qui n'a jamais menti. Il avait, nous dit Guillaume de Tocco, cette chair délicate et tendre qui est, d'après Aristote, le propre des grands intellectuels. Sa sensibilité très vive lui rendait fort douloureuse la moindre lésion de son corps. Mais quoi, fallait-il subir une saignée (elles étaient fréquentes en ces temps vigoureux, et même imposées par les constitutions de l'Ordre) ou l'apposition d'un cautère, il n'avait qu'à se mettre à méditer, et entrait bientôt en telle abstraction d'esprit qu'on pouvait lui faire ce qu'on voulait, il ne sentait plus rien. Au réfectoire, il avait toujours les yeux aux choses d'en haut, et l'on pouvait lui ôter et lui remettre plusieurs fois son écuelle sans qu'il s'en aperçût. Son *socius*, Reginald de Piperno, devait assumer le rôle de frère nourricier, plaçant devant lui les plats dont il devait manger, et écartant ce qui aurait pu lui nuire.

Ce don d'être ailleurs, extraordinairement développé chez lui, lui joua quelquefois des tours. A la table de saint Louis, à l'invitation duquel il avait dû se rendre sur l'ordre du Prieur, en s'arrachant à la *Somme théologique*, qu'il dictait alors, il frappe soudain sur la table et s'écrie : « Voilà l'argument décisif contre l'hérésie des Manichéens ! » — « Maître, lui dit le Prieur, faites attention, vous êtes en ce moment à la table du roi de France », et il le tire fortement par la chape, pour le faire sortir de son état d'abstraction. Le roi fait vite appeler un secrétaire, et apporter de quoi écrire. Un autre jour, en Italie, un Cardinal demande à le voir. Frère Thomas descend de son travail, ne voit personne, et reste à penser ; puis s'écrie tout joyeux : « Maintenant je tiens ce que je cherchais ! » Il faut encore le tirer par la chape pour qu'il aperçoive le seigneur Cardinal, lequel, ne recevant nulle marque de révérence, commençait à le mépriser.

Il vivait retiré dans son esprit, avançait dans une épaisseur de silence, entouré du seul bourdonnement de sa prière et de sa pensée, suivant une ligne qui jamais ne s'est infléchie. Pendant le cours de ses études et ses années de pré-

paration, il avait appliqué toute son énergie à un effort inouï de concentration, tassant dans sa prodigieuse mémoire toute la science de ses maîtres et de ses livres, sans rien laisser qui ne fût pénétré par l'intelligence et changé par elle en vie. (Et toujours il gardera cette discipline intellectuelle, ne laissant jamais un doute sans l'éclaircir, ni une indication vraie, venant de qui que ce fût, sans la mettre en réserve, bref exerçant le maximum de vigilance, et se tenant libre de tout le reste.) Maintenant que le temps est venu de parler, — *in medio Ecclesiæ aperuit os ejus.* — il met toute son énergie à rester invinciblement attaché à son unique objet : la Vérité première à voir et à montrer.

Tous les biens extérieurs étaient certes légers au prix de l'univers où il vivait. (On connaît le dialogue du Maître et de ses étudiants, revenant ensemble d'une visite à Saint-Denis : « Maître, qu'elle est belle cette ville de Paris ! — Oui, vraiment, elle est belle. — Plût au ciel qu'elle fût vôtre ! — Et qu'en ferais-je, moi? — Vous la vendriez au roi de France, et avec le prix vous bâtiriez tous les couvents des Frères prêcheurs. — En vérité, j'aimerais mieux avoir maintenant les homélies de Chrysostome sur saint Mathieu. ») Mais considérez l'usage intérieur qu'il a fait de ses dons, et d'un génie capable de désaxer l'âme la plus vigoureuse ; une volonté héroïque est là, qui, fixée dans une charité sans mesure, maintient tout dans la mesure, et assure la parfaite rectitude de la vie morale parmi la violence et la diversité des attraits intellectuels. Toute sa science est ordonnée au service d'autrui. Son œuvre immense a été conduite non selon son choix, mais selon les commandes de la Providence. Il est à la merci des uns et des autres, qui ne se privent pas de l'accabler de questions et consultations ; à Paris le roi de France vient s'éclairer auprès de lui, il lui confie le soir les difficultés qui le préoccupent, et reçoit réponse le lendemain. En quoi Frère Thomas fait encore son office de théologien, car la doctrine sacrée est à la fois spéculative et pratique. Et il ne fera jamais que cet office. Il n'a qu'une chose à faire et il la fait bien. Toutes les curiosités plus ou moins parasitaires où sa raison pourrait exceller, et qui lui promettraient tant de découvertes, il les retranche. Cette tentation de sortir de la vie intellectuelle pour décliner vers l'action pratique, que connaissent bien tous les intellectuels, voire les maîtres en théologie, lui il

l'ignore, parce qu'il boit à une certaine source secrète très supérieure à la vie intellectuelle elle-même, et qui le rend détaché de tout, et de soi et de son savoir. Ainsi il a beau surabonder de richesses spirituelles, il est vraiment pauvre en esprit. Lui, Thomas, fils de Landolphe et de Théodora, cherchez-le, où est-il? Effacé, perdu dans la lumière. Signe si pur qu'il disparaît devant ce qu'il fait connaître, — en le regardant vous ne voyez que l'objet qu'il montre, et la clarté du visage de Dieu.

Et sans doute il avait reçu trop de grâces de lumière, et savait trop bien ce qu'est la créature, pour pouvoir se considérer comme quelque chose devant Dieu. Mais aussi qu'aurait-il reçu sans cette humilité même? Il avouait à ses étudiants n'avoir jamais connu un mouvement consenti de vaine gloire. Un jour, à Bologne, un Frère d'un autre couvent, qui ne le connaissait pas, et à qui le Prieur avait permis de sortir en ville accompagné du premier frère qu'il rencontrerait, le trouve méditant sous le cloître. « Mon bon Frère, le Prieur a dit que vous veniez avec moi. » Maître Thomas d'Aquin suit aussitôt ce Frère, et l'accompagne dans ses courses, non sans se faire réprimander de ce qu'il n'avance pas assez vite, étant moins prompt à la marche qu'à l'obéissance, « où se parfait, disait-il, toute vie religieuse, parce que l'homme s'y soumet à l'homme pour Dieu, comme Dieu a pour l'homme obéi à l'homme. »

Intraitable dans la défense de la vérité, souvent ses étudiants s'étonnaient qu'il supportât si placidement les attaques personnelles. Une forte magnanimité lui faisait regarder beaucoup de choses comme petites. De sentiments vifs, sa nature l'aurait porté à l'ironie ; il avait vaincu celle-ci par la douceur. Il ne se mêlait jamais des affaires des autres, haïssait le jugement téméraire, et préférait paraître naïf que de croire aisément le mal, — la perfection de l'intellect spéculatif, au surplus, n'étant pas lésée par une erreur en matière contingente. Un jour un Frère d'humeur joviale s'écrie : « Frère Thomas, venez voir un bœuf qui vole ! » Frère Thomas s'approche de la fenêtre. L'autre de rire « Mieux vaut, lui dit le saint, croire qu'un bœuf peut voler que de penser qu'un religieux peut mentir. »

Tocco et les témoins du procès de canonisation le montrent « de parole douce, d'abord facile, de visage joyeux et suave ; bon dans son âme, libéral en ses actes ; très patient, très

prudent ; tout rayonnant de charité et de piété tendre ; merveilleusement compatissant pour les pauvres ; » rempli d'amour pour le sacrement de l'autel, dévot aux saints, à la Vierge Marie, à l'apôtre Paul, au bienheureux Dominique. Il portait sur lui des reliques de sainte Agnès, qui guérirent un jour Réginald saisi de la fièvre ; après quoi il promit de payer chaque année un bon repas aux frères et étudiants du couvent de Naples pour la fête de la sainte. Proche lui-même de la mort, il ne put accomplir son vœu qu'une fois.

On pensait communément, disent les mêmes témoins, qu'il était demeuré vierge comme au sortir du sein de sa mère. Sa vie se passait tout entière à prier, étudier, écrire ou dicter, enseigner ou prêcher, de sorte qu'aucun instant n'en restait inutile. (Il prêchait, soit en latin devant la Cour romaine ou l'Université, ou à Paris, soit, dans son pays natal, en napolitain, — il n'avait jamais eu le temps d'apprendre une autre langue vulgaire ; dans un carême prêché à Naples, il toucha si vivement les cœurs qu'il lui fallait s'interrompre pour laisser la foule pleurer.) Il était toujours le premier à se lever la nuit pour prier, et dès qu'il entendait que les autres frères venaient au signal, il se retirait dans sa chambre. Après sa messe, qu'il célébrait de grand matin, il entendait par dévotion une seconde messe, puis montait en chaire pour son cours. Après quoi il écrivait et dictait. Ensuite il prenait son repas, et rentrait dans sa chambre, où il vaquait aux choses divines jusqu'à l'heure du repos. Puis il recommençait à écrire. Quand les frères l'emmenaient au jardin pour le récréer, bien vite il se retirait seul et revenait dans sa chambre. Quand il voulait récréer son corps, il marchait seul dans le cloître, la tête levée.

Il était plein de simplicité, d'ingénuité, il avait pour ses frères une grande abondance de dilection. Il pleurait les fautes d'autrui comme si elles avaient été siennes. La pureté de son cœur était telle, qu'au témoignage de Réginald, à qui il se confessait, sa confession générale, avant de mourir, était la confession d'un petit enfant de cinq ans.

Au premier jour de son enseignement, dès le temps où il commentait à Paris le Maître des Sentences, on l'avait vu surgir comme un signe du ciel. Quelques-uns s'indignaient, la plupart s'émerveillaient de tant de fraîcheur et de jeunesse. « Nouvelle méthode, nouvelles raisons, nou-

veaux points de doctrine, nouvel ordre des questions, nouvelle lumière », il a été un grand innovateur, parce qu'il ne cherchait pas le nouveau, mais le vrai tout seul ; il a dérouillé la scolastique.

La nouveauté par excellence, préparée par quelques-uns de ses aînés, avant tout par Albert le Grand, mais dont l'accomplissement lui était réservé, c'était l'intégration d'Aristote à la pensée catholique. Aristote, arrivé successivement et par morceaux, faisait depuis un demi-siècle une terrible poussée dans la chrétienté. Il ne se présentait pas seulement dans un cortège de Juifs et d'Arabes aux commentaires périlleux ; lui-même, s'il apportait le plus noble trésor de sagesse naturelle, des poisons païens y circulaient, et le seul éblouissement des promesses de la raison pure avait de quoi déséquilibrer un monde candide et curieux. Prudente, l'Église avait d'abord traité le Philosophe en suspect, ne permettant qu'aux maîtres de l'étudier privément. Il gagnait pourtant du terrain chaque jour. Les dieux de l'antiquité allaient-ils triompher du cœur chrétien? Ce que le quinzième et le seizième siècle ont manqué dans l'ordre de l'art et des attraits sensibles, le treizième, grâce à Thomas d'Aquin, l'a conduit à bonne fin dans l'ordre de la métaphysique et de la théologie. Il n'a pas excommunié Aristote et tout l'effort de la raison ; il n'a pas cédé ni apostasié devant eux ; il les a convertis. Saint Thomas a transfiguré Aristote sans le déformer, ne se contentant pas de restituer son vrai sens contre les altérations des commentateurs, de le compléter et rectifier là où il se trompe ou hésite, mais opérant ce miracle de dégager de l'Aristote historique, — *tel qu'en lui-même enfin Théologie le change*, — une pure forme aristotélique bien plus purement aristotélique qu'Aristote lui-même ne l'a connue. Aussi bien Aristote est-il avant tout pour lui le trésorier de la raison naturelle ; avec Aristote c'est toute l'antiquité qu'il assume, non sans retenir aussi tout ce que les Juifs et les Arabes ont pu dire de bon. Il rassemble de même tous les témoignages de l'Écriture et des Pères, toute la pensée chrétienne, en telle sorte que « pour avoir profondément vénéré » les Pères et les saints Docteurs qui l'ont précédé, « il a hérité en quelque manière de leur intelligence à tous » (1). Sa

(1) Mot de Cajetan repris par Léon XIII et par Pie XI.

nouveauté est ainsi une nouveauté non de destruction, mais d'accomplissement. Son originalité consiste à se faire enseigner par tous. Il n'est pas seulement le disciple de la Sagesse incréée, de la sagesse des saints et de la sagesse des philosophes. Jadis, à Cologne, ne se laissait-il pas instruire par un camarade ignorant? Il est aussi le disciple du genre humain.

L'héritage universel pris tout entier, et tout entier refait, né à nouveau dans l'intellect : c'est ici tout le contraire de l'éclectisme et d'une mosaïque d'opinions. Un verbe immatériel, complexe à l'infini dans sa structure et parfaitement un dans son être, est vitalement engendré au sein de l'esprit. Rien de plus haut qu'une telle synthèse, rien qui exige une plus grande indépendance et une plus nette vigueur personnelle de la pensée. Mais aussi pas d'ouvrage plus impersonnel en lui-même. La doctrine de saint Thomas n'est pas le bien de saint Thomas. Elle est le bien commun de l'Église et des hommes. Seule entre toutes les autres doctrines, son caractère propre est d'être désappropriée, strictement impersonnelle, absolument universelle. « Vérité commune, disait déjà Jacques de Viterbe à Barthélemy de Capoue, clarté commune, illumination commune, ordre commun, et doctrine qui mène vite à la parfaite intelligence. » Voilà pourquoi « ce n'est pas le catholicisme qui est thomiste, c'est le thomisme qui est catholique ; et il est catholique parce qu'il est universaliste » (1). Aussi bien le réel tout entier s'y trouve-t-il chez lui. Si Frère Thomas vivait retiré au fond de sa pensée, sa pensée, elle, avait les yeux grands ouverts sur les choses. Mais avec quelle ingénuité ! Jamais il ne leur fait violence, jamais il ne les drape, jamais chez lui de ces arrangements de lumière, exagérations de relief, auxquels, sauf Aristote, tous les philosophes s'abandonnent en cachette. Ses grands dons d'artiste, il ne les fait servir qu'à l'exactitude du jugement et de l'expression. Il ne connaît aucun accommodement avec la vérité, il la propose dans toute sa grandeur. Que les hommes disent : Doctrine dure ! il importe peu. Cette sagesse pacifique porte les investigations de la raison, — tout humaine en philosophie, surélevée par la foi en théologie, — dans toute l'étendue du créé et de l'incréé, mais

(1) H. Woroniecki.

partout elle mesure l'esprit sur ce qui est, lui faisant respecter et le crépuscule d'en bas dû à l'obscurité de la matière, et la nuit d'en haut due à la transparence trop pure des choses divines. Foncièrement opposé à l'agnosticisme et au rationalisme, engins adverses qui disjoignent tous deux l'intelligence et le mystère, le réalisme thomiste marie l'une et l'autre au cœur de l'être.

La théologie use de la philosophie, l'illumine en la jugeant à sa lumière. C'est ainsi que saint Thomas a transplanté les concepts aristotéliciens sous un climat nouveau, — surnaturel, — où la foi les force à porter dans notre esprit quelque intelligence des mystères de Dieu. Il y a, — assurée sur les seules évidences de la raison, — une philosophie thomiste, saint Thomas a fait de grands travaux philosophiques, il avait un génie métaphysique extraordinaire. Mais il n'est pas seulement, ni avant tout, philosophe, par essence il est théologien. C'est comme théologien, du haut du savoir architectonique par excellence, qu'il assure définitivement l'ordre de l'économie chrétienne.

Contre la vieille scolastique qui ne sait pas reconnaître en lui le vrai héritier d'Augustin, il défend les droits de la vérité d'ordre naturel, et la valeur de la raison ; contre les averroïstes, qui ne savent pas reconnaître en lui le vrai interprète d'Aristote, il défend les droits de la vérité révélée, et la valeur de la foi. Affirmant tout ensemble la *naturalité* essentielle de la métaphysique et la *surnaturalité* essentielle des vertus infuses, et la subordination essentielle du naturel au surnaturel, proclamant tout ensemble que la grâce achève et ne détruit pas la nature, et que la vie proprement divine qu'elle met en nous peut seule guérir la nature et doit s'emparer d'elle dans son fond, son œuvre propre a été d'amener toutes les vertus de l'intelligence au service de Jésus-Christ. C'est tout le problème de la culture et de l'humanisme qui se posait en lui. Sa réponse est : *sainteté.* L'homme n'a sa perfection que surnaturelle, il ne se développe que sur la croix. Un humanisme est possible, mais à condition qu'il ait pour fin l'union à Dieu par l'humanité du Médiateur, et qu'il proportionne ses moyens à cette fin essentiellement surnaturelle ; — humanisme de l'Incarnation : à condition qu'il s'ordonne tout entier à l'amour et à la contemplation ; subordonne parfaitement, comme la sainte âme elle-même de Thomas d'Aquin, la science à la

sagesse, et la sagesse métaphysique à la sagesse théologique, et la sagesse théologique à la sagesse des saints ; comprenne que la forme de la raison ne peut s'assujettir le monde que soumise elle-même à l'ordre suprarationnel et suprahumain du Saint-Esprit et de ses dons. Sinon l'humanisme, même chrétien, glissera fatalement à la destruction de l'homme, et à une ruine universelle.

Frère Thomas, nous dit Tocco, a été un homme merveilleusement contemplatif, *vir miro modo contemplativus.* Si sa sainteté a été la sainteté de l'intelligence, c'est qu'en lui la vie de l'intelligence était confortée et transilluminée tout entière par le feu de la contemplation infuse et des dons du Saint-Esprit. Il a vécu dans une sorte de ravissement et d'extase perpétuelle. Il priait sans cesse, pleurait, jeûnait, désirait. Chacun de ses syllogismes est comme une concrétion de sa prière et de ses larmes, l'espèce de grâce d'apaisement lucide que porte en nous sa parole vient sans doute de ce que le moindre de ses textes garde invisiblement l'imprégnation de son désir, et de la force pure du plus véhément amour. Pendant qu'il vivait, son aspect physique ne procurait-il pas de même, au rapport des contemporains, une grâce de consolation spirituelle? Le chef-d'œuvre de la stricte et rigoureuse intellectualité, de la logique impavide, déborde ainsi d'un cœur possédé par la charité. De retour à Naples après la mort de Thomas : « Tant qu'il vécut, s'écria Réginald, mon Maître m'empêchait de révéler les merveilles dont j'ai été le témoin. Il devait moins sa science à l'effort de son esprit qu'à la puissance de sa prière. Toutes les fois qu'il voulait étudier, discuter, enseigner, écrire ou dicter, il recourait d'abord au secret de l'oraison, pleurant devant Dieu pour trouver dans la vérité les secrets divins, et, par l'effet de cette prière, étant avant l'oraison dans l'incertitude, il s'en revenait instruit. » Lorsque des points douteux lui survenaient, rapporte de même Barthélemy de Capoue, il allait à l'autel, et se tenait là avec beaucoup de larmes et de grands sanglots, puis il revenait à sa chambre et continuait ses écrits.

« Son don d'oraison, écrit Tocco, dépassait toute mesure ; il s'élevait en Dieu aussi librement que si nul poids de la chair ne l'eût retenu. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne fût ravi hors de ses sens. » Il abondait de larmes dans ses prières. Ne s'embarrassant jamais dans les affaires du

siècle, ayant coutume dès sa jeunesse de quitter net toute conversation qui cessât d'intéresser les choses de Dieu, « aucune occupation ne changeait le mouvement de son cœur », et ne le détournait de l'oraison, dans laquelle, aussitôt terminé ce qu'il faisait avec les hommes, il se retrouvait sans heurt. Très souvent, pendant la messe, il fondait en larmes. Le public en était quelquefois témoin. Un jour qu'au couvent de Naples, le dimanche de la Passion, il célébrait la messe devant une nombreuse assistance de soldats, on le vit tellement ravi en esprit, et versant tant de larmes, qu'il semblait présent au Calvaire et plier sous le poids des souffrances du Christ. Les frères durent s'approcher et le toucher pour qu'il continuât la messe. Souvent aussi il pleurait à complies lorsque, pendant le carême, on chantait le verset : « Ne nous rejette pas au temps de notre vieillesse, quand notre force fléchira. » La nuit, après un court sommeil, il restait prosterné en oraison dans sa chambre ou à l'église.

C'est dans le courant continu d'une vie mystique très haute que se placent les grâces extraordinaires qu'il reçut plusieurs fois. Un jour la Vierge Marie lui apparaît pour lui donner pleine sécurité sur sa vie et sur sa doctrine, et lui révéler que son état, comme il l'a tant demandé, ne sera jamais changé (c'est-à-dire qu'il ne sera jamais élevé à aucune prélature). Une autre fois ce sont les saints qui viennent l'aider dans son commentaire sur Isaïe. Un passage obscur l'arrêtait ; depuis longtemps il jeûnait et priait pour en obtenir l'intelligence. Et voilà qu'une nuit Réginald l'entend parler avec quelqu'un dans sa chambre. Ce bruit de conversation terminé, Frère Thomas l'appelle, lui dit d'allumer la chandelle et de prendre le cahier *sur Isaïe*. Puis il dicte pendant une heure. Après quoi il le renvoie dormir. Mais Réginald tombe à genoux : « Je ne me lèverai pas d'ici que vous ne m'ayez dit le nom de celui ou de ceux avec qui vous avez parlé si longtemps cette nuit. » A la fin Frère Thomas se met à pleurer, et lui défendant de par Dieu de révéler la chose durant sa vie, lui avoue que les apôtres Pierre et Paul sont venus l'instruire. A plusieurs reprises il est élevé de terre pendant son oraison. Il a révélation d'une tentation qui obsède un frère, il a deux fois la vision de l'âme de sa sœur Marotta, l'abbesse bénédictine, qui lui demande d'abord des messes pour la délivrer du purgatoire,

lui annonce ensuite sa délivrance, et lui apprend que Raynald, injustement mis à mort par Frédéric II, est au ciel ; un ange lui montre alors un livre écrit en lettres d'azur et d'or, où le nom de son frère figure dans les lignes d'or consacrées aux martyrs, car c'est par fidélité au pape qu'il a été tué. Un autre jour il voit apparaître un maître en théologie de ses amis, Frère Romain, qui vient de mourir, et qui s'entretient avec lui des questions qu'ils ont discutées ici-bas. A Paris, consulté par les Maîtres sur la manière d'enseigner le mystère de l'Eucharistie, il va d'abord déposer sa réponse sur l'autel en implorant le crucifix ; des frères qui l'observent voient soudain le Christ debout devant lui sur le cahier qu'il a écrit, et ils entendent ces paroles : « Tu as bien écrit de ce Sacrement de mon Corps et tu as bien et avec vérité résolu la question qui t'était proposée, selon qu'il est possible d'en avoir l'intelligence sur la terre et d'en déterminer humainement. » Et, sous la force du ravissement, le saint s'élève en l'air de la hauteur d'une coudée. Un fait semblable se produisit encore à Naples. Frère Thomas écrivait alors la troisième partie de la Somme, et traitait de la Passion et de la Résurrection du Christ. Un jour, avant Matines, le sacriste le vit soulevé de terre de près de deux coudées. Il resta longtemps à le contempler. Soudain il entendit une voix sortir de l'image du crucifié, vers lequel le Docteur était tourné, priant avec larmes : « Thomas, tu as bien écrit de moi. Quelle récompense recevras-tu de moi pour ton travail? — Rien d'autre que vous, Seigneur. »

Sur la vie mystique de saint Thomas nous sommes donc renseignés par les témoignages de ses frères et par des signes extérieurs. Dans ses écrits maints accents qui ne trompent pas, et son enseignement même sur la sagesse infuse, trahissent aussi, malgré lui, son expérience des choses divines ; son œuvre enfin est la preuve par excellence des illuminations surhumaines où elle s'est formée. Mais lui-même il ne nous en dit rien, ayant trop bien mis en pratique cette parole de saint Antoine ermite qu'il avait pu lire dans Cassien (chaque jour il se faisait lire quelques pages de Cassien), qu' « il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie ». Aussi bien n'avait-il pas mission, comme un saint Jean de la Croix ou une sainte Thérèse, d'exposer les choses de la contemplation pratiquement, au point de vue de l'introspection et de l'expé-

rience. Le secret de cette vie mystique, dont nous savons seulement par des indices extrinsèques qu'elle a été l'une des plus hautes qui se puissent concevoir, reste ainsi bien clos. Tout ce que nous pouvons présumer, c'est que l'office d'enseignement reçu pour l'utilité de l'Église et du monde a dû attirer dans une zone particulièrement lumineuse l'univers secret des dons contemplatifs, y substituer, peut-être, aux purifications passives ordinaires l'espèce de passion ininterrompue soufferte par l'intelligence clouée à sa mission, et mêler à l'obscurité de la théologie négative et de la sagesse d'amour, où le cœur du Maître se liquéfiait de douceur, la clarté des charismes de prophétie (pénétration des choses divines) et de manifestation de la sagesse (*sermo sapientiæ*).

Les prières composées par saint Thomas ne sont pas des aveux, mais des ouvrages encore de sa vie profonde, et qui, si beaux qu'ils soient, ne nous livrent pas la mesure de cette vie : ouvrages limpides comme le ciel, qui, toujours, avec une simplicité sublime, montrent l'objet. Il n'est pas de poème plus pur, où tant d'amour soit enfermé dans tant de lumière, que l'office du Saint-Sacrement. Ce n'est pas sans obéir à un dessein de l'harmonie providentielle qu'en 1264, six ans après la mort de la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, le pape Urbain demanda au saint de composer l'office de cette fête nouvelle, réclamée depuis plus de trente ans par le Seigneur, et qui sera la grande fête des temps modernes. Dans la doctrine et dans le Sacrement c'est la même vérité qui s'incorpore l'unité de l'Église. Thomas d'Aquin, qui a mission d'enseigner la doctrine, est chargé de chanter le Sacrement.

*
* *

Quelle plus dure épreuve pour un tel Maître que de sentir son enseignement en suspicion dans l'Église? Pendant les quatre années de luttes héroïques de son dernier séjour à Paris, l'ombre de cette épreuve a passé sur lui.

Philosophes averroïstes idolâtres d'Aristote, théologiens soi-disant augustiniens qui ont peur de l'intelligence, — une foule à la vue basse est dressée contre lui, s'efforce de déchirer la robe sans couture de sa trop pure doctrine. Il lui faut défendre le vrai Aristote contre ceux-ci, attaquer

contre ceux-là l'Aristote « dépravé » par Averroès. Et sans doute à Paris même il a de nombreux et fervents disciples, surtout à la Faculté des Arts, qui n'est pas toute gagnée à Siger de Brabant et à Boèce de Dacie, et s'enthousiasme de ses explications d'Aristote, et qui après sa mort fera supplique aux dominicains de lui donner son corps et ses écrits. Sans doute il a pour lui l'autorité du pape et de la curie, dont il est le théologien ; il peut toujours, s'il le fallait, en appeler à l'Église romaine. Mais presque tous les maîtres en théologie de l'Université le combattent, les séculiers et les franciscains (car ces querelles d'amour-propre ont joué dès lors) veulent en finir avec lui, l'évêque de Paris les soutient. Et c'est au nom des intérêts de la foi qu'ils prétendent l'abattre.

En 1270 a lieu sa grande polémique avec Siger, celui-ci publie le traité *de Anima intellectiva*, Thomas lui répond par le *de unitate intellectus*. Cette même année il lui faut répondre aussi aux murmures de ses autres adversaires, les pseudo-augustiniens de la Faculté de théologie, contre lesquels il écrit le *de æternitate mundi*. Aux approches de Pâques, dans une dispute solennelle sur le point de sa doctrine qu'ils lui reprochent le plus ardemment (la théorie de l'âme intellective forme substantielle unique dans l'homme), frère Jean Peckham, régent des Frères Mineurs, le harcèle de paroles ampoulées et violentes ; ses propres frères l'abandonnent, quelques-uns même argumentent contre lui, l'Évêque et les Docteurs attendent sa perte, et font tout ce qu'ils peuvent pour la procurer. Mais sa parole passe au milieu, paisible, tout se brise contre sa douceur. L'évêque de Paris, Étienne Tempier, qui voulait envelopper la thèse en question (et une autre encore de Thomas d'Aquin, sur la simplicité des substances spirituelles) dans la condamnation qu'il préparait de quelques propositions de Siger, est contraint de renoncer à son projet, et de frapper seulement les propositions averroïstes (10 décembre 1270). Mais trois ans jour pour jour après la mort du Docteur le 7 mars 1277, quand il renouvellera sa condamnation de l'averroïsme, il joindra aux thèses de Siger de Brabant et de Boèce de Dacie censurées par lui une vingtaine de propositions thomistes. Quelques jours plus tard le dominicain Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, frappera de même la doctrine de Thomas d'Aquin, en par-

ticulier la fameuse thèse de l'unicité de la forme substantielle, qui soulevait alors dans les écoles d'Angleterre « un scandale presque infini ». En 1284 son successeur, Jean Peckham, aggravera la censure. Place aux arguties de Scot et aux disputeurs nominalistes qu'obscurciront le quatorzième siècle ! Le moyen âge à son déclin n'a pas su écouter Rome, ni user du don de Dieu.

Rentré en Italie après Pâques 1272, Frère Thomas avait pris part, à Florence, au chapitre général de l'Ordre et s'était rendu à Naples pour continuer là son enseignement. Un jour, le 6 décembre 1273, tandis qu'il célébrait la messe à la chapelle de Saint-Nicolas, un grand changement se fit en lui. De ce moment il cessa d'écrire et de dicter. La *Somme*, avec ses trente-huit traités, ses trois mille articles et ses dix mille objections, resterait-elle donc inachevée? Comme Réginald s'en plaignait : — « Je ne puis plus », lui dit son maître. Et l'autre insistant : « Réginald, je ne puis plus ; de telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit me semble de la paille. Maintenant, j'attends la fin de ma vie après celle de mes travaux. »

Sous le toucher de Dieu, l'âme se disjoignait du corps. A quelques jours de là, il désira voir sa sœur, la comtesse de Sansévérino, qu'il aimait tendrement, et fit diligence, au prix d'une grande fatigue, pour se rendre chez elle. Mais comme il arrivait, et qu'elle venait à sa rencontre, c'est à peine s'il lui parla. Effrayée elle demanda à Réginald : « Qu'a donc mon frère? Il est comme stupéfié et ne me répond même plus. — Depuis la fête de saint Nicolas, il est dans cet état, dit Réginald, et n'a plus rien écrit. »

En janvier Grégoire X le manda au concile qu'il convoquait à Lyon. Thomas se mit en route avec Réginald. Ils allaient, montés sur des mules. Réginald risquait quelques mots, essayant de le distraire : « Vous et Frère Bonaventure vous serez faits cardinaux, et il en rejaillira de la gloire sur vos Ordres. — Jamais je ne serai rien dans l'Ordre ni dans l'Église, répondait Frère Thomas. En aucun autre état je ne puis mieux servir notre Ordre qu'en l'état où je suis. »

Il s'arrêta, en passant, chez sa nièce, la comtesse Françoise, au château de Maënza, en Campanie. Mais à peine arrivé il tomba de lassitude, et la maladie s'empara de lui. C'est alors que la Providence lui fit cadeau d'un peu de poisson. Il avait perdu l'appétit, et ne se sentait de goût

que pour ces harengs frais dont il avait mangé en France. Réginald de se désoler, car ce produit du Nord était introuvable en Italie. Mais voilà qu'en ouvrant une des corbeilles d'un marchand qui passait avec une provision de sardines, il la trouva, par miracle, remplie de harengs frais, dont tout le monde mangea au château.

Thomas ne resta que quatre jours à Maënza. Se sentant gravement atteint, il demanda avec une grande dévotion qu'on le portât au monastère de Sainte-Marie de Fossa-Nova, qui était proche. En entrant il s'appuya de la main au mur et dit : « Voici mon repos pour l'éternité ; j'y habiterai car je l'ai choisi (1). » C'était un monastère cistercien ; il était revenu chez saint Benoît pour mourir. Il fut malade un mois, en grande patience et humilité. Les moines portaient de leurs propres mains du bois de la forêt pour lui faire du feu, ne jugeant pas convenable que des bêtes de somme portassent du bois à l'usage d'un si grand homme. Et lui, chaque fois qu'il les voyait entrer dans la chambre où il était couché, se soulevait humblement et avec grande vénération, disant : « D'où me vient que de saints hommes m'apportent du bois? » A la prière de quelques moines, il exposa brièvement le *Cantique des cantiques;* puis il demanda le viatique. L'Abbé, entouré de ses moines, lui porta le Corps du Seigneur. Quand il vit celui-ci, il se jeta à terre en fondant en larmes, et le salua avec des paroles d'adoration admirable et prolongée : « Je te reçois, prix de ma rédemption, viatique de mon pèlerinage, pour l'amour de qui j'ai étudié et veillé, travaillé, prêché, enseigné. Jamais je n'ai rien dit contre toi ; mais si je l'ai fait, c'est par ignorance, et je ne m'obstine pas dans mon sens, et si j'ai mal dit quelque chose, je laisse tout à la correction de l'Eglise romaine. C'est dans son obéissance que je m'en vais de cette vie. » Il mourut trois jours après, le 7 mars 1274. Il avait quarante-neuf ans.

Le Sous-Prieur du monastère, qui ne voyait presque plus, recouvra la vue en mettant sa face contre sa face. Une foule d'autres miracles eurent lieu dans la suite ; et beaucoup, cependant, au témoignage de Barthélemy de Capoue, furent cachés par les moines, qui craignaient qu'on ne leur enlevât le saint corps. Ayant exhumé celui-ci au bout de

(1) Ps. 131, 14.

sept mois, ils le trouvèrent intact, et répandant tant de parfums qu'on se serait cru devant une officine pleine d'aromates, et que tout le monastère en fut embaumé. Une seconde exhumation eut lieu quatorze ans plus tard et les mêmes faits furent constatés.

On rapporte qu'à Ratisbonne, dont il était évêque, Maître Albert avait su par révélation la mort de son grand disciple. Il pleura alors beaucoup. Et chaque fois que depuis lors il l'entendait nommer, il pleurait en disant : « Il a été la fleur et la gloire du monde. » Quand le bruit se répandit qu'à Paris on combattait les écrits de Frère Thomas, le vieux maître fit le voyage pour les défendre. A son retour, il convoqua une assemblée solennelle, où il déclara qu'après l'œuvre accomplie par Thomas, tous désormais travailleraient en vain

Cependant l'opposition des théologiens de Paris et d'Oxford ne désarmait pas ; ni celle des docteurs franciscains : en 1282 un chapitre général des Frères Mineurs interdisait la lecture de la Somme dans les écoles franciscaines. A chacun sa grâce, dit saint Paul. Tous les Ordres n'ont pas mission théologique. Les Dominicains, eux, avaient vite compris qu'en leur donnant Thomas d'Aquin, Dieu leur avait manifesté leur raison d'être. Dès 1278, au chapitre général de Milan, ils avaient décidé de défendre énergiquement sa doctrine, qui allait bientôt devenir la doctrine de l'Ordre, et dont le Pape Clément VI leur prescrira en 1346 de ne jamais s'écarter. Mais c'est pour le bien commun de l'Église et du monde qu'ils ont mission de veiller à l'intégrité de cette doctrine. Elle est notre patrimoine à tous. Dès l'origine c'est l'Église universelle, en la personne du Pape, qui a reconnu en Thomas son Docteur ; c'est la Papauté, qui, discernant en lui l'esprit commun de toute la tradition humaine et divine, et la plus grande, la plus diligente force de conservation de tout ce qui est supérieur au temps dans le passé, — mais aussi le mouvement de la vie, et la plus active énergie d'assimilation et de salvation de tout ce qui vaut mieux que l'instant dans l'avenir ; voyant arriver la nuit diviseuse, et décidant d'y opposer le grand rassemblement en esprit de la création sous la lumière accordée de la raison et de la foi, — a pris parti pour Thomas d'Aquin contre l'étroitesse routinière des écoles, et un conservatisme borné qui allait tout de suite entrer en décomposition.

Mais la résistance de ces particularismes était forte. Il fallut cinquante ans de polémiques violentes pour mettre fin aux calomnies portées contre l'orthodoxie du thomisme. La canonisation de Thomas, proclamé saint par Jean XXII, le 18 juillet 1323, à Avignon, est le dernier acte de cette bataille. « Thomas, à lui seul, a plus illuminé l'Église que tous les autres docteurs », déclarait le Pape. « Sa doctrine n'a pu provenir que d'une action miraculeuse de Dieu. » Cette doctrine peut désormais rayonner en pleine liberté, et le 14 février 1324, sur les instances de Rome, l'évêque de Paris, Étienne de Borreto, rapporte la condamnation prononcée en 1277 contre les thèses thomistes par son prédécesseur, Étienne Tempier. Pourtant si la gloire de Thomas d'Aquin est immense, le monde chrétien qui déjà plie n'a pas le courage de lui demander sa guérison, et la scolastique va s'épuiser en rivalités vaines et en systèmes de décadence.

Mais une histoire nouvelle commence pour saint Thomas. C'est à lui désormais que l'Église a recours dans sa lutte contre toutes les erreurs et toutes les hérésies ; sa doctrine grandit dans le ciel, c'est d'elle que l'Église du Christ use dans sa propre vie intellectuelle une et universelle ; les Papes lui rendent des témoignages innombrables, dont la concordance et la réitération au cours des temps ont une portée singulière. Et voici que Léon XIII dans l'encyclique *Æterni Patris* (4 août 1879) et dans des actes incessamment renouvelés, Pie X, Benoît XV, Pie XI, sans évidemment imposer cette doctrine comme article de foi (ce qui ne saurait arriver pour aucun système théologique ou philosophique), commandent aux maîtres catholiques de l'enseigner, et adjurent le monde avec une tragique insistance d'y revenir comme au salut de l'intelligence et de la civilisation. « De même que jadis il fut dit aux Égyptiens qui se trouvaient dans une extrême disette : *Allez à Joseph*, pour qu'ils se procurassent le froment, soutien du corps, de même, écrit Pie XI, s'ils Nous écoutent, tous ceux qui ont le désir de la vérité iront à Thomas (1). »

Celui qui fut appelé à bon droit le *Docteur Angélique* et le *Docteur de l'Eucharistie*, est aussi et avant tout le *Docteur commun de l'Église*, parce que lui seul répond parfaitement

(1) S. S. Pie XI, encyclique *Studiorum ducem*.

à l'amplitude universelle de la pensée catholique. Il est très remarquable que même dans la théologie byzantine, au déclin du moyen âge, il a joui d'une haute considération. Sa *Somme théologique*, la *Somme contre les Gentils*, ses Commentaires sur le *de Anima* et sur la physique d'Aristote, plusieurs opuscules furent traduits en grec par Georges Scolarios, Demetrios Kydones et d'autres auteurs. Maintenant c'est en arabe, en chinois et en sanscrit, comme en latin, en grec, en russe, qu'il veut enseigner les grandeurs de Dieu. Véritable apôtre des temps modernes, il a des principes assez élevés et assez fortement liés pour accueillir dans une unité supérieure, — et véridique, non éclectique, — de discrimination, d'ordre, de rédemption, non de confusion et de mort, — les immenses diversités de race, de culture et de spiritualité qui se partagent le monde de l'Orient à l'Occident. Sous l'ordonnance latine de sa forme, la substance qu'il apporte aux hommes dépasse toute particularité de temps et de lieu ; lui seul peut leur rendre le bien divin de l'unité de l'esprit, là où seulement il est possible de l'atteindre, dans la lumière du Verbe incarné.

JACQUES MARITAIN.

Lettres à mes nièces [1]

6 *août* 1848. — Qu'il y a longtemps, ma chère Valentine, que je n'ai pu écrire. Enfin voilà une demi-heure à enlever aux soucis du moment pour me reporter sur ce papier vers vous... J'ai eu hier un monde énorme à ma réception, l'esprit public a un retour bien marqué de soutien et de faveur pour moi. Dans le peuple même, c'est plus prononcé que je ne le désirerais. Mon nom rallierait dès à présent des masses d'adhérents passionnés, mais je ne veux rien rallier que de l'estime. Je ne veux pas de passion, pas de républicanisme incendiaire, pas de malentendu entre moi et le peuple. Une République modérée et honnête ou rien, voilà mon dernier mot. On est un peu agité dans l'Assemblée ces jours-ci par l'*enquête*. Elle n'a rien trouvé naturellement contre moi, mais elle va donner lieu à de vives, tristes, orageuses discussions ; j'y prendrai part dans le sens d'une concorde nécessaire, et de l'oubli entre les partis. Le bon sens de la masse de l'Assemblée me fait espérer qu'après avoir fait bien du tapage, cela finira par la concorde, comme la guerre d'Italie finira par un arrangement dont j'ai pesé les bases il y a trois mois et demi. Malgré ma tristesse je persiste dans l'optimiste providentiel dont Dieu nous a donné

 Voir *la Revue universelle* du 15 janvier 1927.

tant de gages depuis trois mois. Il ne faut à la France qu'un peu de raison, et elle en a au fond et beaucoup, et un gouvernement doux en commençant et ferme dans les crises. On commence à reparler de moi un peu, pour la présidence de la République. Je ne la crois, ni ne la désire, mais vraiment tout est possible avec la mobilité du vent de l'opinion. Les affaires reprennent un peu, on commence à rejoindre des éditeurs, et des projets de publications. J'ai fait une petite affaire de 4 000 francs hier.

Dis à Mme de Pierreclos que je ne lui ai pas écrit parce que je la croyais à Lyon. Je lui écrirai cette semaine. Je voudrais bien vous trouver tout à l'heure à Madrid. Il me vient depuis quelques jours des centaines de lettres de repentir et d'amour. La pitié commence par le cœur des femmes ; elles me comblent plus que jamais de dévouements inconnus.

LAMARTINE.

Madrid, 24 *août* 1848. — Ma chère Valentine, je suis depuis trois semaines dans une migraine des yeux, de l'estomac, de la tête continuelle. Ah ! que la vie est triste. J'ai immensément de tribulations pour moi, mais surtout pour la République. Le peuple est pitoyable de légèreté ; les factions les plus niaises le remuent comme elles veulent. J'en parle sans rancune, car à présent on dit qu'il revient avec une extrême passion vers moi. Je reçois cent lettres par jour. Je t'en envoie deux bien touchantes. Il y a de grandes vertus sous cette écume de vices, de belles âmes disséminées çà et là dans la foule ; j'espère qu'elles sauveront le reste. Les affaires vont mieux pour le commerce et le travail. Elles iraient tout à fait bien si les ennemis de la République ne travaillaient pas sans cesse à inquiéter. La fameuse enquête sur mes prétendus crimes m'a rendu service malgré ses mensonges et ses bêtises : on s'étonne de me trouver si innocent. Je viens d'écrire une lettre intitulée « lettre aux dix départements ». Je m'y justifie clairement à leurs yeux, de tout ce qu'on m'a imputé. Elle est simple et modeste, et sans aucune éloquence. Je te recommande de la faire répandre dans les villages des environs à profusion. Il faut en charger M. Buysse ou M. Ordinaire, ou qui vous pourrez. Paris en aura par milliers. On me dit que ces jours-ci, si on nommait le Pré-

sident de la République, j'aurais ici autant de voix qu'il y a trois mois. Mais cela changera dix fois avant la Constitution. Demain j'ai le projet de parler à la Chambre, s'il y a une discussion un peu large. On m'attend impatiemment à la tribune, mais je ne veux plus guère y monter. Je suis trop malade, et trop las de toutes choses. Je voudrais que la République marchât seule bientôt pour finir ma vie publique. La retraite de Madrid me plairait bien si elle n'était si loin de vous. On s'y croit, et on peut y vivre, comme à cent lieues du bruit de Paris. Je monte à cheval dans les champs déserts et moissonnés des bords solitaires de la Seine. Fiametta est devenue belle et merveilleuse. Fais donc vendre Sultan.

Nous allons commencer la Constitution dans huit jours. Je crois bien venir vous voir à la fin d'octobre. Je ne suis plus aimable, à peine supportable, et vous des anges ici-bas. Adieu, priez, priez, priez le secours est là-haut. Si la clef du trésor est dans votre cœur, priez Dieu de l'ouvrir pour nous tous.

LAMARTINE.

10 *septembre* 1848. — Dear Valentine, j'ai un petit moment pour vous écrire entre cent audiences et lettres. Je le saisis pour consacrer mon dimanche par une œuvre de fête, et de piété aussi, car l'amitié est un culte.

Je suis fort démoralisé et découragé (comme on dit) et je ne reste que par devoir au poste de l'ennui et de l'injustice. Hélas! c'est le poste universel, excepté où vous êtes. Je vous suis dans vos promenades du soir et du matin dans l'avenue et, je pense, vers le petit pavillon vide où vous veniez me voir griffonner les premières pages des *Girondins*. Pourquoi notre âme qui a tant d'ailes, n'en peut-elle pas prêter une paire à nos pieds? En descendant de la tribune, ou en sortant triste et abattu de l'Assemblée, j'irais un moment me fortifier de quelques bonnes aspirations près de vous. Nous prierions pour notre pays, pour la sainte et belle République que nous avions fait traverser si purement et si miraculeusement l'abîme de sa naissance. Nous demanderions un peu de bon sens pour le peuple qui se montre depuis trois mois si léger, si inconstant, si incapable de vouloir atteindre un grand but de l'esprit humain... qu'en vérité, si ce n'était pas Dieu qu'on aime et qu'on

veut servir en lui, on serait tenté d'en détourner ses regards et ses pensées, et de lui dire : rentre dans toutes tes servitudes.

J'ai remonté à la tribune il y a cinq jours (1) pour une improvisation non préméditée, toute accidentelle. Il paraît que mon inspiration visible et mon accent ont tellement ému l'Assemblée qu'il y a eu un contre-coup électrique qui dure encore. Tous les spectateurs me disent qu'ils n'ont jamais été aussi impressionnés par leurs sens, à la parole, au geste, à l'élan calme et planant d'un orateur. Mais il ne reste rien de cela, rien du tout dans le discours écrit que je vous enverrai dans deux jours. Les libraires en font plusieurs éditions populaires. Celles qui ont déjà paru ne sont pas bonnes. J'en ai corrigé une, c'est celle-là que je prierai de faire répandre à profusion dans les boutiques de Mâcon, et dans les villages environnants... Un ou deux exemplaires par commune.

L'opinion s'est arrêtée à mon égard ; il est certain que je ne serai pas même discuté pour être Président. C'est la Chambre qui le nommera ; là, je n'aurai pas dix voix. Je parlerai contre ce mode de nomination, mais ce n'est pas en vue de moi que je parlerai. Je désire passionnément que ce calice passe loin de moi, et ce désir est maintenant aussi ardent que sincère. Je voudrais que ce fût le général Cavaignac qui a assez des qualités des premières années de la République. Quant à moi je ne demande qu'à me retirer inaperçu dans un coin quelconque du globe, avec l'espérance de vous voir quelques jours... Il en sera comme Dieu voudra.

Tout est tranquille ici excepté quelques clubs électoraux où l'on déclame contre moi. Mais la masse du peuple m'est immensément revenue dans toute sa partie saine. Hier en passant à cheval avec votre tante, dans des champs à deux heures de Paris, j'ai été reconnu par des ouvriers, et par une noce réunie auprès d'un cabaret. Nous avons été à l'instant entourés, bénis et salués très longtemps et très loin par des cris de : *vive Lamartine*, aussi ardents qu'en février. Je reçois, de nouveau, plus de cent lettres par jour. Il n'y en a guère que deux ou trois de menaces de mort et d'injures ; tout le reste est attachement et dé-

(1) Séance du 6 septembre sur la Constitution.

vouement. Il m'en vient aussi beaucoup de l'étranger dans le même esprit. Je t'envoie des vers qui m'arrivent pendant que je t'écris. Je donne énormément, et tout l'argent que je puis me procurer, mais ce n'est pas par politique, c'est par pitié pour tant de misères honteuses, au reste elles vont diminuer. Les affaires reprennent asez bien, les libraires me reviennent. Ils m'ont donné 6 000 francs hier, il m'en restera peu ce soir. Soignez bien mes vendanges.

LAMARTINE.

Sans date. — Nous sommes dans le moment le plus critique et le plus étroit de nos difficultés et de nos orages. Nous ne manquons ni de courage ni d'efforts, ni de volonté, ni même des concours passionnés pour moi de la population de Paris. Ma femme et moi nous avons eu peine à échapper aux étouffements du peuple, en sortant de l'Orphéon où six mille ouvriers ou spectateurs m'avaient salué à mon entrée des plus vives acclamations. Mais d'ici à quinze jours encore nous n'avons aucune force armée, et nous avons quarante mille hommes flottants entre les mains de nos ennemis. Nous pouvons être enlevés chaque nuit, fusillés chaque jour. Je reçois des milliers d'avis d'assassinat, mais je me fie à Dieu. J'espère qu'il nous laissera sauver la France ; car, pour le monde, il tombe dans nos mains pièce à pièce par l'effet de mon système fraternel avec les peuples. La France est plus relevée que par vingt campagnes de l'abaissement et de l'impuissance extérieure où elle était.

Girardin est atroce, et se conduit en vrai fou dans un moment ou nous couvrons seuls sa tête et celles de millions d'hommes. Son journal fait exprès disparaître l'argent et ameuter cent mille ouvriers. Nous avons peine à contenir la colère générale contre lui.

Priez bien, et bien pour nous.

LAMARTINE.

21 *septembre* 1848. — Mes chers anges solitaires de Collonges, ceci est une lettre de vigneron. Soignez et pressez mes vendanges dans les trois vignobles. Avancez aux vignerons ce qui leur sera nécessaire pour se procurer du pain l'hiver. Faites-moi encaver en tout dix-huit cents ou

deux mille pièces de vin si vous pouvez, mêlez celui de Saint-Point à celui de Milly s'il n'est pas trop mauvais. Dites à mes vignerons que je suis de cœur auprès d'eux, suivant ces belles vendanges par une saison merveilleuse, et qui promet un hiver moins difficile à passer pour les pauvres gens, par l'abondance de tout.

Tout cela exécuté, parlons d'autre chose. La République est dans une crise nouvelle par le bonapartisme, nouvelle démence des ouvriers et des boutiquiers de Paris. Nous la soutiendrons, j'espère, avec énergie et sagesse. Peut-être y périrons-nous. Cela dépend du Maître suprême. Si cela arrive, ne me plaignez pas, ne vous affligez pas trop. Le désordre ne sera certainement pas long, et il se trouvera un autre Lamartine pour ramener, comme pendant trois mois, le peuple et la garde nationale au sens commun et au courage. Je suis décidé à combattre de ma personne et de mon fusil, puisque je n'ai plus à combattre de ma parole et de mon esprit. C'est le devoir d'un bon citoyen qui veut tâcher de préserver à la fois la société de la honte et de la violence des mauvais partis. Prier Dieu en ce moment, c'est toute la politique. Il fait ici un temps de Naples, j'en jouis quelques heures à cheval à Madrid tous les jours. Je ne parle pas, parce que ce n'est plus le moment de parler, mais de regarder et d'agir. Je deviens très fataliste ou plutôt très abandonné à la Providence, la conjurant que tout soit pour le mieux de ses grandes vues sur l'humanité et surtout de ses vues pour rapprocher l'esprit de l'homme de l'idée lumineuse et régulatrice de Dieu. Adieu donc, ce bas monde m'ennuierait si vous n'y étiez pas. Mais vous y êtes, c'est une consolation.

LAMARTINE.

8 *octobre* 1848. — Ma chère Valentine, un seul mot d'amitié avant de rentrer à Paris ; j'en suis sorti hier après un triomphe d'éloquence de deux heures dans l'Assemblée nationale (1). Tous les journaux en sont retentissants comme de mon chef-d'œuvre d'improvisation dans toute ma vie politique. Quant à moi, je viens de me relire sans me comprendre et avec dégoût. Mais l'émotion, la spontanéité, le geste, le regard, la voix, la taille, la tribune ébranlée, les acclamations de

(1) Séance du 6 octobre pour la nomination du président de la République.

deux mille auditeurs, la chaleur des interruptions et des répliques, la tristesse énergique de ma péroraison ont produit un effet tel que je n'en ai jamais vu de pareil, et que la Chambre entière s'est sauvée à cinq heures sans vouloir ni pouvoir plus rien entendre. Je pense que ce matin elle trouvera comme moi détestable cette improvisation tronçonnée et peu grammaticale. La péroraison seule me paraît encore belle de fierté et de sentiment. Je n'ai pas dormi, je sors du bain. Je ne reparlerai pas aujourd'hui, parce que plusieurs de mes amis sont venus me dire, hier au soir, qu'après un tel discours il fallait se taire ou mourir. J'aime mieux me taire dans l'espoir de vous revoir bientôt. Je pense toujours à prendre un congé soudain de huit jours, ce qui n'empêchera mon congé d'un mois plus tard. Mais je ne veux d'ovation à aucun prix. Donnez-moi des nouvelles de mes triples vendanges. Combien aurai-je de vin en arrivant? Il faut toujours et tous les jours prévenir tous les marchands possibles gros et petits de me réserver leur clientèle.

N'oubliez pas cela. N'oubliez pas de m'envoyer des courges, n'oubliez pas d'aérer et de chauffer le château, chambres et salons, de temps en temps.

Les choses vont assez bien ici, tout se calmera. Bonaparte seul nous importune. Ma faveur dans tous les partis revient à un haut degré, excepté chez les rouges de la République, et chez les clubistes que j'attaque, et que je suis résolu à vaincre peu à peu. Si vous lisiez les vingt journaux de ce matin, vous seriez étonnées : on me propose hardiment pour chef de la République. J'espère que Dieu écartera ce calice. Je ne veux que la régulariser et la soutenir. Je crois que j'y parviendrai, sauf la bêtise du bonapartisme qui m'inquiète pour six mois.

Priez, priez. !

Maintenant parlons de vous. Tu peux dire à Mme de Pierreclos que les représentants reviennent aussi en masse à moi, que je n'ai qu'à les ralentir et à les éloigner. ne voulant pas reprendre le timon, parce qu'on me croit à tort coupable d'imprévoyance dans les journées de Juin. Il faut me retremper longtemps dans l'impopularité imméritée avant d'avoir reconquis la confiance des imbéciles, et par conséquent la force. Maintenant je nuirais au lieu de servir. On vient m'arracher à vous pour me faire corriger mon dis-

cours qu'on imprime pour le peuple et les départements.

Cette lettre donc ne compte pas. Je vais demain à la campagne sur la route de Sens. Je voudrais aller plus loin.

LAMARTINE.

Paris, 11 *décembre* 1848. — Chère Valentine, si je n'ai pas écrit, tu sais pourquoi. Je nage dans le papier, les heures se rongent, le soir arrive, la nuit tombe, le cœur est brisé, la main malade... Enfin ce soir, entre deux visites et quatre heures de courses, je veux vous dire un mot. Voici donc de mes nouvelles en détail.

D'abord l'estime et l'affection presque générale me sont revenues avec une unanimité et une tendresse de cœur visibles sur les visages dans la rue. Avant hier, dînant chez un restaurateur, Véry, au Palais-Royal, dont les fenêtres donnent sur les galeries, quelques passants me reconnurent à travers les rideaux, ils prononcèrent mon nom, la foule s'amassa, et resta en masse innombrable pour me voir et me saluer à ma sortie de table. J'ignorais ce rassemblement. Je tombais au milieu, je fus acclamé par une multitude amie et passionnée, qui me força de me réfugier au théâtre du Palais-Royal longtemps assiégé d'acclamations. Depuis quelques jours je marche seul dans les rues et parmi les foules des boulevards, et partout où je suis reconnu j'éprouve l'accueil le plus affectueux de toutes les physionomies et de tous les gestes.

On m'a interrompu là. Le scrutin ouvert partout, donne à mon nom, à peine *une voix sur mille*. J'en éprouve une joie indicible, car ce que je vous disais était vrai. Je craignais plus que la mort la Présidence. J'ai, au lieu de cela, la plus noire, la plus bête et la plus universelle ingratitude dont les services inouïs d'un homme aient jamais été payés, et cela à la fois par la masse du peuple que j'ai élevé, et par la bourgeoisie, la noblesse, que j'ai couverts de mon corps trois mois durant, et que j'ai seul et entièrement sauvées... Et néanmoins je ne puis me dissimuler que l'estime secrète, et le respect, et la tendresse presque générale me reviennent à grandes masses. Mais on va où va le vent, et on se perd par ses lâchetés. Bonaparte sera inévitablement nommé. Mes amis et moi nous avons porté le général Cavaignac, mal pour moi lui-même, mais utile au moins comme situa-

tion, si le pays eût conservé son demi-bon sens. Cette unanimité du reste empêchera les grands mouvements à Paris et ailleurs. Quand il n'y a pas de conflit, il n'y a point de combat. On espère que Bonaparte composera un bon ministère et que la confiance se rétablira vite. Je n'en ferai pas partie ; c'est M. Barret et M. Thiers qui le nomment, dit-on, sous le masque.

Je travaille à mon histoire tous les jours à six heures du matin. *Raphaël* est imprimé et peut paraître quand il voudra ; je l'ai bien corrigé à l'impression. Je vous enverrai les premiers exemplaires.

Adieu, mes chers anges, faites comme moi, priez nuit et jour pour la République et pour les braves gens. La Providence ne se voile jamais que pour un temps. Dieu est toujours derrière le rideau. Pensons-y et rassurons-nous surtout. Mes seules pensées terrestres sont avec vous.

LAMARTINE.

19 *décembre* 1848. — Chère Valentine, rien de nouveau ; tu vois l'ingratitude éclatante et générale en apparence. Je fais semblant de la prendre pour réelle, et tu vas me voir agir en conséquence en refusant la vice-présidence de la République qu'on m'offre malgré moi. Je ne donne pas ma démission encore de représentant, pour ne pas agiter Paris par ma réélection, mais je la donne moralement. Je ne parais plus guère à l'Assemblée. Je travaille à mon *Histoire*. Je suis décidé à me faire l'*éditeur* de mes œuvres choisies moi-même par souscriptions recueillies d'avance. Je vous enverrai cela imprimé. Peut-être serai-je obligé de quitter la France et de disparaître quelque temps, mais cela n'empêchera pas ma publication et le paiement de mes dettes par le produit. Je compte, s'il le veut, mettre M. Dubois de Cluny à la tête de cette opération commerciale. Je n'y risquerai rien, car je n'imprimerai qu'autant que les souscripteurs m'auront demandé de volumes. L'opération, que j'ai soumise aux libraires consommés, paraît une combinaison heureuse et sûre.

Quant à la politique, Paris est en ce moment très calme et très brillant : on travaille, on agit, on commerce, on espère. Il y aura au moins une lune de miel ; j'en profiterai pour mes propres affaires. J'aurai fini l'*Histoire de Février* en février

prochain, dans deux mois. Je l'écris tous les matins, avant le jour, en pensant à vous, et à la nécessité de ne pas vous léguer des misères. Après cela, je ferai autre chose en publiant mes œuvres complètes en avril. Je serai tout à fait négociant, je l'affiche comme *Mirabeau, marchand de draps.*

Le *Bien public* est fini et s'unit à *la Presse.* M. de Girardin revient de mon côté. Je sais ce que cela vaut. *Raphaël* est imprimé, mais je n'ai pas pu encore en avoir de broché pour vous. Cela ne tardera pas ; il ne paraît que dans vingt jours en vente, pour laisser à Mme de Peyronnet le temps de le traduire.

Adieu, mes anges bénis, écrivez-moi souvent, ne vous tourmentez pas de moi. Je suis prêt à tout, résigné à tout. J'ai agi en vue de Dieu. J'ai fait des fautes, mais je suis disposé à en subir la peine. Priez pour le pays, pour les idées, pour vous et pour ma femme, et pour moi seulement après tout le reste...

LAMARTINE.

1849

3 janvier 1849.

Voilà la première fois que j'écris ce chiffre de l'année nouvelle. Il m'est doux de l'écrire d'abord pour vous, ma seule famille en arrière de mes années, et qui comptera celles que je ne compterai plus. Je n'ai pas besoin de vous dire, à toutes, de quelles prières au Maître des jours et des années, je l'accompagne du cœur en le traçant sur le papier. Il y a longtemps que je ne forme aucun vœu pour moi-même, mais tous pour vous. Tant qu'on est sur terre, il est consolant de sentir qu'on n'y est pas seul, et qu'on a dans le fond du nid natal une couvée qui pense aux absents, et qui les aime.

J'ai passé mon jour de l'an non triste, mais indisposé ; l'avant-veille j'avais eu trois cents personnes le soir. Samedi, jusqu'à minuit, j'étais déjà souffrant, la fièvre a pris plus fort, douleurs de tête et d'estomac. J'ai été vingt-quatre heures au lit. Le jour de l'an, je suis resté seul au coin du feu, sans entendre l'armée qui marchait à pas sourds autour de moi dans Paris. Maintenant je vais bien...

Je n'ai aucune proposition de vice-présidence, et je supplie qu'on m'oublie. Si cependant (chose non probable) on me présentait, et que l'Assemblée vînt à me nommer (chose aussi

peu probable), je ne refuserai pas malgré mon désespoir. Premièrement, parce que cela paraîtrait un manque de patriotisme par misérable vanité. Deuxièmement, parce qu'il serait mal en soi devant Dieu de se refuser à un poste où l'on pourrait être utile à la République. Je me dévouerais donc *sciemment* comme on se jette à l'eau pour sauver un naufragé, et j'espère que la pureté de l'intention ferait bénir l'acte quelque pénible qu'il me fût.

Ensuite, on parle de m'appeler au ministère. J'en ai la même horreur, et cependant j'accepterai encore par le même et unique motif. Mais j'espère que cela sera ajourné, que la Chambre sera dissoute avant peu, que j'irai travailler à Saint-Point, que je rentrerai dans les rangs obscurs en France, ou ailleurs, pendant une période de temps.

Je publie, le 17, *Raphaël;* la moitié des bénéfices seront à moi. J'ai presque fini le premier volume de la *Révolution de Février.* J'ai vendu le deuxième payable dans les six mois Les deux, s'ils vont bien, feront 80 000 francs.

La presse publie ces bêtises de *Confidences* ; cela a un succès unanime jusqu'ici, mais j'en suis payé. Je compte vendre un troisième volume de *Confidences*, que j'écrirai cet été, environ 50 000 francs.

Enfin je prépare mes œuvres poétiques choisies, en quatorze volumes, par souscription, qui doivent me rendre deux ou trois cent mille francs si le temps est seulement passable.

Mais, pour tout cela, il ne faut ni ministère, ni présidence, sans quoi je suis prisonnier dans les mêmes embarras et remboursements. Priez donc Dieu qu'on me donne deux choses : point de place, et point de politique pendant six mois ; il ne me faut que six mois comme ceux-ci pour arriver à me libérer à peu près, et vous laisser après moi de quoi consoler et tempérer l'existence ici-bas.

Maintenant à la politique. Elle dort assez calme : le vote du président a tué les terroristes, socialistes, clubistes, et le parti opposé prend le dessus et expulse tous les républicains. On oublie que j'ai combattu seul et vaincu cette écume de la République, et l'expulsion, la persécution, la colère, le mépris, la prison viendront peut-être bien jusqu'à moi. J'y suis prêt de cœur et d'esprit. Je saurai souffrir pour deux bonnes causes : celle de Dieu dans la République honnête, celle des honnêtes gens dans la résistance aux républicains scélérats. Je vous en avertirai à temps, et surtout ne vous

troublez pas, ne vous chagrinez pas alors pour moi. Dieu est Dieu. Il saura bien me faire vivre, ou mourir à ma place, et dans mon utilité.

Voilà bien des prévisions, des prudences, des résignations. Espérons que Dieu qui vous aime, préviendra ce qu'elles auraient de trop douloureux, et soyez sûres que libre ou prisonnier, glorieux ou avili, vivant ou mort (je ne crois pas à la mort), toutes nos pensées, tendresses, soucis sont pour vous en 1849, comme en 1869, si la Providence destine nos mains à la bénir encore sous ce chiffre-là.

LAMARTINE.

21 janvier 1849.

Je n'ai une minute ni nuit ni jour. J'ai été malade de rhumatisme. J'ai vingt-six volumes en métier, la Chambre, le Conseil d'État, mille lettres par jour, les yeux usés, la main lasse, mais le cœur jeune, vieux, tendre, compatissant, voyant, regrettant, espérant, bénissant, invoquant comme quand j'étais Raphaël. Et cependant je suis un oncle vieillissant, se sentant vieillir, faner, affaiblir ; vous êtes des nièces incomparables en toute espèce de perfection physique et morale, cœurs et âmes de prédilection. Je vous ai envoyé *Raphaël*, mauvaise première édition, l'autre qui se fait est parfaite. On ne rencontre que des femmes ayant un *Raphaël* dans leur manchon ; en soixante-douze heures, 3 000 exemplaires sont partis ; dans huit jours il y en aura 10 000. On s'écrit partout universellement que jamais la langue n'a tant brûlé, que c'est écrit avec un charbon sur la peau du cœur. Hélas ! ce n'est à mes yeux qu'un pâle souvenir éteint. Mais je l'ai dit dans la préface : Ce qu'il y a de plus divin dans l'âme de l'homme n'en sort jamais ; écrire, c'est profaner.

Les *Confidences* aussi ont un succès *inouï*, de haut en bas, du prince aux portiers, curés, paysans, femmes, collégiens ; on en vend 80 000 exemplaires par jour. On n'y suffit pas. Dis à ta maman que je vais changer l'abbé Dumont, je ne le ferai pas prêtre, il ne sera prêtre qu'après, et par désespoir.

En même temps, je poursuis et je prépare ma grande entreprise de mes œuvres choisies par souscription, cela s'an-

nonce bien. Le prodigieux succès d'étonnement universel de tout ce que je publie en ce moment, est un gage du succès de l'entreprise. Paris et la France dans toutes les classes, excepté le *juste milieu*, me reviennent avec passion. Je suis suivi dans la rue comme un rayon, et non comme un homme. Je me refuse à tout, je reste dans mon isolement modeste et laborieux avec Dieu. Voilà tout, et c'est assez. Priez aussi et ne vous occupez pas du reste. Amusez-vous, lisez, aimez, excusez le temps, espérez l'avenir, étudiez-vous à être le moins malheureuse possible dans l'existence, et ne vous tourmentez jamais de moi.

LAMARTINE.

8 février 1849.

Ma chère Valentine, je souffre de ne pas écrire plus souvent. Mais tu vois quels jours nous venons de passer. Ce sont des jours pendant lesquels on prie pour ceux qu'on aime, et pendant lesquels on leur écrit par la petite poste du firmament. Cependant rien n'a été sérieux ici, mais c'est pour vous, à Mâcon, que je suis consterné. Si cela devient plus agité, venez ici, à Madrid, où vous serez en paix, ou allez en Bresse chez Emmanuel où vous serez cachées. Je voudrais que vous demandassiez à M. Cerfber un rapport confidentiel de ce qui s'est passé, et se passe à Mâcon. Je ne crains pas de me compromettre contre la République des clubs sanguinaires. Tu le verras par mon discours, que je vous envoie dans peu de jours; je les attaquerai plus fort encore. Quand on a fait la République, il faut mourir pour l'empêcher de devenir le règne des scélérats et l'effroi des honnêtes gens. Je ne m'y épargne pas, sans que rien m'y force, excepté ma conscience devant Dieu. Je reçois force menaces, et je ne m'en inquiète pas. La vie est à Dieu, il faut savoir la lui rendre pour une bonne cause. Si ces brigands me tuent, j'en sauverai des centaines de mille; tels sont mes sentiments bien arrêtés. Ici, je redeviens l'homme du drapeau rouge et de Février. On commence à me reconnaître pour ce que j'ai toujours été : un énergique combattant des bonnes causes; le Paris qui m'aimait le moins revient à moi, le peuple trompé s'en éloigne un moment, mais il y reviendra. Mande-moi ce qu'on prépare pour les élection prochaines en ce qui me concerne; M. du Cayla

doit le savoir. Je combattrai vigoureusement Ledru-Rollin et les clubistes du moment, qu'ils redeviennent montagnards ou conventionnels. Juvigny pourrait te dire ce qui en est. Je ne leur demande pas de voix pour moi, mais je veux avoir d'ici beaucoup d'action sur les bons choix. Je prendrai des hommes... qui voudront adhérer consciencieusement à la *République des honnêtes gens.* Voilà mon programme. Je travaille beaucoup : un peu de *Graziella* que j'achève, un peu de *Raphaël* que je corrige, un peu d'histoire que je continue, un peu de Chambre, un peu de commentaires ; il y en a pour dix hommes. Mais au milieu de tout cela, je n'ai qu'un point fixe : le toit noir du grand hôtel de Mâcon, le nid de famille où sont les oiseaux de la terre et du ciel ; que Dieu abrite ce nid et le reste importe moins. Les élections se feront dans quatre-vingt-dix jours, j'irai avant deux mois, c'est un motif sacré. Je serai porté à Paris, je crois. J'aimerais bien à ne passer nulle part, mais je regarderais comme coupable de ne pas marcher au feu quand la société est menacée. Au reste, la menace est superficielle, ce n'est qu'une écume sur une mer bonne au fond. Cela ne sera pas long, ni très mauvais à passer. Les forces sont immenses, et il y a du courage du côté des honnêtes gens. On revient unanimement à la République, ici, comme seul moyen de se sauver du socialisme et des terroristes ; on reconnaît que j'ai eu raison. . . . .

Adieu, mes chers anges, on vient me déranger ; je vous envoie toutes mes bonnes pensées...

LAMARTINE.

22 mars 1849.

Chère Valentine, avant de partir pour Bourges, où je vais mardi pour peut-être un mois, je veux vous dire un mot d'adieu...

Les choses continuent à bien aller ici, et tout le monde, même les légitimistes, sent la nécessité maintenant de la République ; elle se consolidera, c'est évident.

Mon entreprise de publication par moi-même va très bien. Je reçois tous les jours régulièrement cinquante souscriptions de France, et je crois que cela s'accroîtra dans un mois. A l'étranger, cela se présente bien mieux encore ; l'Amérique m'en prendra deux mille, la Russie deux mille, l'Allemagne

mille. Mes bureaux sont organisés partout dans ces pays; avant six mois, ils seront en pleine récolte. De plus je viens, pour payer mes frais, de faire une autre affaire de quarante mille francs, pour un article par mois dans une petite Revue pour les familles. Enfin je travaille immensément, je paie et je vis jusqu'ici. J'espère en un an avoir de quoi libérer Saint-Point, Milly et la moitié de ce qui pèse d'hypothèques sur Monceau. A vue d'œil, mon opération doit produire en deux ans environ six cent mille francs ou huit cent mille francs de bénéfice net. La Belgique renonce par sympathie à me contrefaire et me fait une déclaration d'inviolabilité et d'amour. M. Demidoff met sa maison et ses employés de Pétersbourg à mon service. La librairie américaine se charge avec enthousiasme de mes intérêts. En France, elle passe aussi de mon côté, et voit que je la sers. Les salons politiques m'ont d'abord blâmé ; puis, revenus de leur étonnement, ils se taisent et regardent ; on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'humiliation à vendre ses vers plus que son vin, ou son fer, ou son coton. C'est ce qu'ont fait Voltaire et Delille à Londres, et Bernardin de Saint-Pierre en France. Critiquer un si loyal et si intellectuel commerce, c'est stupide.

Je vais travailler un mois dans un grenier à Bourges, et rapporter un volume; cela m'ennuie bien, mais je n'ai heureusement aucun témoignage fâcheux à donner contre personne; il n'y a que l'ennui de la résidence. Si je peux m'échapper cinq jours, j'irai vous embrasser à Monceau...

Adieu, adieu et amitié toujours plus vieille. Priez le bon Dieu pour moi. Vous êtes ma piété incarnée dans des cœurs plus tendres et plus aimants que le mien.

LAMARTINE.

Déçu de la politique, Lamartine songe à se retirer de la lutte des partis. Le 6 mai 1849, il écrit à Valentine : « Je ne pense aux élections que pour avoir horreur d'être réélu. Dieu me préserve de la députation cette fois ! Je n'ai ni temps, ni force, ni crédit, ni popularité utile, ni liberté d'esprit. Que d'autres fassent ce relais à leur tour, j'ai fait le mien. » Dans une lettre ultérieure, mais non datée. il ajoute :

Je m'occupe de l'Orient. Le sultan et ses ministres m'offrent un asile et une concession gratuite de terrain considérable

pour cultiver, et y finir ma vie. Je ne refuse pas, mais je détourne autant que possible les vingt et une candidatures que l'on m'offre. J'ai refusé hier d'opter pour Paris, et je me suis fait ainsi éliminer du scrutin, autant à Orléans, j'espère bien ne pas passer ainsi. Pourquoi passer, pour me retirer dans deux mois peut-être? Dieu m'en préservera. Les souscriptions sont taries à quatre mille, je vais les commencer en Russie, et j'ignore leur succès en Amérique. Au mois de septembre, je publie les quatre volumes commençant. Je verrai si cela produit. *Le Conseiller du peuple* a vingt-deux mille abonnés et fait beaucoup d'argent. J'en vis au jour le jour. Voilà toutes nos nouvelles.

LAMARTINE.

Voici enfin deux lettres du début de 1850 qui forment en quelque sorte l'épilogue de cette période de la vie publique de Lamartine :

25 février 1850.

Carissima Valentine, je suis bien coupable? Non, bien oublieux? Non, bien paresseux? Non, mais bien malade, et bien surchargé de minutes? Oh! oui, je n'ai pas le temps de respirer.

J'ai reparu hier inopinément à la tribune par une soudaine improvisation qui a fait éclater les voûtes. Je n'y reparaîtrai que par la force, et quand il faudra comme hier se déshonorer ou parler. Paris a été superbe tout le jour. La République s'assoit mille fois plus qu'on ne pense. Tout va bien.

L'affaire de Smyrne paraît devoir bien aller et me fournir de l'argent d'ici trois mois, suffisamment pour ici et là-bas. Je fais une nouvelle affaire littéraire. Je vous écrirai si cela se conclut...

LAMARTINE.

Paris, 15 mars 1850.

J'ai été encore huit jours dans mon lit. C'est ce qui a retenu ma main, non mon cœur qui penche sans cesse vers Mâcon. Aujourd'hui, j'ai un moment de mieux et je vous écris un mot. Il est un peu meilleur pour mes affaires. J'ai commencé et achevé hier une première sous-concession à

Smyrne qui me donnera 40 000, j'en attends une autre de Belgique de 30 000, enfin je travaille ici à trouver une troisième de 25 000 ou 40 000, cela ferait le nécessaire pour passer l'année... Les renseignements arrivent de plus en plus beaux... C'est décidément une fortune pour remplacer la mienne en Europe. Je veux partir au mois de mai et revenir au mois d'août. Le sultan m'appelle d'abord à Constantinople ; ainsi nous irons par terre, en chemin de fer jusqu'à Vienne, quatre jours, ensuite en bateau à vapeur du Danube jusqu'à la mer Noire, puis en bateau à vapeur sur la mer Noire, quinze ou vingt heures. En tout, douze jours de route si on ne s'arrête pas. Mais si nous partons ainsi, j'irai vous dire adieu avant ; rien du reste n'est décidé avant d'avoir les 100 000 francs nécessaires. Nous serons revenus le 15 août, et passerons six semaines avec vous, en supposant que mon horrible santé me permette encore la Chambre l'année prochaine.

Paris se calme de son effroi momentané. Je suis bien accueilli à l'Assemblée par le centre et par la gauche, mal par la majorité et ses journaux. Je devais parler hier sur l'enseignement, elle m'en a empêché. Je ne fais plus rien de littéraire, je suis trop malade. *Le Conseiller du peuple* est tué par ses administrateurs, et je crois à dessein. Ils ne me donnent plus rien, et font toutes sortes de roueries à leurs abonnés, qui indignent et dégoûtent le public. Je ne ferai que deux volumes au lieu de quatre par an. Cinquante mille francs au lieu de cent mille, et encore, encore, encore...

En voilà-t-il des nouvelles? Mais ce que vous ne savez pas, c'est combien mon attachement pour vous augmente avec le nombre des années. Je ne vais en Orient que pour vous refaire une bonne situation après moi. Priez, priez, priez bien pour nous et pour vous, c'est la même chose...

Adieu, que Dieu vous surveille et vous rende heureuses.

LAMARTINE.

La Révolution monétaire dans l'Europe contemporaine

La physionomie de l'Europe contemporaine s'est complètement modifiée. Le change et ses mouvements passionnent désormais l'humanité civilisée. Les événements de politique et de guerre étaient jadis seuls à retentir dans l'histoire. Les phénomènes financiers, en donnant le ton à notre époque, ont acquis droit de cité. Ils trouvent leur origine, leurs causes, dans le bouleversement sans précédent qui a secoué le monde pendant quatre années. La Grande Guerre a fait plus que détruire des hommes et des richesses, elle est une coupure dans nos destinées. L'argent, ce sang des peuples, ne peut plus parcourir librement l'organisme. Nous subissons une crise profonde de circulation. Les révolutions économiques jalonnent du reste la vie du monde. La nature a ses tempêtes, ses cyclones, ses orages, les nations, à leur tour, subissent des raz de marée. En quelques années, elles sont vouées à la ruine ou à la décadence.

Ainsi l'Europe du seizième siècle a été le théâtre d'une grande révolution économique. Depuis la découverte de l'Amérique, celle du cap de Bonne-Espérance, les routes ne partent plus de la Méditerranée, mais des mers du Nord. L'objet du commerce change à son tour. Réservé jadis aux produits de luxe, il porte alors sur les objets de consommation courante, draps et cotonnades. Les entre-

prises maritimes prennent un essor inconnu, exigeant l'investissement de capitaux, la constitution de grandes compagnies. Grâce à ces importations de matières premières, des manufactures vont être créées. Industries, transports, recherchant des débouchés deviendront un souci du gouvernement, domineront la politique britannique, préoccuperont Colbert.

L'Europe du dix-neuvième siècle sera le témoin d'une prodigieuse révolution industrielle. Les progrès de la technique poussent à la concentration industrielle, le progrès économique à la concentration commerciale. Par l'application de la vapeur et d'autres sources d'énergie, le travail à la main recule devant le travail mécanique. Le petit atelier cède le pas devant le grand atelier. La technique transforme les conditions sociales de l'ouvrier comme du patron. L'augmentation rapide et étendue de la production, le développement des transports terrestres et maritimes facilite l'accès des marchés éloignés.

Le vingtième siècle, quant à lui, subira la plus grave des révolutions. Après des émissions abusives, la monnaie s'avilit, son pouvoir d'achat diminue, les prix montent, la vie devient plus chère, la main-d'œuvre exige des salaires plus élevés, la monnaie nationale baisse sur les marchés de change. Ce cycle infernal de l'inflation se prolonge par une rupture d'équilibre du budget. L'inflation détraque l'organisme économique et social. Elle détruit le capital, l'épargne. Pour fuir la monnaie de papier, la richesse se fixe en devises étrangères. Cependant les exportations sont stimulées artificiellement par la faiblesse de la monnaie. Le pays se vide de sa substance. Les prix de vente se fixent sans tenir compte de la valeur de remplacement. Aussi, le pays se ruine-t-il au fur et à mesure qu'il étend ses ventes. Les fonds de roulement de l'industrie et du commerce s'évanouissent. Plus le flot de billets grossit, moins il y a de force pour animer le volant des affaires. Victimes de l'inflation, les nations le sont ensuite du change. Elles trouvent dans la cote des changes le reflet de leur santé ou l'indication de leur faiblesse. Les cours auront une influence sur tout ce qui se compte, prix, salaires, indices. La politique, la morale, en subiront les effets. Le spectacle de l'Occident avant la guerre nous avait accoutumés à la stabilité. L'instabilité ne se trouvait qu'en Orient ou dans l'antiquité.

Cette histoire que nous bégayons dans les écoles, nous la vivons aujourd'hui, considération qui doit nous donner quelque sérénité.

Il ne s'agit pas de présenter ici un système trop logique et trop séduisant, mais d'égrener les aspects successifs de tant de phénomènes en devenir. Le mal monétaire est la cause du désordre qui distribue lui-même le luxe ou la misère. Il engendre un grand laisser-aller. Toute l'Europe en donne l'exemple. Dès l'armistice l'Amérique, l'Angleterre, la Tchécoslovaquie se ressaisissent. D'autres nations s'anémient, le désir de jouissance, la surconsommation, l'augmentation des besoins les corrompent. Beaucoup n'ont pas su discerner le péril. Ainsi la France, fière de sa puissance d'épargne accumulée, mettra des années à croire à la nécessité d'une politique financière de restriction.

Ces foyers de révolution ont des explosions successives. Les crises se suivent en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en France, en Belgique. La résistance aux événements est fragmentaire, individuelle. Le chacun pour soi est la loi. Un État trouve dans la ruine du voisin sa propre convenance. Les coûteuses expériences d'autrui ne sont un avertissement pour personne. L'intérêt, voilà la seule raison d'État. L'Angleterre a-t-elle une crise intérieure? Sa vie a-t-elle été arrêtée par la grève générale? Les unités monétaires de France, de Belgique, d'Italie en supporteront les conséquences. La Belgique veut-elle stabiliser sa monnaie nationale, elle s'isole du franc français.

Tout est prétexte à convoitise. D'aucuns disent que certain conseil solennellement donné à la France sur la dévaluation aurait pour effet d'élever le prix de la vie, le prix de revient et, ainsi, de mettre la France hors d'état de concurrencer certains produits étrangers. Les théories les plus sévères dissimulent parfois des intentions. On chuchote que l'intransigeance des prêteurs anglo-saxons à l'égard de la Belgique n'a eu d'autre raison que de provoquer une crise de déflation favorable aux intérêts industriels d'outre-Manche.

Le jeu à la baisse des monnaies étrangères devient une passion. On s'y livre sans distinction de classes. Ce fut contre la France en mars 1924, en avril 1926. Les places obéissent alors au même mot d'ordre, on ne compte plus les partenaires. C'est le nouveau concert européen.

De véritables batailles s'engagent. Des masses de manœuvre s'opposent, les bénéfices ne reviennent pas toujours à celui que l'on croit. La folie va jusqu'à jouer contre sa propre monnaie. Des peuples entiers donnent ce cynique spectacle. Le scandale dure autant que l'inflation. Une mentalité de champ de courses gagne le monde.

En Amérique, à l'heure des emprunts, les convoitises de la vieille Europe apparaissent. L'Angleterre fait son arrangement avec les États-Unis sans songer aux conséquences qui en résulteront pour ses anciens alliés. Aux portes de ce marché des nations chacun se surveille, dispute, compare les accords. Le cynisme devient la règle. Le malheur des voisins est guetté en silence.

Les partis saisissent l'occasion du désordre général pour s'élever et appliquer leurs théories. Les socialistes imposent ici les réformes agraires qui nuisent à l'économie générale. En Pologne, en Autriche, en Hongrie, la production diminue devant cette mauvaise répartition de la richesse. L'esprit sectaire s'en prend ensuite au capital. Les prélèvements, les impôts sur le capital échouent partout ; ils ne feront que précipiter l'évasion des capitaux. La révolution politique engendre l'émigration. La révolution monétaire engendre l'évasion des capitaux. De l'étranger, et ce fut le cas en Allemagne, le capital émigré conquiert parfois le pays. Il est un instrument. Il n'a pas de patrie. Peureux, il se pose à peine, prêt à revenir au premier sourire comme en Italie, mais la politique socialisante le refoule toujours.

La révolution monétaire rejoint par ses effets le mouvement de nationalité. Les pays s'entourent de barrières, se surindustrialisent. Chaque pays veut avoir un équipement, des industries vitales, ses rouages propres. Jamais on n'a été aussi égoïste que depuis la guerre commune et la paix universelle.

Le temps est venu des grands plaidoyers internationaux ; à grand renfort de statistiques, de documents, les misères sont soumises au monde entier. L'Allemagne, l'Autriche étalent leurs balances, leur commerce extérieur avant de déposer leur bilan.

Les prix sont photographiés par une gamme d'indices composés non sans complaisance. Des oracles internationaux vont jusqu'à vouloir les standardiser. Les courbes courent parallèlement, se superposent ou se rejoignent et se crèvent.

Certains hommes pensent les plier par la déflation à la façon d'un laminoir. Le monde devient une cour de cassation. Quelques campagnes de presse au bon endroit et des traités y sont cassés. Parmi les arguments, l'un des meilleurs est certainement de faire entrevoir à ses fournisseurs de crédit les avantages à recueillir de son propre relèvement. Il faut compter avec les forces de la pitié ou de l'intérêt. Une autre habileté est d'amener les grands États à prendre position en faveur de votre monnaie, ainsi l'Allemagne, à la veille des débâcles ; ce seront autant de partisans.

Ce formidable débordement a déchaîné des courants irrésistibles. L'Allemagne d'Erzberger et de Wirth, la Pologne, l'Autriche tentent de s'opposer à l'inflation, qui, traîtresse, tourne les digues et emporte. Rien n'arrête cette action massive qui procède comme le flux des grandes inondations ; elle tient de la physique. La chute entraîne la chute. Ses lois sont celles de la vitesse.

Mais le grand problème devient la stabilisation. Elle est d'abord la chimère des esprits éloignés des affaires. Elle devient la pensée des hommes d'État, celle des grands ambitieux. C'est l'occupation et la gloire de l'avenir. Il faut que ce soit en Tchécoslovaquie que naisse la doctrine la plus saine, la plus rigide. La douleur est toujours le meilleur conseiller. Une doctrine s'élabore dont les éléments se confrontent à Genève ; les professeurs en stabilisation apparaissent. L'Europe leur donne des chaires d'enseignement : l'Autriche, la Hongrie. Mais dès que l'auditoire s'étend, la leçon porte à faux. La Belgique, en 1925, avait travaillé le manuel et préparé l'examen, elle n'est pas reçue. Les faits se jouent des magisters. Ce formidable déluge a les caprices des vagues ou des écoliers. A quel moment arriver à cette grande résultante? Chaque pays apporte sa solution. Les aventuriers foisonnent. Les nouveaux riches, les auteurs de projets encombrent les couloirs, proposent des solutions, car toute l'Europe est soumise aux gouvernements par des discours.

Il faut au gouvernement des hommes qui parlent comme il convient à la majorité de l'Assemblée. De grandes réformes sont rarement obtenues des techniciens. Erzberger sombre et est assassiné. Razin est assassiné à son tour. Grabsky, Janssen sont voués à la vindicte publique. Venant de guides

politiques les sacrifices sont acceptés et on applaudit.

L'Europe traverse alors une crise d'incertitude et c'est le pire des maux. Les projets de M. Janssen sont accueillis avec fierté. Ils font autorité. Les semaines se passent. On brûle ce qu'on a adoré et on adopte les solutions Jaspar-Franqui. Mussolini veut imposer au monde le prestige de la lire. Il met au service de cette cause patriotique son ascendant et sa volonté. Derrière la façade les fissures apparaissent.

Dans ce siècle de méfiance réciproque, la confiance est pourtant le grand facteur ; les hommes d'État de Tchécoslovaquie veulent d'abord s'imposer à l'étranger par la confiance en eux-mêmes. L'Italie a confiance en Mussolini. La Pologne se discute. La confiance ou la méfiance transforment le problème de la dette flottante. L'Angleterre supporte sans peine le poids d'une dette énorme. La France en souffrait parce que le circuit des billets et des bons ne se fermait plus. Il en est des nations comme des individus. Les grands hommes ont été les artisans de leur propre fortune. César, Bonaparte ont voulu. Il en est des réformes monétaires comme des réformes politiques. Les grandes œuvres nationales en cours de crise ne se sont faites que dans une atmosphère de volonté, de travail, d'union cimentée par l'autorité.

*
* *

Après avoir tenté de présenter à grands traits un tableau de la révolution monétaire en Europe, j'aimerais à préciser maintenant l'attitude de quelques nations devant cette révolution. Dans un article, je ne puis qu'aller de sommet en sommet, à grandes enjambées, et éviter la communication du dossier constitué pour chacun des pays.

Mon lecteur me permettra d'étudier l'histoire de cette crise, comme jadis celle d'une guerre ou d'une négociation en laissant apparaître les différences, en recherchant dans chaque cas la marque du génie d'un peuple, les enchaînements des événements, en liant les finances à l'histoire économique et politique, en trouvant dans un système monétaire le reflet d'une vie sociale.

L'Allemagne nous donnerait d'abord le plus curieux des spectacles. Tout y a été gigantesque ; l'inflation est astronomique, la concentration industrielle tient du prodige.

Elle garde de l'époque impériale le sens du colossal.

La constitution de Weimar, par ses libertés, laissera les partis dominer le pouvoir central qu'elle avait créé, aussi Erzberger paiera de sa vie le désir qu'il a de donner à la nouvelle démocratie un statut financier. Quand Wirth veut réagir, l'économie privée surgit, puissante et menaçante, devant un État aux abois. Les forces régionales, industrielles, longtemps contenues dans l'armature impériale, débordent des fragiles cadres républicains. Avec elles, concentration, industrie, évasion des capitaux gagnent de vitesse les velléités gouvernementales. Bon gré mal gré, le mark-papier est écrasé par ces formidables fortunes-or qui se constituent. L'État n'a plus d'autre solution possible que de faire marcher la presse à billets. D'une part, les Konzern deviennent redoutables avec leurs avoirs en devises étrangères. D'autre part, les émissions se multiplient. La résistance passive est le dernier sursaut de la volonté des pouvoirs publics.

La révolution monétaire allait-elle abattre l'Allemagne? L'histoire nous donne de grands exemples de disparition dans l'antiquité : Tyr, Carthage, Palmyre ; de décadence au dix-huitième siècle : l'Espagne. Mais elle nous indique aussi comment l'Europe s'est adaptée, moyennant les désordres sociaux que Le Play nous rapportait, aux conditions nouvelles de la révolution industrielle. La concurrence écrasante des champions de la fabrication mécanique n'a pas tué les pays qui ont compris qu'ils n'étaient que des retardataires.

Quand un grand peuple a d'immenses ressources d'activité, de richesses, une solide masse de travailleurs, il possède en lui-même une force vitale, un instinct de conservation qui le ramènent toujours à la vie.

L'Allemagne a pu paraître ruinée à quelques esprits superficiels, parce que sa faillite était retentissante, parce que des phénomènes de grand style y défilaient à vive allure.

Ces rudes laborieux ont bien étudié le mécanisme nouveau du monde. Le peuple a accepté les pénibles conséquences de deux réformes monétaires lorsqu'on lui disait qu'il s'agissait du salut de la patrie. Il a tourné la page et, d'un bloc, est reparti avec cohésion à l'assaut du monde.

L'Allemagne trouve dans l'éclat de son mark-or un reflet du prestige impérial, des raisons de croire. Pour elle l'orgueil est une nécessité. Faute de pouvoir dominer, elle

s'est laissée aller au lendemain de la guerre, mais le labeur allemand a triomphé.

En Europe centrale, au contraire, nous nous trouvons, au lendemain de la guerre, devant des pays sans cohésion, parfois sans frontières. Leur existence ne vaut que par le bon plaisir des chancelleries diplomatiques. Quand la révolution financière éclate, tout est incertain : corps, âmes, productions, marchés, échanges.

Comme jadis, l'Autriche guette toutes les occasions. Mariages, contrats et compromis, qui ont fait jadis sa force, sont conclus aujourd'hui avec les grandes puissances : en février 1922, avec la Société des nations ; en automne 1922, avec les finances étrangères auxquelles les banquiers viennois offrent successivement leurs établissements. Vienne a eu raison de la révolution monétaire, alors qu'en 1922 tout semblait perdu. Les Rings, plaisants et gracieux, n'étaient pour la famine et la ruine qu'un décor d'ironie. Après la force vitale de l'Allemagne, voici le charme et l'habileté. Devant l'adversité, l'Autriche joue. Il lui arrive de gagner. Le commissaire général est supprimé. La Société des Nations délivre chaque année des satisfecit que soulignent parfois des autorités comme MM. Layton et Rist.

Quand un pays a connu l'hostilité de la maison de France, le siège de Vienne par les hordes de Turquie, la rébellion des Hongrois et des Tchèques, les défaites du premier Empire, il faut placer la révolution monétaire sur son vrai plan.

Grâce au faisceau des relations commerciales et bancaires qu'elle a maintenu dans ses anciennes provinces, sous de nouvelles façades nationales, cette fine aristocratie de courtiers conserve ainsi l'illusion de régner encore.

Vienne est toujours l'intermédiaire entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale. Son marché monétaire est un organisme nécessaire. Ses banquiers sont une aristocratie, ses courtiers, ses commissionnaires, une sélection.

L'Autriche, par son insouciance, est prête à accepter tous les mariages, union avec l'Allemagne, union des Etats successeurs, union danubienne, etc....

Elle a subi tant de revers qu'elle attend avec assez d'indolence les arrêts de son destin. Femme avant tout, elle veut toujours un maître, à condition qu'il soit riche ou fort.

*
* *

Alors qu'en Allemagne, en Autriche, nous suivions un cycle d'événements relativement simples, à l'inflation désordonnée succède une ère de réformes, la Pologne nous donne l'exemple d'une série de crises. D'abord au seuil de son existence indépendante, sans frontières précises, elle est obligée de soutenir des luttes sur tous ses fronts.

Puis, au point de vue financier, chacun des relèvements n'est qu'une halte, un temps d'arrêt. L'inflation est terminée, mais la monnaie ne se stabilise pas. Les hommes au pouvoir ont le désir de guérir leur pays, l'instinct des mesures à prendre, mais leurs velléités sont éphémères : les factions se rejettent les responsabilités plus qu'elles ne les assument. La résistance à la révolution monétaire est comme brisée dans le pays lui-même.

Un exemple : le 19 décembre 1923, Grabski prendra le ministère des Finances pour réaliser une politique d'assainissement. La loi dite des pleins pouvoirs, préface nécessaire, confère au président du Conseil, ministre des Finances, les pouvoirs les plus étendus.

Mais, le 29 juillet 1925, le zloty qu'il a créé baisse de 10 pour 100 sur la place de Berlin et à la Bourse de Dantzig. Ce mouvement est tout d'abord attribué à l'hostilité de l'Allemagne. Les cours fléchissent à nouveau dans la deuxième moitié du mois d'août. Ces tendances nouvelles de la spéculation étrangère paraissent dues à l'impression défavorable que cause la diminution croissante de la réserve en devises de la Banque, provoquée elle-même par le déficit très considérable de l'exportation.

La récolte de blé de 1924 est désastreuse. Pour le charbon la situation est plus grave encore.

Enfin, l'argent est cher et rare. L'industrie manque de fonds de roulement, le commerce est paralysé. Le public s'émeut des charges fiscales. A Lodz, sur 13 868 commerçants, 12 318 ne paient que saisis. On en vient à considérer Grabski comme responsable.

A partir de la deuxième semaine de septembre le zloty éprouve un nouveau fléchissement.

Les réserves de change qui, hier, paraissaient considérables, deviennent insuffisantes. Le pays est en pleine crise

de confiance. Les transactions s'effectuent à nouveau sur la base du franc suisse, mais surtout du dollar. Les plus humbles citoyens sont friands de devises étrangères. La fuite devant le zloty commence à ressembler à la précédente fuite devant le mark.

La révolution monétaire rencontre ainsi un terrain particulièrement propice pour le prolonger et s'étendre. Pour triompher de la révolution monétaire, la confiance en elle-même serait son meilleur atout. La Tchécoslovaquie va nous donner cet exemple de confiance et d'énergie.

Habitués à la douleur, comme les saints du vieux pont de pierre, les Tchèques apportent dans leur marche vers l'idéal des notions de devoir et de travail. Les préceptes de Razin sont un levain pour les particuliers comme pour l'homme d'Etat. La Tchécoslovaquie nous donne le spectacle des solutions simples, rigides, que nous retrouverons en Angleterre et en Amérique, alors qu'en Occident il faut compter avec une anarchie d'aspiration, de contingence et de fantaisie.

La guerre laissait la Tchécoslovaquie dans une situation monétaire angoissante. La circulation de la Banque d'Autriche-Hongrie était de plus de 30 milliards à la fin d'octobre 1918. Le cabinet Lammasch, qui prenait le pouvoir peu de jours avant la capitulation dans un État en pleine désagrégation, obligeait la Banque à avancer à l'État deux milliards de couronnes.

La première opération nécessaire était donc la séparation des monnaies. Cette opération monétaire était, aux yeux de Razin, l'occasion d'imposer au pays une politique de déflation. Il en est de la politique comme des finances. Il est des moments qu'il faut savoir saisir. Bientôt les hommes d'État ne pourront que temporiser, que composer avec les événements.

Certes Razin voyait grand et loin. Il aurait voulu immédiatement doter sa patrie d'une monnaie d'or : retenir 80 pour 100 des billets en circulation de manière qu'il n'en reste que deux milliards.

La loi conférant au ministre des Finances les pleins pouvoirs au point de vue de l'estampillage a été approuvée par l'Assemblée nationale en séance secrète le 25 février 1919,

50 pour 100 des billets présentés à l'estampillage devaient être retenus, ainsi que 50 pour 100 des comptes courants de la Banque d'Autriche-Hongrie, des bons du Trésor émis dans les succursales. Jusqu'au 25 février, la population ne sait rien de l'opération qui se prépare. Dans la nuit du 25 au 26, les frontières sont gardées militairement, le trafic est suspendu. Les employés des banques, pour effectuer le travail, dans les établissements financiers, prêtent le serment. Le matin même, on annonce l'opération au son du tambour. On l'explique dans les églises, on la commente dans les écoles. Le 23 février la Banque d'Autriche-Hongrie proteste télégraphiquement. Razin répond par une note assez sèche dans laquelle il déclare qu'il ne peut prendre en considération la protestation de la Banque d'Autriche-Hongrie parce que, contrairement à ses statuts et à des accords passés avec la République tchécoslovaque, elle consent des avances de 75 pour 100 sur les titres d'emprunts de guerre, dont la valeur est tombée à 60 pour 100. « La Banque d'Autriche-Hongrie, ajoute-t-il, a pris le caractère d'une presse à billets de banque et non plus d'une banque d'émission chargée, par ses statuts, de contribuer au développement économique du pays. »

Cette séparation une fois accomplie, la Tchécoslovaquie vogue vers des destinées financières indépendantes. Il fallut désormais construire. Si nous avions le loisir de suivre pas à pas cette étude, nous pourrions contempler une œuvre d'architecte. Progressivement, étage par étage, la maison va s'édifier. L'Office bancaire servira d'assises. Son fondement une fois bien solide, on assurera, après une période de revalorisation, la stabilisation. Alors seulement, une fois toutes les crises sociales et politiques passées, on fondera un Institut d'émission ; parallèlement, on traitera énergiquement le problème du budget, de la fiscalité, de la dette.

Prise au dépourvu par la révolution monétaire, il a fallu à la France sept ans pour mesurer les changements produits dans le monde. Ce que la prudence suggérait depuis longtemps, sa fierté le lui interdisait. Elle avait pensé pouvoir endiguer habilement le courant désordonné qui entraîne l'Europe, comptant sur ses chances et ses miracles.

L'Angleterre, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne ont cherché

à devancer les évolutions et à les prévoir. Dès le lendemain de la guerre, elles ont élaboré une hypothèse sur l'avenir. La France, quant à elle, a opposé des résistances. On s'étonne, en Europe, de son absence, de ses lenteurs. Ce n'est qu'en art, en littérature et en science que la France laisse naître des idées d'avant-garde.

En surface, elle est toute bouillonnante. Mais dans son fond, elle est inerte. La lourde administration qu'elle supporte a toujours raison des hommes et des idées. L'industrie et le commerce eux-mêmes sont une administration. Il n'est pas jusqu'au crédit qui ne soit lui-même figé. Les hommes passent, les grands corps demeurent, la doctrine l'emporte. Dans les assemblées les idées bouillonnent, mais elles se heurtent au vieil homme. Les partis extrêmes, eux-mêmes, défendent les reliquaires du passé : arsenaux et monopoles. Aussi, la France est-elle à la fois le pays le plus fiévreux et le plus résistant.

L'inflation, nous l'avons connue. Il faudrait la plume d'un Saint-Simon pour peindre la folie des dames, le cynisme et la chance du sexe fort. On se croit rue Quincampoix. Selon les nouvelles, on suppute l'appât du gain, la hausse des valeurs étrangères. Un avis de la commission des finances, la chute possible d'un ministère, l'arrivée au pouvoir d'un homme, font monter ou descendre les cours. Toutes les classes de la société sont séduites par cette facile possibilité d'enrichissement.

Le sens traditionnel de l'épargne s'affaiblit, le goût de la dissipation se propage, la mentalité change. Les épargnes nouvelles, s'il y en a, s'incorporent dans les valeurs à change, dont l'activité s'élève sans cesse sur le marché de Paris.

Le désordre de la trésorerie et des finances, qui allait entraîner la ruine des institutions, a rendu nécessaire dans le deuxième semestre de 1926 une réforme du gouvernement, une volonté nationale de redressement par l'union.

Aussitôt la France de reprendre confiance en elle-même, mais elle cherche encore dans le fatras des événements et des mesures un agencement qui traduise une conception.

A côté des vicissitudes de la politique française, tantôt alternative, tantôt contradictoire, en Belgique, tout est modéré, l'inflation comme les réformes. L'échec du système Janssen fut loin d'être une catastrophe. Aux premiers signes

avant-coureurs la situation est prise au sérieux, au grand tragique même. La Belgique est très consciencieuse devant la crise. Après de minutieuses études, elle applique un programme plus sévère encore. La tourmente n'a guère de prise dans ces conditions de sécurité, de calme qui diffèrent tant de celles de l'Europe centrale.

Le lundi 15 mars 1926, à la suite de bruits relatifs à des difficultés que rencontre la conclusion des emprunts extérieurs en cours de négociation, une panique s'est produite : les demandes de devises-or se sont élevées au chiffre assez important de 15 à 20 millions. Le marché des changes a dû être abandonné à lui-même, la livre s'est élevée de 107 à 125, puis à 133.

Quelles sont les raisons profondes de la crise? L'excès des émissions fiduciaires, l'excès des avances à l'Etat? Certes non, la circulation de la Banque et les avances de la Banque ont été immuables. Les conditions de l'équilibre du budget étaient, elles aussi, parfaitement remplies.

Affecté non seulement par le déficit de la balance commerciale, environ trois milliards par an, ce qui tient aux considérables importations de matières premières, mais aussi par l'évasion des capitaux, par la politique socialisante et par une trop brusque stabilisation, le franc belge avait cédé.

Le système Janssen procédait d'une logique trop abstraite. La Belgique allait-elle s'abandonner ou se ressaisir? Elle nous devancera dans la formule d'une union nationale. Le ministère de Lophem ressuscite. Le gouvernement Jaspar-Franqui se met résolument à l'œuvre. Il veut agir sans hâte et mûrir ses décisions. Il crée un fonds d'amortissement, 1 500 millions d'impôts nouveaux. La dette flottante est consolidée par la libération des capitaux résultant de la constitution de la Société nationale des chemins de fer. Le gouvernement devra donc être nanti de pouvoirs exceptionnels.

Le grand négociateur international qu'est M. Franqui court les grands marchés financiers comme jadis la brousse du Katanga, négocie avec la finance internationale comme autrefois avec les Chinois et leurs mandarins, contracte un emprunt extérieur, se fait consentir des ouvertures de crédit par les grandes banques d'émission de l'étranger : Banque d'Angleterre, Banque fédérale de New-York, Banque autri-

chienne, Banque hongroise, Banque de France, à concurrence de 35 millions de dollars.

Une monnaie d'or est créée, qui sera une monnaie de compte et une monnaie de change, en ce sens qu'elle sera seule en vigueur pour les transactions avec l'étranger et qu'elle sera seule cotée sur les différents marchés de change. Cette monnaie est indispensable au commerce d'exportation et surtout d'importation, — la Belgique comme l'Angleterre dépend de l'étranger, — mais ignorée des classes moyennes et ouvrières qui jouent un rôle moral dans une stabilisation.

L'Angleterre traite la situation financière européenne à la façon d'une émeute de natifs. Ces désordres ont la valeur toute relative des querelles d'Hindous ou d'Egyptiens : le Royaume-Uni a pour lui le temps, peut-être même l'éternité. Les marchés extérieurs finiront, pense-t-il, par admettre le confort de ses ouvriers, amateurs de sport, de loisirs et *week end*, lorqu'ils auront une monnaie d'or à la mode lancée par l'Angleterre. La Cité a déjà eu raison de New-York. La finance américaine a besoin de l'expérience anglaise de l'Europe. La jeunesse et la naïveté du dollar laissent à la traditionnelle livre sterling sa raison d'être. Les deux orgueils se sont affrontés. Avec quelque somptuosité elle s'est offert le luxe de payer largement ses créanciers, ce sont jeux de grands seigneurs. La politique budgétaire, monétaire, financière est traditionnelle comme la Maison des Lords et les perruques de parlementaires.

Exemple : les conclusions du Comité Cunliffe sur le retour à la loi de 1844 sur le statut de la Banque, les remèdes classiques à la façon de l'ancienne Rome imposés par le chancelier de l'Echiquier dès 1919. L'idée directrice de la gestion ministérielle due à un chancelier de l'Echiquier limpide comme une maxime : « la volonté d'occuper pour ce pays et pour cette belle Cité la très belle position de centre financier du monde entier ».

Enfin, les déclarations de la commission instituée par le gouvernement travailliste : « Nous recommandons que le gouvernement de Sa Majesté fasse une déclaration portant qu'il envisage, à titre de mesure irrévocable, un prochain retour à l'étalon d'or. »

Cette tradition sauve toujours l'Angleterre. Ironie du destin qui veut que la sagesse et l'esprit de prévision soient cependant des causes de misère et engagent un cruel débat entre l'intérieur et l'extérieur, l'industrie et la finance, l'ouvrier et la Cité.

A la fin du dix-huitième siècle, après les guerres d'Empire, on avait déjà parlé de décadence ; c'est que l'intérieur est toujours sacrifié à l'extérieur. Après les exagérations, les anarchies, les fantaisies des nations du continent, l'Angleterre nous donne un spectacle de fierté insulaire. Elle apporte à la crise de grands principes nationaux.

*
* *

Ainsi chacun oppose à la révolution monétaire ses forces profondes. L'Angleterre respecte une technique financière impériale. La Belgique, par son réalisme, demeure la grande puissance qu'elle est devenue par héroïsme. L'Italie donne à la lutte monétaire un aspect d'épopée. En Tchécoslovaquie les réformes durent ; en Autriche, on les accepte avec courtoisie ; en Pologne, elles sont un caprice ; l'Allemagne aime le gigantesque.

Nous avons tenté d'esquisser les combats grandioses de notre temps. Nos générations, la suivante peut-être, porteront tout le poids de ce dynamisme que nous imposent la guerre et l'après-guerre.

L'antiquité a connu de longues luttes. La déchéance de Tarquin, la victoire des Eupatrides à Athènes, l'affranchissement de la clientèle, la reconnaissance des plébéiens sont autant de dates qui marquent ces dissensions intestines. Les conflits du douzième siècle contre l'oppression féodale et ecclésiastique, les crises politiques et religieuses du seizième siècle, les révolutions du dix-neuvième siècle, échos de la Déclaration des Droits de l'Homme, ont animé jadis l'humanité. Un ferment de révolution nous suit ainsi de siècle en siècle. Ces fléaux sont notre apanage. Nous traînerons toujours des raisons de misère et de lutte. L'humanité a besoin de révolutions.

PIERRE LYAUTEY.

Antilia
ou le premier voyage de Christophe Colomb [1]

Le souvenir de l'Andalousie et du Guadalquivir, enveloppé d'un regret dont l'expression est contenue, ne suffit pas à nous ouvrir l'âme à la fois tendre et virile des découvreurs. C'est un regard en arrière. Il nous faut le regard et la marche en avant des hommes intrépides qui ont bravé toutes sortes de souffrances et la mort. Après le souvenir donné à la terre, aux eaux et à l'air de la patrie, il faut un signe qui mène au but ou en montre le chemin. Colomb a d'abord un signe qui le trompe : la végétation de la mer des Sargasses, qu'il franchit ; ces plantes, qui n'existent pas dans les autres mers, il croit qu'elles viennent d'une terre voisine, emportées par le courant d'un fleuve ; d'où des déceptions. Mais voici la messagère qui ne trompe pas. Une blanche colombe — ô *Colon*, fils de Colombo ! — plane au-dessus du navire. D'où peut-elle venir, sinon d'un rivage proche? A mesure qu'on avance, les colombes, d'autres oiseaux viennent par bandes au-devant des caravelles ; ils les entourent, ils y pénètrent, des marins et des officiers en saisissent au vol et constatent — car ils s'y connaissent — que ce sont oiseaux de rivières. « Grâces soient rendues à Dieu ! » dit l'amiral.

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 décembre 1926, 1er et 15 janvier 1927.

Les caravelles vont, plus légères, plus rapides, comme si les ailes des colombes gonflaient et poussaient les voiles ou comme si elles étaient elles-mêmes les ailes de grands êtres vivants. Les trois capitaines luttent de vitesse. Le mouvement, la joie frémissante qui est dans l'air se perçoivent jusque dans le sec résumé de Las Casas :

« 18 *septembre*. — Tous ces jours-ci, la mer fut aussi tranquille et aussi calme que dans le fleuve de Séville. Aujourd'hui, Martin Alonso, avec son bâtiment qui était bon voilier, prit les devants. Il dit à l'amiral, de sa caravelle, qu'il allait si vite parce qu'il avait aperçu une grande multitude d'oiseaux voler vers le couchant et qu'il espérait voir la terre cette nuit même. »

Le 9 octobre, Colomb écrit :

« Toute la nuit on entendit passer des oiseaux. »

Quel soir « favorisé de colombes sublimes », et quelle fin pour un sonnet sur les conquistadors qui ne serait point parnassien?

Revenons aux journées antérieures qui furent fertiles en incidents.

Le 19 septembre, des signes de plus en plus nombreux font croire qu'on est à proximité des terres. Mais, comme on n'est qu'à quatre cents lieues des Canaries, elles ne peuvent être celles que cherche Colomb. Il les néglige.

— Le temps est bon, dit-il ; tout se verra au retour.

Au retour d'Antilia. Pour Martin Alonso ce sera au retour de Cypango. Ces terres sont des brisants qui ne furent découverts qu'en 1802.

Le 23 septembre, « on vit une tourterelle, un moineau de rivière et d'autres oiseaux blancs. Les herbes paraissaient en quantité et on y trouvait des écrevisses. » Depuis deux jours, le calme persistant de la mer inquiète l'équipage.

« Comme la mer était calme et unie, l'équipage murmurait et disait que puisqu'il n'y avait pas de grosse mer dans ces parages il n'y aurait jamais de vents pour retourner en Espagne ; mais bientôt la mer s'éleva sans que le vent soufflât, et devint si grosse que tous en étaient très étonnés ; par ce motif, l'amiral dit ici : « Ainsi la grosse mer me fut très nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. »

Las Casas cite textuellement ces paroles de l'amiral.

L'orgueil biblique vient de faire son apparition. Dans l'histoire du monde, la mer ne s'est élevée de cette sorte providentielle que deux fois : pour Moïse et pour Colomb ! Mais ce n'est rien encore.

Le 1er octobre on est à sept cent sept lieues des Canaries ; mais le pilote de l'amiral dit « avec l'accent de la crainte » qu'on n'en est qu'à cinq cent soixante-dix-huit ; et Colomb fait croire à son équipage que la distance parcourue est de cinq cent quatre-vingt-quatre lieues. Quelle invraisemblance !

A plusieurs reprises, Colomb parle de l'inquiétude, des murmures et du mécontentement de son équipage. Cet état d'esprit existait depuis les premiers jours du voyage, mais seulement à bord de la *Santa Maria*. Sur les deux autres caravelles une discipline parfaite ne cessa de régner depuis l'instant du départ jusqu'à l'heure du débarquement sur un rivage inconnu. C'est que les gens de mer avaient une parfaite confiance en Martin Alonso et son frère et persistaient à n'en avoir aucune en Christophe Colomb qui manquait d'autorité parce qu'il manquait d'expérience et de science nautique et, qu'en outre, il n'avait pas le don du commandement. C'est grâce à Martin Alonso que l'expédition est partie, et, sans lui, l'amiral aurait été forcé de rebrousser chemin. Il est le véritable maître de la flotte, sans en avoir le titre, et il va le faire voir quand l'équipage de la *Santa Maria* sera sur le point de se révolter tandis que ceux de la *Niña* et de la *Pinta* continueront d'obéir sans le moindre murmure.

Cet événement eut lieu le 6 octobre. A cette date, le journal n'en dit pas un seul mot. A celle du 10 se trouvent ces lignes : « Ici les gens de l'équipage se plaignaient de la longueur du voyage, et ne voulaient pas aller plus loin. Mais l'amiral les ranima du mieux qu'il put en leur donnant bonne espérance des profits qu'ils pourraient faire. » C'est de ces deux phrases qu'est née la légende de Colomb apaisant les marins, qui voulaient le jeter à la mer, par la promesse de découvrir l'Amérique dans trois jours :

Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde!

En somme, l'amiral passe cet épisode sous silence parce que, limité à son propre navire, il ne lui fait pas honneur.

La date du 6 octobre a été fixée, au cours d'un des procès

de la succession, par Francisco Vallejo. D'autres marins firent une déposition analogue à la sienne. Il en résulte que les hommes de la *Santa Maria* voulaient obliger Colomb à retourner en Espagne et que les murmures grandissants se transformaient en menaces. On avait dépassé, la veille, la limite de sept cent cinquante lieues en deçà de laquelle il devait trouver des îles. Colomb, déconcerté d'autant plus qu'il n'avait eu aucun doute sur l'exactitude du chiffre donné par Alonso Sanchez, et effrayé par l'état d'esprit des marins, a une défaillance de volonté : faut-il abandonner la belle aventure, et revenir en arrière comme tant d'autres qui ont cherché l'île décevante des Sept-Cités et ne l'ont pas trouvée? Il consulte Martin Alonso avec qui il peut s'entretenir en enflant la voix, les trois navires étant aussi proches que possible l'un des autres.

— Voilà ce qui se passe, lui dit-il. Que vous semble-t-il que nous devions faire? Nous avons beaucoup marché et nous ne trouvons aucune terre.

— Monsieur, répondit Martin Alonso, nous sommes venus ici pour servir Dieu et la reine. Nous ne reviendrons pas en arrière tant que nous n'aurons pas trouvé la terre. Plutôt mourir !

— Mes hommes m'inquiètent, vous dis-je ; et nous avons dépassé les sept cent cinquante lieues.

— Eh ! Cypango est beaucoup plus loin.

Colomb prend alors conseil de Vicente Yañez Pinzon.

— Allons jusqu'à deux mille lieues, lui répond celui-ci, et si nous ne trouvons pas terre, nous pourrons alors revenir sur nos pas.

L'amiral se retourne du côté de la *Pinta* et reprend l'entretien avec Martin Alonso.

— Comment, monsieur, lui dit celui-ci, nous sortons à peine de Palos et déjà vous êtes découragé ! En avant, monsieur, et Dieu nous donnera la victoire et nous fera découvrir la terre. A Dieu ne plaise que nous ayons la honte de retourner !

— Mais si l'équipage ne veut pas poursuivre le voyage?

— Ici et sur la *Niña*, tout va bien ; nos hommes sont obéissants, comme de coutume. S'il n'en est pas de même chez vous, pendez-en, je vous prie, une demi-douzaine et jetez-les à l'eau ; et si vous n'osez pas le faire, nous passerons, moi et mes frères, sur votre bord, et nous le ferons. Une flotte qui

est partie avec une mission de grands rois comme les nôtres ne retournera pas sans rapporter de bonnes nouvelles.

Martin Alonso avait prononcé ces menaces sur le ton ironique et plaisant qui est un des traits du caractère andalou et auquel Colomb, qui ne savait plus sourire, dut se méprendre. Le grand armateur de Palos savait qu'il n'aurait besoin de jeter personne à l'eau. Les marins de la *Santa Maria* ont entendu la voix du vrai maître au sort duquel ils ont lié le leur. Ils obéissent ; tout rentre dans l'ordre. « Et ainsi, dit Francisco Vallejo, à cause de Martin Alonso, ils poursuivent le voyage. »

Un fait considérable se produit dans la nuit de la même journée si accidentée. Littéralement, Colomb déçu ne sait plus où aller. Il consulte Martin Alonso : faut-il continuer de suivre le 28e degré parallèle?

— Non, répond Pinzon, mon avis est que nous nous dirigions vers le sud-ouest parce que nous trouverons une terre plus voisine. Fions-nous à la carte du cosmographe du Saint-Père.

— Soit, faisons-le, dit Colomb.

Il s'engage dans la voie que Martin Alonso vient de lui indiquer et où, quatre jours plus tard, ils trouvèrent la terre.

C'était une petite île de l'archipel des Lucayes à laquelle les indigènes donnaient le nom de Guanahani et que Colomb appela San-Salvador ; ils y débarquèrent le vendredi matin 12 octobre 1492.

L'amiral, dit le résumé de Las Casas, se rendit à terre dans la barque armée, avec Martin Alonso Pinzon et Vicente Yañez. Il prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait dans chaque bâtiment comme signe de reconnaissance. Arrivés à terre ils virent des arbres très verts, beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. Colomb appela les deux capitaines et les autres qui avaient mis pied à terre, et Rodrigo Descôvedo, écrivain de toute la flotte, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, et il leur dit qu'il les appelait en foi et en témoignage de ce que, par-devant eux tous, il prenait possession de ladite île, comme de fait il prit possession, au nom du roi et de la reine leurs seigneurs, faisant les protestations que de droit, suivant le détail contenu dans les actes qui se dressèrent par écrit.

Le premier contact avec les indigènes eut lieu aussitôt

après le débarquement. Des habitants, qui avaient assisté de loin à la cérémonie de la prise de possession, s'enhardirent et vinrent plus proche.

« Afin qu'ils nous prissent en amitié, écrit Colomb, et parce que je connus que c'étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur qui leur firent grand plaisir et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille... »

Nous reviendrons tout à l'heure sur le portrait qu'il trace de ces sauvages et sur le tableau de leurs mœurs. En échange des cadeaux qu'on leur fait ils ne peuvent offrir que des perroquets et des pelotons de coton filé. Mais un ornement dont quelques-uns sont parés lui donne une minute d'émotion : un petit morceau d'or suspendu à un trou qu'ils se font au nez. Y aurait-il des mines d'or dans l'île? Il les interroge ; il ne comprend pas un mot de leur langue, mais leurs signes sont assez éloquents, et son imagination fait le reste. « J'appris, écrit-il, qu'en naviguant au sud, je trouverais un pays dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. » Il tressaille. Ce pays de l'or, cette île voisine, ne serait-ce pas Cypango? Car maintenant qu'il croit avoir dépassé Antilia de deux ou trois cents lieues, il fait sien le projet de Martin Alonso et il prétend aussitôt être arrivé au but : Cypango, le Cathay et le royaume du Grand Khan ne peuvent plus être éloignés. Il faut quitter au plus tôt cette petite île habitée par des sauvages tout nus, vivant dans de pauvres cahutes et qui ne produit que du coton et des perroquets. Il ne dédaigne pas cet animal : c'est du pittoresque, il en emportera quelques-uns pour amuser la reine, les dames et les seigneurs de la cour. Mais il veut surtout de l'or, beaucoup d'or, de pierres précieuses, des épices, des aromates.

Avant d'abandonner San-Salvador, il en fait le tour, en barque. Et tout à coup son imagination se cabre, et il s'attache fortement à elle. Non! il ne peut être venu de si loin pour avoir un début si décevant. Toutes les îles de l'Occident sont des terres fortunées ; il y a des siècles que les poètes le disent. Colomb, qui est poète, ne peut leur donner

un démenti. Du rivage il aperçoit des jardins, et il écrit : « Ces jardins, les plus beaux que j'aie vus de ma vie, ont des sources d'eau douce en abondance. »

C'est déjà quelque chose. Mais il importe de préciser la position de l'île. Le découvreur d'une terre, un simple navigateur trouvant une île inconnue détermine, à l'aide de ses instruments, sa longitude et sa latitude et marque sa place exacte sur une carte. Mais l'amateur qu'est Colomb ne sait pas. Les frères Pinzon et Juan de la Cosa, qui est un grand professionnel, savent. Il pourrait demander à l'un d'eux de faire cette opération ; mais il n'y pense pas, ou il ne veut pas. D'ailleurs, à quoi bon? Rien ne vaut une de ces descriptions poétiques où il excelle. L'île qu'il a découverte ne peut être une île comme les autres, ni même comparable à celles des Canaries et des Açores ; déjà ses jardins sont les plus beaux du monde ; voilà un point acquis. Il faut encore lui donner une physionomie originale, pour le plaisir du poète, pour le plaisir de la reine. Et il écrit :

« Je craignais d'aborder parce que j'avais sous les yeux un immense rocher de pierres qui borde cette île tout autour. Il forme néanmoins une cavité et un port capable de contenir tous les vaisseaux de la chrétienté ; mais l'entrée en est fort étroite. Il est certain qu'il y a plusieurs bas-fonds dans cette enceinte, mais la mer ne s'y meut pas plus que l'eau au fond d'un puits. »

Et maintenant, savants scrupuleux, spécialistes méticuleux de la science nautique et de la géographie, marins, cartographes, cosmographes et professeurs, tous gens de prose, vous pouvez pendant quatre cents ans — et c'est ce que vous allez faire — vous pouvez, jusqu'à la fin des siècles, étudier, des semaines et des mois durant, sur place, la topographie des Lucayes, l'une après l'autre. Vous n'en trouverez pas une qui possède ce port grandiose, pas une qui soit entourée entièrement d'une immense — ni même d'une petite ceinture de récifs. San-Salvador est à jamais un des mystères de l'histoire. San-Salvador n'existe que dans l'imagination de Colomb ; son nom n'a pu être inscrit sur les cartes. Les contemporains et la postérité sont bernés.

Après avoir ainsi créé sa première île, le poète embrasse d'un regard la vaste étendue de l'Océan et écrit à la reine :

« Je vis bientôt une si grande étendue d'îles que j'étais fort embarrassé du choix de la première où j'irais. »

Les Lucayes sont au nombre d'une trentaine. L'amiral en embrasse cent d'un seul regard. Ce serait bien le diable si l'une d'elles n'était pas Cypango. Il trouvera, il créera Cypango puisque son imagination et sa volonté l'exigent.

CHAPITRE V

Christophe Colomb découvre Antilia, l'homme de la nature et la poésie des terres tropicales.

Les caravelles appareillent, parcourent la mer aux îles innombrables et, partout où l'on débarque, l'amiral trouve à la fois des sujets d'émerveillement pour son imagination de poète et des motifs de déception pour ses âpres désirs d'homme d'affaires.

Le jour même où il a mis les pieds sur la terre inconnue de la pauvre Guanahani, Christophe Colomb a accompli la prodigieuse découverte que nul autre que lui, peut-être, n'aurait faite, et par laquelle il jette parmi les hommes d'Europe, puis du monde entier, de nouveaux éléments de rêves, de déclamations philosophiques et sociales, de discorde et de révolution. Ce n'est pas de l'Amérique qu'il s'agit. Sans lui, la découverte aurait été faite par un autre : ce n'était plus qu'une question de quelques années, peut-être de quelques mois. Antilia était presque une obsession pour les Portugais qui avaient envoyé déjà plusieurs expéditions à sa recherche. Si Colomb avait échoué auprès des Rois Catholiques, Martin Alonso Pinzon aurait fait voile vers l'Occident avant la fin de cette même année 1492 et, à défaut de l'île fabuleuse, il aurait trouvé le continent. N'est-ce qu'une supposition? Voici des faits certains. En 1497, Cabot qui, lui aussi, cherche Antilia, aborde au Nouveau Monde ; il est le découvreur de l'Amérique continentale où Colomb arrivera un an après lui. En 1500, Cabral, entraîné par des courants, découvre par hasard le Brésil. Mais ni Cabral, ni Cabot, ni Pinzon n'ont découvert l'homme de la nature. C'est la grande découverte de Colomb ; elle enthousiasmera immédiatement l'Espagne, puis tout l'Ancien Monde et, avant qu'un demi-siècle soit passé, elle fera couler des torrents de sang.

A vrai dire, les sauvages vertueux n'étaient pas tout à fait

inconnus. Dans sa *Description de l'Afrique*, Brunetto Latini parle de peuplades chez qui la pureté des mœurs est si grande que « nul n'y peut manoir (rester) longement si castité et foi et innocence n'est en lui ». Il y a des sauvages qui sont des gens bons, loyaux, riches de toutes vertus, dénués de tous vices et tous péchés, dans les récits de Marco Polo et de Mandeville.

Mais le type n'était pas encore popularisé et, surtout, nul n'avait songé à en tirer des doctrines religieuses et politiques ni à mettre en évidence sa supériorité morale sur l'homme civilisé. Le mouvement commence avec Colomb.

Dès le début, il trouve les phrases qui vont impressionner ses contemporains :

« Hommes et femmes vont tout nus comme lorsqu'ils sortent du sein de leur mère. » Pendant quatre siècles on va s'extasier sur cette nudité, signe de la candeur originelle. N'oublions pas que les légendes du moyen âge dont Colomb s'est nourri plaçaient le paradis terrestre dans une des îles où il vient d'aborder et que le Découvreur est, et ne cessera d'être impressionné par la lecture du *Livre des merveilles* de Mandeville.

Les sauvages de Colomb sont très bien faits, ils ont de beaux corps, de jolies figures, des mouvements gracieux. Ils sont candides, naïfs, naturellement bons, toujours prêts à donner tout ce qu'ils possèdent. Les Espagnols leur offrent des grelots, des morceaux d'écuelle et de verre cassé ; ils répondent à ces politesses en donnant à leurs visiteurs ce qu'ils ont de plus précieux : les petits morceaux d'or qui leur pendent du nez, du coton et des perroquets. Ils ignorent l'usage du fer. « Ils ne portent pas d'armes et ne les connaissent pas, car je leur montrais des sabres et ils les prenaient par le tranchant et se coupaient par ignorance. » Leurs maisons, construites en forme de tente, sont bien balayées et bien propres. Leurs lits, des hamacs, « sont à peu près semblables à des filets de coton ». Ils n'appartiennent à aucune secte religieuse, ils n'ont aucun culte, mais ils sont si bons, si doux, qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté.

On voit déjà l'une des conséquences qui seront tirées de ce tableau de mœurs paradisiaques : si, à l'état sauvage, l'homme est naturellement bon, s'il est un modèle de toutes les vertus, pourquoi chercher à le convertir? Pourquoi

envoyer des missionnaires chez lui? Autre déduction : c'est la société qui pervertit l'homme.

Une ombre légère au tableau : l'homme de la nature à l'état parfait ne se rencontre pas dans toutes les îles. Il en est où les sauvages « sont plus alertes, mieux ajustés. Les femmes portent sur le devant du corps une petite pièce d'étoffe ». Dans d'autres, les femmes mariées portent « de petites braies de coton » ; les filles n'ont rien ; quelques-unes, à l'âge de dix-huit ans, ont des pudeurs de femmes mariées et portent aussi des braies. Ceux de l'île Fernandine, écrit Colomb, « sont plus civilisés et plus rusés parce que je vois qu'ils ont apporté à mon vaisseau du coton et d'autres petites choses pour le paiement desquelles ils savent beaucoup mieux marchander que les autres. » L'amiral n'aime pas les gens qui marchandent avec lui ; il les traite de civilisés.

Ombre beaucoup plus lourde et qui risque de démolir la légende qu'il est en train d'édifier : quelques-uns de ces hommes qui ne savent pas ce que c'est qu'une arme portent au visage des traces de blessures : elles leur ont été faites par des sauvages d'îles voisines qui ont envahi la leur. Un peu plus tard, Colomb apprend que dans plusieurs des îles paradisiaques, il y a des guerriers terribles qui enlèvent les autres pour en faire des esclaves ou les tuent pour les manger. Les découvreurs auront affaire à ces cannibales ; et ce sera une guerre terrible. Il ne suffit donc pas d'être un sauvage pour être paré de toutes les vertus d'un ange? L'objection n'arrête ni les poètes, ni les rêveurs, ni les doctrinaires. L'élan est donné ; rien ne le brisera.

A son retour du premier et du second voyage, Colomb expose et raconte ses souvenirs de voyage à Pierre Martyr d'Anghiera. Plus tard, son confident, le vrai dépositaire de sa pensée, sera Las Casas. Il leur fait le portrait moral du sauvage qui deviendra classique ; son imagination l'emporte dans un paradis terrestre qu'elle invente ; elle y entraîne ses auditeurs qui n'auront plus qu'à écrire ce qu'il leur a dit et ne s'en feront pas faute.

A Pierre Martyr, Colomb raconte : « Il est prouvé que chez eux la terre appartient à tout le monde, comme le soleil ou l'eau. Ils ne connaissent ni le mien, ni le tien, sources de tous les maux. Ils se contentent, en effet, de si peu que dans cette vaste région il reste toujours plus de champs à

cultiver qu'on en a besoin. C'est l'âge d'or. Ni fossés, ni murs, ni haies pour enclore leurs domaines. Ils vivent dans des jardins ouverts à tous. Sans lois, sans codes, sans juges, ils agissent naturellement d'après l'équité. Ils estiment méchant et scélérat quiconque se plaît à faire du mal à son prochain. »

Pierre Martyr d'Anghiera, lettré, savant, épistolier spirituel, diplomate rusé, esprit de finesse, d'onctueuse ironie et de pénétration, Italien de la Renaissance, n'est pas dupe de Colomb ; il le fait entendre parfois à demi-mot ; il a une manière d'intercaler entre parenthèses dans la phrase un « à ce qu'il dit » qui signifie : « J'en doute. » Mais comment résister au plaisir de raconter une si charmante fable à son correspondant, le cardinal Ludovic d'Aragon, neveu du roi Ferdinand?

Ce récit de l'an 1493 nous transporte en pleine littérature sentimentale et politique du dix-huitième siècle. La phrase sur « les ennemis et les tyrans du genre humain » sera, exactement trois cents ans plus tard, sur les lèvres des Conventionnels. Au « sans lois, sans codes, sans juges » de l'amiral, il n'y aura qu'à ajouter « sans Dieu » pour avoir la devise de l'anarchie. Fatalement, la poésie colombienne de l'homme de la nature conduit à tout cela. Elle déclanche le mouvement. Aussitôt, Las Casas l'accélère.

Celui-ci ne doute jamais ; il n'a ni finesse d'esprit ni ironie. Il a de l'imagination, mais c'est celle d'un doctrinaire buté, fanatique, chez qui l'amour du sauvage aura pour conséquence une haine farouche contre les découvreurs — à l'exception de Colomb — et contre les conquistadors, contre ses compatriotes, et fera de lui un des hommes les plus funestes de l'histoire d'Espagne. Il n'a pas les dons du poète qui rendent parfois Christophe Colomb aimable. Il pousse jusqu'à leur limite extrême les fantaisies de l'amiral et en fait des dogmes. Il en tire des conséquences logiques qui font de lui un précurseur des philosophes du dix-huitième siècle dont quelques-uns l'ont lu ; la principale est le droit des peuples sauvages à disposer d'eux-mêmes, droits d'autant plus sacrés qu'ils sont moralement supérieurs. L'anthropophagie même n'ébranlera pas ses convictions : il en expliquera les causes fortuites, c'est-à-dire qu'il l'excusera.

Mais, étant bon chrétien et moine, il estime que, pour

atteindre à la perfection, il manque aux sauvages la foi en Jésus-Christ. Donc, la conquête et la colonisation du Nouveau Monde doivent être une œuvre exclusivement pacifique.

La doctrine s'élargit, s'épanouit. Un mouvement inouï d' « antimilitarisme » et d' « anticolonialisme » se propage dans le monde intellectuel de l'Espagne et l'on voit, en Amérique, des moines démagogues pénétrer dans les camps et menacer les soldats des flammes de l'enfer s'ils ne désertent pas : seuls peuvent pénétrer dans l'Éden qu'est le Nouveau Monde des religieux portant pour toute arme un crucifix, et cela, même dans les parages de cet Éden peuplés de cannibales. Le pacifisme et l'évangélisme de Las Casas, poussés au paroxysme, mettent en péril l'œuvre des conquérants et des civilisateurs, après avoir ralenti le mouvement des découvertes, et suscitent des guerres civiles en Amérique.

Cependant, la légende paradisiaque de l'homme innocent et pur et sa littérature se répandent dans l'Europe entière. Le grand chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, invente son *Utopie.* Et Montaigne, s'inspirant du pasteur protestant Jean Léry, lequel s'était inspiré de Colomb, de Las Casas et de Pierre Martyr, admire les « gens qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres et sans loy, sans roy, sans religion quelconque... »

« Sans religion » : la devise de l'anarchie est déjà complétée. L'idée fait un chemin rapide. « Sans lettres » : Rousseau se chargera du développement.

En attendant, l'enthousiasme pour les hommes de la nature est accompagné d'un regret : l'Europe n'en a point ! Mais n'en a-t-elle pas eu dans l'histoire de son passé? Qu'à cela ne tienne ! Pour donner une pâture aux âmes sensibles, un Espagnol en crée un, en 1529, du vivant de Las Casas et vingt-trois ans après la mort de Colomb : « le Paysan du Danube », épisode de l'histoire romaine, que Guevara introduit dans son *Horloge des princes* en le mettant dans la bouche de Marc-Aurèle. Cette légende a aussitôt un succès prodigieux. On la porte jusque sur les scènes de théâtre ; elle trouvera son expression littéraire parfaite dans une fable française. Certes, La Fontaine ne pensait à mal en écrivant :

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?

Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.

L'humaniste Pierre Martyr ne pensait pas à mal, non plus. Ni l'un ni l'autre ne pouvait prévoir que la légende du Germain candide et pur donnerait naissance à celle de l'Allemand moderne doué des mêmes vertus. Or, sans Pierre Martyr et surtout sans Las Casas, chez qui Guevara a puisé directement, — c'est-à-dire sans Christophe Colomb, — le paysan du Danube n'aurait pas été inventé.

En somme, Colomb, créateur de cet homme de la nature, est le premier anneau d'une longue chaîne dont les autres sont : Las Casas, Pierre Martyr d'Anghiera, Guevara, Thomas Morus, Fénelon, Jean-Jacques Rousseau et les « philosophes » ses contemporains, Mme de Staël, Tolstoï.

On comprendra aisément pourquoi le nom de La Fontaine ne figure pas sur cette liste. Si celui de l'Italien diplomate et lettré s'y trouve, c'est parce qu'il a été le confident et l'interprète de Colomb et qu'il a écrit des formules qui seront celles de la Révolution et de l'anarchie.

* * *

En même temps que l'homme de la nature, Colomb découvre la poésie des terres tropicales. Du 15 au 20 octobre, il trouve des îles et en parcourt trois auxquelles il donne les noms de Santa-Maria de la Concepcion, Fernandine et Isabelle ; elles sont plus grandes que San-Salvador, mais ne présentent guère plus de ressources : ni mines d'or, ni pierres précieuses ; les indigènes sont presque aussi pauvres que ceux qu'il a vus le premier jour et, presque toujours, prennent la fuite en voyant les Espagnols. Pourtant, aux signes que lui ont faits ceux de la Fernandine, il a cru comprendre que dans une autre île, l'Isabelle où il s'empresse d'aller, il y a un roi puissant qui tient toutes les îles voisines sous sa domination ; il porte des vêtements et est tout couvert d'or. A

Isabelle, il attend tout un jour que le roi ou d'autres personnes lui apportent de l'or. Il ne voit que des sauvages qui lui offrent, comme ceux des jours antérieurs, des pelotes de coton et les petits ornements d'or — « si petits que ce n'est rien » — de leurs narines. Il n'y a ni mines d'or, ni aromates, ni pierres précieuses. Mais la nature est admirable. C'est toujours une consolation. Ses yeux ne peuvent se lasser de voir une verdure si belle. Il entonne des hymnes à la louange des parfums si délectables que, lorsqu'il côtoie le rivage, les arbres et les fleurs envoient à son odorat subtil. A Isabelle, il y a des troupes de perroquets si nombreux qu'ils obscurcissent l'air ; les oiseaux chantent dans les bois. « La diversité des arbres et des fruits dont ils sont chargés et les parfums dont l'air est embaumé, tous ces objets me remplissaient d'étonnement et d'admiration et semblaient devoir retenir dans ce séjour l'homme qui les a vus une fois... »

L'amiral ne se laisse pas retenir parce qu'il espère trouver une autre île plus belle encore et qui contiendra, en outre, les trésors qu'il a promis aux Rois Catholiques. Cette île est Cypango. Les indigènes qu'il interroge l'appellent Cuba et lui montrent dans quelle direction elle se trouve ; et ils lui disent qu'elle est très grande, qu'on y fait un commerce fort étendu et qu'il y a de l'or, des épiceries, de grands navires et des marchands.

Colomb débarqua à Cuba le 28 octobre. Cette fois, il était vraiment dans une très grande île et dans des paysages qui comptent parmi les plus merveilleux du monde. C'est le cas de ne pas se lasser d'admirer, et il ne s'en prive point. Malheureusement, ici, Las Casas résume :

« Le fleuve présentait sur ses bords et dans toute la longueur de son cours des arbres très beaux, très verts, très différents des nôtres, chargés de fleurs et de fruits variés, et sur lesquels on apercevait des oiseaux et de petits moineaux qui chantaient très agréablement. »

Le chant des petits moineaux suffit à l'arracher un moment à l'obsession de l'or. Et il y a tant d'autres merveilles ! « L'amiral dit que c'était grand plaisir de voir ces verdures, ces futaies, et il ajoute, en parlant du chant des oiseaux, qu'il ne pouvait s'en éloigner sans être tenté d'y revenir. Il dit aussi que cette île est la plus belle qu'aient jamais vue les yeux humains ; qu'elle est pleine de bons ports, de

fleuves profonds, et qu'il paraissait que les eaux de la mer ne devaient jamais s'élever et s'étendre sur la plage parce que l'herbe, qui ne vient pas où la mer est houleuse, y croissait presque jusqu'au bord de l'eau.

« ...Les montagnes qu'il aperçut sont belles et hautes comme la Roche des Amoureux ; l'une d'elles est surmontée d'un monticule qui ressemble, de loin, à une belle mosquée.

« Il monta sur un monticule pour découvrir un peu le pays, mais il ne put rien voir à cause des grandes futaies qui étaient très fraîches et très odoriférantes, et c'est ce qui lui fait dire qu'il y a sans doute ici des plantes aromatiques. »

Il entra dans un port où une belle rivière avait son embouchure et parsemé de tant d'îles qu'il ne put les compter toutes : « Elles étaient assez grandes, très élevées et couvertes d'une multitude d'arbres de mille espèces différentes et d'une quantité infinie de palmiers. Il fut grandement émerveillé de voir tant d'îles si belles et si élevées, et il assure au roi et à la reine que les montagnes qu'il a vues depuis avant-hier sur ces côtes et celles de ces îles sont telles qu'il ne croit pas qu'il y en ait dans le monde de plus hautes ni d'aussi belles sous un ciel si pur, et dont le sommet soit plus dépouillé de brouillards et de neige...Quelques-unes de ces îles paraissent toucher au ciel et se terminer en pointe de diamant. Il semble que d'autres aient sur leur cime une grande hauteur pareille à une table... »

Ces flâneries poétiques impatientent quelque peu Las Casas, qui écrit : « Il s'arrêtait toujours plus qu'il ne voulait, entraîné par le désir de contempler et la jouissance d'admirer la beauté et la fraîcheur de ce pays, de quelque côté qu'il y pénétrât. »

Or Colomb n'oublie pas le côté pratique de son entreprise. La belle nature, dit-il, est celle d'où l'on peut retirer le plus de bénéfices : « Il est certain que là où sont des terres pareilles, il doit y avoir des choses profitables. » Mais en quels parages du monde se trouve-t-il exactement? Sa conception géographique veut que Cuba soit Cypango. Pourtant il hésite : et si c'était Cathay et le pays du Grand Khan? Ses idées s'embrouillent tellement que l'île de Cuba devient dans son esprit à la fois le Japon et le continent asiatique : « Je crois, écrit-il, que tous ces pays ne sont que des îles dont les habitants sont en guerre avec le Grand Khan qu'ils appellent *Cavila;* ils donnent à son royaume

le nom de *Bafan*... Il est certain que c'est là la terre ferme et que je suis ici (à Cuba) devant Zayto et Quinsay (en Chine), éloigné de cent lieues plus ou moins de l'une et de l'autre de ces deux cités, et ceci est bien démontré par la mer qui vient d'une autre manière qu'elle n'est venue jusqu'à présent... »

Ici, le chroniqueur apologiste, encore plus impatienté par la géographie de Colomb que par sa poésie, ne peut s'empêcher d'écrire : « Je ne comprends pas ce baragouinage. »

Près du rivage, le Découvreur n'a vu que des sauvages guère moins misérables que ceux des autres îles. Où sont les princes d'Asie couverts d'or et de pierres précieuses, où sont les villes décrites par Marco Polo, où sont les maisons aux portes, aux parquets et aux toits d'or?

— Avez-vous lu Marco Polo? demande-t-il à Juan de la Cosa après avoir écrit la phrase sur Zayto et Quinsay dans son Journal.

— Non, monsieur, répond le cosmographe qui n'a aucun goût pour la fable.

— Si vous aviez lu la relation de ses voyages et celle du franciscain Odoric de Pordenone, vous sauriez que Quinsay est la plus grande cité qui soit en tout le monde. Elle est peuplée de plusieurs millions d'habitants. Ses maisons sont si grandes qu'il y a de quinze à vingt familles dans chacune. Elle a douze portes principales ; à côté de chacune commence une autre ville plus grande que Rome, de sorte qu'un homme peut marcher six ou sept jours dans des rues, entre des maisons, avant de parvenir à la campagne. Quinsay est bâtie en bas terroir, entre mares, lacs et étangs, comme Venise. On y compte plus de douze mille ponts. Dans son territoire, il y a de l'aloès, de l'encens, du benjoin, du camphre, du girofle, du poivre, de la cannelle, du cubèle, de la noix muscade, du gingembre, de la rhubarbe, des arbres qui portent de la farine, d'autres qui produisent du miel ou du vin. On n'a qu'à gratter la terre pour y trouver des diamants, des perles, des rubis, des saphirs et des émeraudes. A cause de l'abondance, tout y est d'un bon marché extraordinaire ; on y a, par exemple, quatre livres et sept onces de sucre pour un demi-gros italien.

— Grand dommage que nous ne soyons pas allés dans ce pays !

— Nous y sommes, fait le grand rêveur.

— Il n'y paraît guère !

— Oui, c'est ici même, tout près. Les merveilles sont dans l'intérieur du pays, à quelques journées de marche. Tout me le prouve, et principalement les courants de la mer.

Le 2 novembre, il envoie à la recherche du Grand Khan pour qui les Rois Catholiques lui avaient remis, à tout hasard, une lettre, le juif Luis de Torres, interprète pour les langues orientales, l'Espagnol Rodrigo de Jérez et deux indigènes. Ils reviennent quatre jours après ; ils n'avaient trouvé ni la capitale du Grand Khan, ni aucune autre cité de moindre importance, mais seulement un village d'une cinquantaine de cabanes. « Ils dirent que les habitants les avaient reçus, selon leur habitude, avec la plus grande solennité, et que tous les hommes et toutes les femmes étaient venus les voir ; qu'on les avait logés dans les meilleures maisons ; que les Indiens leur baisaient les pieds et les mains, qu'ils semblaient frappés d'admiration, et qu'ils leur faisaient comprendre qu'ils les croyaient descendus du ciel ; ils leur offraient en même temps à manger ce qu'ils avaient. » Des hommes de la nature comme les autres, quoi ! Mais aucune des merveilles décrites par Marco Polo. C'est tout au plus si Luis de Torres et Rodrigo ont appris qu'en des parages qu'ils n'ont point visités, l'île produit de la cannelle et du poivre ; mais ils n'en sont pas bien sûrs.

« Je me dépêche pour partir, écrit l'amiral, au nom de Dieu, pour le sud-est, où je vais chercher de l'or et des épiceries et découvrir des terres. »

Il va à la recherche d'une autre île qui, suivant les Indiens qui l'accompagnaient, s'appelait Babeque « et où, d'après leurs signes, les habitants ramassaient la nuit, sur la plage, de l'or, avec des chandelles allumées, et en faisaient ensuite des lingots avec un marteau ». Car, partout où il passe, il croit comprendre, aux signes que lui font les indigènes, qu'il n'y a pas d'or chez eux mais qu'on en trouve chez leurs voisins. Il croira même, à ces signes, qu'il existe une île « toute en or ».

A la date du 21 novembre, le résumé du Journal dit :

« Martin Alonzo Pinzon avec la caravelle *Pinta*, qu'il commandait, se sépara ce jour-là des deux autres bâtiments, non seulement sans en avoir reçu l'ordre, mais même contre la volonté de l'amiral. Suivant ce dernier, Pinzon agit ainsi par avarice et parce qu'il avait conçu l'espoir de trouver

une grande quantité d'or, avec l'assistance d'un Indien que l'amiral avait fait embarquer à bord de la *Pinta*. Il partit ainsi sans attendre, sans être forcé de s'éloigner, mais seulement parce qu'il le voulut bien, et de propos délibéré. De plus, l'amiral dit ici : « Pinzon m'a dit et fait bien d'autres choses. »

Quelles choses? Colomb ne le dit pas. Jusqu'à cette date, Martin Alonso lui a rendu les plus grands services ; il est, en fait, le chef de l'expédition ; c'est grâce à lui qu'elle a pu partir, que les caravelles ont fait un bon voyage, que le mécontentement de l'équipage de la *Santa Maria* n'a pas dégénéré en une révolte qui aurait pu avoir pour conclusion l'abandon de l'entreprise ; c'est grâce à lui, grâce au conseil qu'il a donné à Colomb de prendre la route du sud qu'on a trouvé la terre. Mais l'amiral qui, les années suivantes, lorsque Pinzon ne sera plus auprès de lui, multipliera les erreurs et les fautes, l'orgueilleux Colomb a pris en haine le navigateur avisé qui le sauve et le conduit au but.

D'autre part, il ne sait trop si Pinzon l'a quitté pour aller faire des découvertes et amasser de l'or pour son propre compte, ou s'il vogue vers l'Espagne. Cette seconde perspective l'effraye : que dira Pinzon dans le rapport qu'il ne manquera pas de faire aux Rois Catholiques et que tous les officiers et hommes d'équipage ne feront que confirmer? L'amiral se sent écrasé d'avance et, à la fin de décembre, il songe à hâter son retour pour aller se défendre et prendre l'offensive contre Martin Alonso. A la date du 3 janvier le Journal donne une page singulière où l'on voit qu'étant privé de la présence du commandant de la *Pinta*, il se considère comme seul — bien qu'il ait avec lui la *Santa Maria*, la *Niña* avec leurs équipages, y compris les officiers — et a peur d'un accident.

« Il dit que s'il avait eu avec lui la caravelle *Pinta*, il aurait été certainement recueillir un tonneau d'or, parce qu'il se hasarderait à côtoyer ces îles, ce qu'il n'osait pas faire étant seul, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident qui pût l'empêcher de retourner en Castille et de rendre compte de toutes ses découvertes au roi et à la reine. S'il était certain que la *Pinta* arrivât heureusement en Espagne avec ce Martin Alonso Pinzon, il prendrait encore ce parti, dit-il ; mais comme il ne savait pas de ses nouvelles et que Pinzon pourrait, d'ailleurs, tromper le roi et

la reine par des mensonges, afin d'éviter le châtiment qu'il méritait pour sa mauvaise action, en se séparant de lui sans permission, et en empêchant ainsi tout le bien qu'on pouvait se promettre de cette expédition, il fallait qu'il partît tout de suite pour la Castille, et il espérait que Notre-Seigneur favoriserait son voyage et qu'on pourrait remédier à tout. »

Trois jours après, on aperçoit la *Pinta* courant, vent d'est en poupe, et arrivant sur le navire amiral. Comme on ne pouvait mouiller à l'endroit où on se trouvait, Colomb « rétrograda de dix lieues, et la *Pinta* le suivit ». Pinzon ne nourrissait donc pas des projets ténébreux. Il lui aurait été d'autant plus facile de s'enfuir que, des trois caravelles, la *Pinta* était la meilleure marcheuse et précédait presque toujours les deux autres. Donc, de l'aveu même de Colomb, la *Pinta* va au-devant du navire amiral, puis, comme celui-ci rétrograde, elle le suit pendant dix lieues. Lorsque les deux navires purent s'arrêter, Pinzon monta à bord du navire amiral « et s'excusa, dit le Journal, en disant qu'il s'était involontairement séparé de lui, et il en donna les raisons ; mais l'amiral dit qu'elles étaient toutes fausses... » Mais pourquoi Colomb, qui est en train de rédiger un réquisitoire contenant les plus graves des accusations contre Martin Alonso, qu'il qualifie de déserteur et de traître, ne donne-t-il pas et ne réfute-t-il pas ces raisons? « L'amiral dit qu'elles étaient toutes fausses, qu'il s'était écarté par entêtement et par cupidité, et qu'il ne connaissait pas les motifs qui l'avaient porté à en agir ainsi envers lui, pendant tout le voyage, avec tant d'orgueil et de grossièreté. Cependant l'amiral voulut bien dissimuler, afin de ne pas donner lieu aux tentatives de Satan qui cherchait à empêcher ce voyage ainsi qu'il l'avait fait dès le commencement. »

Colomb ne se plaint pas seulement de Martin Alonso ; il accuse aussi Vicente Yañez et des gens de l'équipage. C'est une habitude. Par la suite, dans ses déboires, ses échecs et ses malheurs, qui n'auront pas d'autre cause que son impéritie et sa folle imagination, il s'en prendra à tout et à tous. Pour le moment, il accomplit « en mauvaise compagnie » le premier et le plus heureux de ses quatre voyages.

« L'amiral avait souffert en silence toutes ces choses pour mettre heureusement fin à son voyage, il désirait d'ailleurs sortir de si mauvaise compagnie avec laquelle il fallait,

dit-il, dissimuler malgré son insubordination, au lieu de s'occuper du châtiment des coupables... »

« ...Il ne veut plus avoir de nouveaux différends avec ce Martin Alonso jusqu'à ce que Leurs Altesses sachent des nouvelles de son voyage et de ce qu'il a fait. « Et ensuite, dit-il, je ne souffrirai pas les méfaits d'hommes sans délicatesse et sans vertu qui prétendent insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant d'honneur. »

On peut se demander si de pareilles phrases et d'autres qui sont pires n'ont pas été inscrites dans le journal de bord après la mort de Martin Alonso Pinzon.

Un élément de plus vient d'être introduit dans la légende colombienne, mélodrame admirablement monté par celui qui en est le héros. Dans tout mélodrame il y a un traître. Dans celui de Colomb il y en a une multitude ; mais le grand traître, le traître satanique est Pinzon : un traître de tout repos car il mourra — châtié, écrira-t-on, par la Divine Providence — avant d'avoir pu présenter sa défense, et il ne laissera pas un mot d'écrit, tandis que le héros composera des volumes. Il sera le traître qu'on livre, sur la scène, aux huées du public. Dans la pièce de Lope de Vega, c'est Martin Alonso qui excite les marins et leur propose d'assassiner Colomb contre lequel il crie ces insultes et ces menaces : « Maudites soient, mathématicien imposteur, tes mappemondes qui, avec ton compas, te servent à couvrir tes mauvais desseins ! Nous allons voir par quels diaboliques stratagèmes tu échapperas à notre juste fureur. Tu auras le sort de Jonas ; et comme celui qui, le premier, imagina les courses de taureaux, tu périras de ta propre invention. Allons, amis, saisissons-le ! »

Après avoir quitté l'amiral, Pinzon a découvert une île que les indigènes appellent Haïti, qui paraît aussi étendue que celle de Cuba et lui dispute la palme pour la douceur de son climat, la beauté de son ciel, de ses eaux, de ses montagnes, et la splendeur de sa végétation. Colomb, qui n'y parvint qu'après lui, l'appela l'Ile Espagnole (Española ou Hispaniola). Or, Haïti n'est autre que la fabuleuse Antilia ; par la configuration de ses côtes, elle répond mieux que l'autre grande Antille à l'idée qu'on se faisait de l'île des Sept-Cités. Colomb a atteint son but ; il a découvert ce qu'il

voulait découvrir. Mais il ne le sait pas. Il a donné à l'archipel le nom le plus vague de l'époque : les Indes, parce qu'il ne sait pas exactement où il se trouve, et c'est plus tard que d'autres reprendront le nom d'*Antilles* qui est resté.

Colomb débarqua à Hispaniola le 6 décembre. L'île lui parut très grande et il reconnut aussitôt qu'elle était toute cultivée et couverte de plaines, « les plus belles du monde et presque semblables aux terres de Castille sur lesquelles elles l'emportent encore ». Il envoya en avant quelques-uns de ses hommes qui, à leur retour, dirent qu'ils n'avaient trouvé ni maisons ni habitants ; seulement quelques cabanes. Nouvelles déceptions que la poésie de la nature ne suffit pas à effacer !

Poursuivant l'exploration vers les montagnes, les découvreurs aperçurent des troupes d'Indiens qui s'enfuirent en les voyant. Le lendemain ils arrivèrent dans une vallée où se trouvait un bourg de mille maisons dispersées, dont les habitants, qui les prirent pour des êtres surnaturels descendus du ciel, leur offrirent à manger. Le même jour, l'amiral reprit la mer et navigua entre Hispaniola et l'île de la Tortue. Un vieil indigène, monté sur un canot, suivait son navire malgré la tempête qui s'était élevée. Colomb le recueillit à son bord et le ramena à Hispaniola. Une foule d'Indiens instruits de cette aventure accoururent sur la plage, entourèrent les Espagnols qui apprirent d'eux qu'il y avait beaucoup d'or dans d'autres îles, du côté du levant ; il y en avait plus dans l'île de la Tortue que dans Hispaniola. Mais l'amiral dit qu'il n'y a de mines d'or ni dans l'une ni dans l'autre. Ce n'est donc, en somme, qu'une île comme les autres : « Le sol est si fertile que les habitants n'ont pas besoin de beaucoup travailler la terre pour la faire produire ce qui est nécessaire à leur nourriture, et moins encore pour ce qui serait nécessaire à leur habillement puisqu'ils vont tout nus. »

Quelle monotonie et quelle pitié ! Si encore il y avait un roi avec qui l'on puisse s'aboucher ! A peine Colomb a-t-il formulé ce désir que, son imagination aidant, il est exaucé. Il remarque sur la plage un jeune homme de vingt et un ans au plus que les autres indigènes traitent avec déférence et respect : un des nombreux caciques à l'autorité desquels sont soumises les peuplades de l'île. Cela ne suffit pas à Colomb ; il en fait un roi, mieux encore : le roi, l'unique roi d'Hispa-

niola et il lui improvise une cour. Le roi s'appelle Guacanagari. Des personnages âgés qui sont auprès de lui, l'un est son gouverneur, les autres ses conseillers ; puis viennent les officiers et les dames de la cour. Mais ce n'est pas une cour pervertie comme celles des pays civilisés : « Ce roi et tous les officiers de sa suite, ainsi que tous les autres Indiens, allaient nus comme leurs mères les avaient mis au monde. Les femmes n'étaient pas plus couvertes, et n'en montraient ni plus d'embarras ni plus de honte. C'étaient les plus beaux hommes et les plus belles femmes que les chrétiens eussent trouvés jusque-là. » Le roi se rendit à bord du navire de l'amiral « qui le reçut avec les honneurs dus à son rang ».

Colomb poursuit son exploration des côtes d'Hispaniola et des autres îles de l'archipel ; on vient de lui dire qu'il en existe une qui contient plus d'or que de terre. Il faudra bien la trouver ! Il ne la trouve point. Ses rapports avec les indigènes et les cadeaux échangés sont toujours les mêmes. Il essaye de se consoler en contemplant les merveilles de la création et les hommes de la nature que sont les habitants d'Hispaniola bien qu'ils aient un roi, des caciques, des seigneurs, des juges et qu'ils obéissent à des lois.

Dans la nuit du 25 décembre, comme il faisait calme, le marin qui tenait le gouvernail crut pouvoir aller dormir et confier la barre à un novice, ce qui était interdit par le règlement. Tous les autres hommes d'équipage, les officiers et l'amiral étaient couchés. Conduite par une main inexperte, la *Santa Maria* alla s'échouer sur un banc de sable d'une manière si malheureuse qu'il fut impossible de la remettre à flot. Là-dessus, Colomb accuse, comme il fait toujours lorsqu'un malheur arrive, que ce soit ou non par sa faute. Il accuse Juan de la Cosa — un des héros les plus admirables de l'épopée des découvertes — et les hommes d'équipage d'avoir refusé de jeter une ancre au large afin de remettre le navire à flot, ainsi que l'amiral le leur avait commandé, ce qui eût sauvé le bâtiment. Il les accuse d'avoir pris la fuite sans même sauver les vivres. Il a dit et il répétera par écrit que la *Santa Maria*, la *Niña* et la *Pinta* étaient de solides navires en excellent état de navigabilité. Maintenant, dans sa rage d'accuser, il écrit le contraire.

Mais les hommes de la nature viennent vite le consoler de tant de scélératesse. Cette opposition, qu'il crée, entre son équipage de malfaiteurs et les sauvages sensibles et ser-

viables, lui donne l'occasion d'écrire un nouveau couplet pour la légende de l'homme de la nature :

« Le roi et tout le peuple ne cessaient de verser des larmes. Ce sont des gens aimants et sans cupidité, et tellement bons à tout que je certifie à Vos Altesses que je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier de meilleures personnes ni un meilleur pays. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ; ils ont une manière de parler la plus douce et la plus affable du monde, toujours avec un sourire aimable. Hommes et femmes sont nus comme leurs mères les ont mis au monde ; mais Vos Altesses peuvent croire qu'ils sont d'excellentes mœurs. »

L'amiral se trouve dans une situation critique : deux navires sur trois sont perdus pour lui, la *Santa Maria* échouée, et la *Pinta* qu'il croit en route pour l'Espagne.

Il est plus décidé que jamais à rentrer en Espagne avec la *Niña* pour rendre compte aux Rois Catholiques de ses découvertes et leur demander d'organiser une nouvelle expédition afin de poursuivre ses explorations dans des conditions meilleures et d'arriver jusqu'à la capitale et à la cour du Grand Khan.

Il décide aussi de construire « une tour et un fort bien solides » avec les bois de la *Santa Maria* et d'y laisser trente-huit hommes de l'équipage et du personnel civil qui, en attendant qu'il revienne avec les nouveaux navires que Leurs Altesses ne manqueront pas de lui donner, continueront d'explorer Hispaniola.

Il abandonnera donc dans cette île lointaine une partie de ses marins et de ses fonctionnaires. Il les remet à l'amitié fraternelle des hommes de la nature. Mais ceux-ci sont-ils aussi inoffensifs qu'il le croit ou le dit? En tout cas, il est certain que les trente-huit Espagnols ne pourraient mettre en fuite une troupe de ces guerriers féroces, les cannibales, qui ne sont pas loin, et de l'existence desquels Colomb ne doute pas, car partout où il passe on se plaint d'eux et on les redoute. Il pouvait laisser une petite garnison dans une « forteresse » en planches au bord de la mer, mais à la condition qu'il y eût dans le port un navire qui servît de refuge en cas de péril. L'amiral ne songe pas à cela, ou, s'il y songe, il passe outre.

L'année suivante, à son retour à Hispaniola, il trouvera la forteresse démolie. Les compagnons de son premier voyage

auront été massacrés par les gens vertueux et doux. C'est le premier sacrifice sanglant à l'Utopie.

Cependant, Colomb continue d'admirer les merveilles et les curiosités de la terre et des eaux. Le 8 janvier, il a vu des sirènes. « L'amiral dit qu'en allant à la Rivière d'Or il a vu trois sirènes qui s'élevèrent beaucoup au-dessus de l'eau de la mer, mais qu'elles n'étaient pas aussi belles qu'on les représente, et qu'il leur avait trouvé presque les traits d'un homme ; il ajoute qu'il en avait vu autrefois, en Guinée, sur la côte de Malaguette. »

Mais il n'a plus l'esprit ni les sens à la poésie. Il veut retourner en Castille le plus vite possible. Il a retrouvé Martin Alonso Pinzon dans des circonstances telles que les soupçons de trahison et de désertion conçus contre lui sont dissipés. Mais non ! la présence de celui à qui il doit tant lui est de plus en plus odieuse.

Il étend de nouveau sa colère et ses accusations aux autres officiers et aux hommes d'équipage.

Et ce n'est pas encore assez ! On lit les lignes suivantes dans le Journal à la date du 14 janvier 1493 :

« L'amiral espérait que Notre-Seigneur, qui l'avait amené, daignerait le ramener dans sa bonté et sa miséricorde, car sa divine Majesté n'ignorait pas combien de contrariétés et de désagréments il eut à essuyer avant d'être expédié de Castille, où personne ne lui fut favorable, à l'exception de Dieu, parce qu'il connaissait son cœur, et, après Dieu, de Leurs Altesses, tout le reste lui ayant été contraire sans aucune raison. Il ajoute : « Et ils ont été cause que la couronne royale de Vos Altesses ne possède pas cent millions de revenu de plus qu'elle n'a depuis que je suis à leur service, c'est-à-dire depuis sept ans, qui seront accomplis le 20 du présent mois de janvier.... »

De nouveaux éléments, les principaux, viennent d'enrichir la légende colombienne. L'amiral est entouré de bandits. Les patriciens de l'art de la mer qui, devenant des chefs, seront au nombre des héros les plus admirables de la découverte, sont des bandits. Les marins espagnols, collaborateurs volontaires de ces chefs et des autres, travailleurs anonymes, sans gloire, mais non moins admirables, car sans leur courage et leurs qualités d'endurance, la découverte eût été impossible, — ces marins sont des bandits. Les fonctionnaires civils de l'expédition qui, par devoir et pour

obéir à leur reine, ont renoncé à l'existence douce, paisible, sans périls qu'ils menaient dans les villes de Castille et d'Andalousie, — ces fonctionnaires sont des bandits. La légende est lancée. Elle va faire rapidement son chemin, et l'Histoire que Christophe Colomb, son fils et Las Casas préparent traitera de bandits tous les découvreurs, à l'exception de Colomb, et tous les conquistadors. Enfin, cette Histoire, à laquelle des Espagnols aveuglés ont collaboré, vouera toute l'Espagne « sanguinaire » au mépris de l'humanité civilisée.

Et cela, parce que l'amiral n'a pas découvert ce qu'il cherchait et qu'il avait promis : il devait rentrer avec des monceaux d'or et il retourne des Antilles les mains vides. Son ambition et son orgueil démesurés sont déçus ; il ne faut pas que ce soit par sa faute, mais par celle des autres, et il trouve cette explication fantastique : si on l'avait écouté sept ans plus tôt, il aurait procuré plus de cent millions de revenus au Trésor royal. A qui la faute? Au royaume de Castille « où personne ne lui fut favorable »! Jamais, au contraire, un étranger inconnu n'a été si bien accueilli. Mais non, il nie tout, il maudit tout le monde, y compris ce généreux duc de Medina-Celi dont il a été l'hôte pendant deux ans, et le Père Antonio de Marchena. Dans un autre document il dira que, seul, ce dernier lui fut secourable. Mais lorsqu'il prend le chemin du retour, il n'y a au monde que quatre personnes dont il ne se plaigne pas : Dieu, lui-même et Leurs Altesses auprès desquelles il va se proclamer l'Ambassadeur de Dieu.

MARIUS ANDRÉ.

Jaco et Lori [1]

CHAPITRE X

SUITE, AUSSI BRÈVE QUE NATURELLE, DU PRÉCÉDENT

Frédéric Simplex appartenait à la phalange des bons jeunes gens que le cénacle attirait. Lorsque avec l'assurance que donne la fortune, il demanda la main d'Éliane, M. de Gallardeau considéra la haute moralité du prétendant, son dévouement aux nobles causes et l'éminente situation de sa famille. Car les Simplex, issus de métallurgie, étaient ducs et pairs dans cette aristocratie de l'argent qui accède au monde par la durée de l'opulence.

Éliane m'emmena avec ses souvenirs d'enfance et, dans le jeune ménage, je fus en tiers, observateur averti et discret.

Avec mon impeccable esprit d'induction, je tremblais pour ce couple où grandissait une mésentente obscure. Et je hochais la tête en pensant qu'il y avait encore là quelque chose qui devait mal finir. Frédéric était toujours amoureux et empressé, tandis qu'Éliane, toujours distraite et pâle, laissait voir son indifférence et son ennui. J'appréhendais un malheur qui ne tarda pas à les frapper.

Ils menaient la vie de ceux qui, n'ayant rien à faire, ont pour principale occupation de chercher à se distraire et de se rencontrer.

(1) Copyright 1926 by Jacques Bainville. Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1926 et des 1er et 15 janvier 1927.

C'est pourquoi leur existence est favorable aux aventures, car il faut bien tuer les jours et, dans le vide des heures, l'amour ou ce qu'ils appellent ainsi, devient la grande affaire des oisifs. D'autre part, l'amour veut et prend du temps et le plus grand luxe des hommes est d'en avoir beaucoup, car les loisirs sans privations exigent une grande fortune. Il est donc naturel que, depuis des âges très anciens, la littérature n'étudie les passions que chez les grands seigneurs et les grandes dames ou chez les bergers et les bergères qui vivent sans soucis dans un monde irréel. Et c'est ce qui explique aussi que, dans les romans de l'école moderne, ce ne soit pas à moins de deux cent mille livres de rente que commence la psychologie des passions.

Voilà comment il advint ce qui devait advenir. Je ne m'étendrai pas sur les détails de cette histoire. Elle manquerait de fraîcheur et de nouveauté : avec quelques hors-d'œuvre, quelques raffinements, un séjour à Venise, des peintures de mœurs, de toilettes, d'intérieurs luxueux et de paysages, je développerais en trois cents pages, si j'étais un littérateur à la mode, l'aventure de Philippe de Quintus et d'Éliane Simplex. Je pourrais même y mêler quelque thèse morale et philosophique. J'aime mieux dire bonnement, car ces choses ne sont pas compliquées, que Philippe était fort joli garçon, qu'il était disert, habile dans les sports et qu'il s'habillait bien. Il était indifférent aux sciences et aux arts et méprisait les bibliothèques hormis, à son cercle, celle où l'on apprend à connaître la valeur des chevaux de course par leur généalogie. Mais il portait d'agréables moustaches qu'on ne coupait pas encore en forme de soies courtes et dures. Avec les femmes, il était entreprenant et heureux.

Quant à Éliane, elle était restée ce qu'elle était avant, c'est-à-dire un peu sotte. Elle était par surcroît, et à son insu, curieuse. Aussi, avec un coup d'œil sûr, Philippe la jugea-t-il particulièrement accessible et vulnérable. Je sus bientôt des premiers, à je ne sais quoi de plus brillant dans son regard, de plus vif et de plus allègre dans sa personne, qu'Éliane avait succombé et ne le regrettait pas.

Vous ne serez pas surpris non plus que, selon l'usage, Frédéric Simplex soit resté longtemps aveugle à son infortune. La circonstance par laquelle il la découvrit donne seule de l'intérêt à cette partie de son histoire.

En dépit de sa grande fortune, et peut-être sa fortune était-elle grande à cause de cela, Frédéric avait des habitudes d'ordre et, comme il disait, il n'aimait pas être volé. Il contrôlait lui-même les notes et réglait les fournisseurs. Il arriva qu'étant à la campagne, une somme, d'ailleurs légère, lui fut réclamée pour une réparation à sa voiture, par le garage d'une petite ville prochaine. Frédéric n'avait pas souvenir

qu'un accident l'eût forcé de s'arrêter à cet endroit. Il crut à une erreur, voulut en avoir le cœur net, interrogea la maisonnée, le chauffeur, le mécanicien qui avait envoyé la facture, et, de fil en aiguille, la vérité se faisant jour avec lenteur dans son esprit confiant, il comprit qu'Éliane et Philippe lui avaient caché une promenade qui cessait d'être innocente par cette dissimulation.

Alors, ayant rassemblé des indices, puis des preuves, il vit ce qui avait l'éclat de l'évidence. On ne manque jamais de dire en pareil cas que la foudre tombant à ses pieds ne l'eût pas laissé plus abasourdi et plus tremblant. D'abord le pauvre garçon pleura tant qu'il me fit de la peine. Sa douleur était vraie et profonde. Il s'y mêlait aussi une singulière déception. Car il aimait Philippe dont la grâce aristocratique le fascinait. Et pour Éliane, il avait le même culte qu'Armand avait eu. Il y ajoutait une autre sorte d'admiration que, dans son poste de secrétaire et voyant de près le grand homme, Armand avait perdue. Autant que pour lui-même, il s'affligeait pour le marquis. A travers ses sanglots d'enfant, je l'entendais murmurer : « Elle a fait cela, elle, la fille de mon maître vénéré. Elle a sali le beau nom de Gallardeau ! » Il avait si bon cœur et tant de respect pour l'auteur des jours de l'infidèle qu'il s'imaginait M. Gallardeau frappé de désespoir et ayant, de cette honte, encore plus de chagrin que lui.

Frédéric ne maltraita pas Éliane. Il ne lui fit pas sentir le poids de sa colère. Il lui épargna les transports et la scène commune des maris outragés. Mais il conçut l'idée généreuse et magnifique de tout dire à son beau-père. C'est ainsi qu'il alla demander avis et secours à M. de Gallardeau.

Il trouva le marquis dans son grand cabinet, temple des saines doctrines, qui avait entendu tant d'austères propos et de dissertations vertueuses. Le défenseur de la famille et de la tradition était enveloppé dans une robe de chambre comme dans une toge à la fois solennelle et confortable. Il reçut son gendre avec cette bonté indifférente qu'il avait pour ses visiteurs. Il s'étonna de le voir de si bon matin et s'enquit distraitement de la raison pour laquelle il avait abrégé son séjour à la campagne.

— Il y a, dit Frédéric avec effort et tout d'un trait, car ces horribles mots arrachaient sa gorge, qu'Éliane est la maîtresse de Philippe de Quintus.

Lorsque le marquis eut entendu ces paroles, il se peignit sur son visage une contrariété que Frédéric prit pour une cruelle douleur et une juste indignation.

— C'est affreux, n'est-ce pas? reprit-il. J'ai pensé que vous deviez être averti le premier et je suis venu vous demander conseil.

La contrariété de M. de Gallardeau devint alors de l'impatience. Pour tout dire, le sentiment qu'il éprouvait de cette aventure était surtout celui d'un ennui violent. Il trouvait son gendre indiscret, stupide et même ridicule et se sentait animé d'une furieuse envie de le mettre à la porte. Mais soucieux de tenue, il commença, pour éluder la gêne, par mettre en doute qu'Éliane fût sortie du devoir. Puis, comme Frédéric, avec d'accablantes précisions, affirmait la certitude de son infortune, M. de Gallardeau tomba dans un embarras profond. Sa belle tête restait grave et vide. Bien qu'il ne lui vînt aucune idée particulière à la situation, il ne pouvait échapper à la nécessité de dire quelque chose. Alors, retrouvant sa nature et ses habitudes, il se lança dans un développement sur les mœurs du siècle et les périls de la vie mondaine. Moins pour défendre Éliane qu'entraîné par sa plaidoirie et la coutume de lier à l'exorde la péroraison, il finit par teindre ses propos d'une sorte de légèreté mondaine dont Frédéric fut étonné d'abord et bientôt horriblement choqué. Il prit pour de l'immoralité ce qui n'était que le souci paternel d'éviter un scandale et le désir de mettre fin à une conversation insolite.

Quand le marquis eut reconduit son gendre, il fut soulagé et pensa :

— Quel désagrément ! Mais quel imbécile !

J'ai déjà dit que M. de Gallardeau n'était pas sagace. Il ne sut ni calculer ni prévoir l'effet que ses paroles avaient produit. Tout tournait dans l'esprit de Frédéric lorsqu'il se retrouva dans la rue. Ses idées n'étaient plus à leur place. Il n'était plus le même homme. En lui s'était accomplie une révolution. M. de Gallardeau avait perdu son prestige et son auréole et, pour Frédéric, c'était comme si l'univers s'écroulait. En un instant tout ce qu'il avait cru lui parut mensonger et détestable. Il abhorra ce qu'il avait respecté. Il lui sembla qu'il avait été dupe, qu'il avait mis la vertu et l'honneur où il n'y avait que duplicité et corruption. Et, parce qu'il était faible, il lui vint aussitôt comme une rage de se venger sur ses croyances et sur la société de la déception qu'il avait subie par les hommes.

Dans ce tumulte de son cerveau, il eut besoin de crier à quelqu'un sa douleur et sa colère et de prendre un témoin des résolutions qu'il agitait. C'est pourquoi il courut chez le vieux camarade qui avait partagé sa vénération pour M. de Gallardeau.

Armand, depuis qu'il avait quitté sans bruit le cénacle, vivait en sage et son propre chagrin l'avait induit à s'amuser du spectacle du monde plutôt que de s'en irriter. Cependant il était moins détaché des choses qu'il ne se plaisait à le dire et il n'apprit pas sans contentement qu'Éliane avait été infidèle. Cette satisfaction fit d'ailleurs

avait conservé, presque à son insu, des habitudes d'homme riche et mondain. Un jour qu'il était aux courses, il rencontra Adhémar de Kérissac dont il avait été le camarade de classe chez les jésuites. Comme il s'avançait vers lui la main tendue, Adhémar mit la sienne dans sa poche et lui tourna le dos. Frédéric rougit sous l'insulte que vingt personnes avaient vue, et il résolut d'exiger des excuses ou une réparation par les armes afin de venger son honneur.

Ce fut à cette occasion qu'il se lia étroitement avec Joseph Fenouil qu'il choisit pour premier témoin, le sénateur Baratin étant le second.

Joseph Fenouil représentait les hommes du monde dans le parti radical et radical-socialiste. Aussi un duel était-il à ses yeux une affaire importante, qui demandait à être conduite correctement et selon les règles. Accompagné du sénateur Baratin, lequel, ayant été médecin dans un chef-lieu de canton, était toujours vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau à forme de cylindre, costume séant à la gravité de la circonstance, il se rendit chez Adhémar. Le gentilhomme ne parut pas surpris de la visite de ces messieurs. Et, Joseph Fenouil l'ayant mis au fait de leur mission, il leur tint courtoisement ce discours :

— Il est vrai, dit-il, que j'ai refusé la main que me tendait M. Frédéric Simplex. C'était mon droit absolu. Je suis libre de connaître comme de fréquenter qui me plaît. Et n'ayant accompagné ce geste, ou plutôt cette absence de geste, d'aucune parole outrageante, je conteste qu'il ait été dans mon intention d'adresser une injure à M. Simplex et, par conséquent, qu'il soit fondé dans sa demande de réparation.

Joseph Fenouil ayant déclaré que, dans ces conditions, l'affaire était close, tandis que le sénateur Baratin approuvait avec soulagement, Adhémar sourit de leur ignorance et, toujours avec une parfaite courtoisie, il se hâta d'ajouter :

— Ce que je viens de vous dire, messieurs, n'est pas à titre officiel. Je n'ai même parlé que par dérogation à des usages consacrés. Si un seul de vous était venu me demander un éclaircissement sur ce qui s'est passé hier au pesage d'Auteuil, la déclaration que je vous ai faite tout à l'heure suffirait. Malheureusement vous êtes deux. Et, selon le code de l'honneur, j'aurais dû, moi aussi, et sans vous en dire davantage, vous mettre en relations avec deux de mes amis. C'est le soin que j'aurai aujourd'hui même, si vous le permettez.

Quelques heures plus tard, Joseph Fenouil et le sénateur Baratin conféraient au cercle de Berry avec M. Gonzalve de la Rive et le baron Duguet-Vérignon, tous deux spécialistes du duel et de ses lois. On tomba tout de suite d'accord qu'il n'y avait eu ni injure,

ni intention injurieuse, et que, par suite, il n'y avait pas lieu à rencontre. Cependant il restait, pour se conformer au code de l'honneur, à rédiger un procès-verbal. Et c'est alors que la difficulté commença.

— Le document qui sortira d'ici, déclara M. Gonzalve de la Rive avec l'autorité que lui conférait une science profonde de ces choses ignorées du vulgaire, est d'une importance inaccoutumée. La rédaction en est délicate. Nous devons y porter une attention scrupuleuse et singulière. Les annales du duel mentionnent plusieurs cas d'envois de témoins suivis de rencontres dont la cause avait été précisément celle qui nous réunit. Cependant les circonstances différaient. Ou bien le refus de serrer la main s'était accompagné de propos blessants comme dans l'affaire Villiers-Montmarin, sous le second Empire. Ou bien il avait été précédé d'une polémique de presse, comme dans l'affaire qui coûta la vie au journaliste Ernest Delagneau, sous la monarchie de Juillet. Les duels de ce temps-là, observa M. Gonzalve de la Rive avec un soupir, étaient plus sérieux que ceux d'aujourd'hui. En tout cas, l'espèce qui nous occupe présentement est nouvelle. Elle est pure. Je dirai même qu'elle est vierge. L'acte que nous allons rédiger fera jurisprudence. Il est de notre devoir d'en peser les termes avec soin.

On les pesa tant que la délibération finit par tourner à l'aigre. Selon le texte proposé par M. Gonzalve de la Rive, Frédéric trouvait si naturel qu'Adhémar lui eût refusé la main qu'il apparaissait comme un pleutre. Joseph Fenouil s'indigna. Il protesta qu'on déshonorait son client. Et comme M. de la Rive relevait ses paroles d'un ton cavalier, il l'assura qu'une épée ne lui faisait pas peur. Enfin, on était sur le point d'en découdre pour constater qu'il n'y avait lieu à rencontre. Au lieu d'un duel sans objet, il en naissait deux. Et le sénateur Baratin, dont le bras était court, mesurait d'un regard inquiet celui du baron Duguet-Vérignon, qui lui était destiné comme adversaire et qu'on disait de première force aux armes. Déjà l'intègre serviteur de la République se voyait sur le terrain, traversé de part en part et victime d'un préjugé féodal. Aussi, puisant de la persuasion dans son inquiétude, il se hâta de suggérer des variantes que les professionnels de l'honneur acceptèrent de guerre lasse et chacun se retira satisfait.

Frédéric ne le fut pas moins. Informé du péril auquel Joseph Fenouil s'était exposé par son attitude chevaleresque, il lui jura une reconnaissance éternelle et, désormais, ne le quitta pas plus que son ombre.

Toujours fringant et pétulant, audacieux dans ses propos et dans sa conduite, prenant plaisir à braver la vaine opinion des hommes,

Joseph Fenouil, lui aussi, était une sorte de renégat. Né dans le monde conservateur, il avait passé à la démocratie non par vengeance, comme Frédéric, mais par un mélange de scepticisme et de calcul qui lui tenait lieu de conviction. Parfois, il s'abandonnait devant ses amis. Par orgueil et pour jouir de leur étonnement et de leur scandale, il leur révélait le fond de sa pensée. Il leur disait pourquoi, regardé jadis comme l'espoir des ducs, il s'était placé à l'avant-garde du parti républicain sans renier ses origines de grand bourgeois ni ses attaches nobiliaires, sans changer ses goûts aristocratiques et ses manières de grand seigneur.

— C'est, disait-il, un très vieux travers de l'esprit humain de croire soit que les choses ont été mieux dans le passé, soit qu'elles iront mieux dans l'avenir qu'elles ne vont à présent. Pour cette raison, il y a toujours des réactionnaires et des révolutionnaires. L'homme intelligent n'est ni l'un ni l'autre parce qu'il sait que les choses vont toujours à peu près de la même façon. Il sait aussi que le changement fait horreur aux foules qui ont peur surtout de ce qu'elles ne connaissent pas. C'est pourquoi la réaction, comme d'ailleurs la révolution, ne réussit qu'à peine une fois par siècle. L'une n'a pas plus de chances que l'autre en ce moment-ci et pour un temps qu'on ne peut même pas calculer. Il serait absurde de jouer sa carrière sur un numéro qui ne sort pas une fois sur cent. Et d'ailleurs, pourquoi? A quoi bon? Sommes-nous mal, je vous le demande? Et demandez-le partout. Personne n'a de griefs sérieux contre le régime. Personne, sauf quelques excentriques, ne désire sérieusement qu'il soit changé. Pour que cette satisfaction générale continue, il suffit de modérer quelques ardeurs. C'est à quoi doivent s'employer les aristocrates et les grands bourgeois en se mêlant aux rangs de la démocratie pour la conduire au lieu de la bouder. Le peuple français a la forme de gouvernement qui lui convient le mieux. Ce n'est pas haut de plafond. C'est régulier, modeste et sûr. Il y en a pour longtemps, probablement pour plus longtemps que nous. Prenons donc notre bien en patience et gardons-le. Ainsi nous serons les véritables conservateurs.

Ces idées plaisaient à Frédéric. Elles le tranquillisaient d'abord. Et puis elles l'affranchissaient de quelques nouveaux préjugés. A cette école, vivre lui parut plus agréable et plus facile. Il prit une maîtresse pour imiter Joseph Fenouil qui en avait plusieurs.

Ce fut une fille d'opéra qui s'affublait d'un nom étranger bien que le quartier de la Bastille pût se vanter de l'avoir vue naître. Et Frédéric se montra aussi fier de s'afficher avec Nelly Spring qu'il l'avait été, au regard du monde, d'épouser Éliane de Gallardeau.

Cependant Joseph Fenouil triomphait. Véritable précurseur, il

servait maintenant de modèle. A sa suite, le parti radical-socialiste ressemblait à une association d'anciens élèves du collège Stanislas. La vie était commode et douce. Les riches jouissaient paisiblement de leur fortune et les autres se contentaient de leur médiocrité. Il y avait longtemps que je n'avais vu votre pays aussi heureux et aussi paisible. Je commençais à espérer une vieillesse confortable, libre de craintes, d'agitations et de dangers.

A peine étais-je troublé parfois par les propos, plus cyniques encore que ceux de Joseph Fenouil, et par les irritants paradoxes d'un nouvel ami de la maison. Je dissimulais mal la répulsion que m'inspirait le fils du sénateur Baratin. A cette répulsion s'ajoutait une sorte de terreur, car il m'apparaissait comme un génie malfaisant. Pauvre, son père étant de la génération désintéressée qui avait souffert pour fonder la République, il aimait le luxe où il voyait l'accompagnement naturel de l'intelligence et il avait des goûts de patricien. Sa voix glaciale, son air détaché et méprisant n'arrivaient pas à me cacher son ambition et ses convoitises. Mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer sa bravoure. Il avait le tempérament d'un joueur. Son plus grand plaisir était de déplaire et de blesser ceux dont il dépendait et dont il partageait les amusements. Il ne craignait pas de se faire vingt ennemis par une insolence et, bien que pressé de parvenir, on eût dit qu'il accumulait les difficultés sur son chemin pour l'orgueil d'en triompher.

Baratin le fils, qui portait le prénom d'Anatole, avait Joseph Fenouil en détestation secrète mais ardente et particulière. Il attendait l'heure de le remplacer et, pour mieux le remplacer, de le perdre. Aussi, déjà pénétrant, était-il en outre attentif et il suivait son adversaire à la piste, habile à saisir ses faiblesses et ses erreurs.

Une des idées auxquelles Joseph Fenouil tenait le plus, c'était que, la démocratie voulant principalement la paix, un gouvernement républicain devait être pacifique avant tout. Un soir que Frédéric avait réuni ses puissants amis et avant qu'on se fût assis à la table de poker, car, dans ce milieu, on remuait volontiers les images que j'avais vues aux mains de l'épicier, il fut question de quelque affront que nous avait encore fait le roi des Prussiens et quelqu'un dit que la guerre était au bout de tout cela. Aussitôt Joseph Fenouil prit la parole avec son assurance et sa hauteur ordinaires.

— Le régime républicain, dit-il, est fondé sur la paix. Il ne s'est acclimaté en France qu'à partir du jour où les monarchistes ont commis la faute insigne de prendre l'étiquette d'un parti belliqueux. La République a failli être tuée dans l'œuf par ce fou de Gambetta qui réclamait la guerre à outrance. Il comprit, mais plus tard, lorsque

Thiers, homme d'une intelligence supérieure, lui eut expliqué le secret. Le régime républicain est éminemment conservateur et le pacifisme est une forme de la conservation sociale. La guerre est une révolution. C'est pourquoi le mot fameux de celui que je regarde comme mon maître doit être entendu en ce sens que la République sera pacifique ou ne sera pas.

— Cependant, objecta Frédéric, elle était guerrière en 1793.

Joseph Fenouil répondit avec impatience :

— C'est alors ce qui l'a perdue. Étant devenue belliqueuse, elle tendit à confier la dictature à un soldat. Et quand, à la fin, ce fut le désastre, le peuple lassé acclama les Bourbons qui ramenaient la paix. Pas un gouvernement ne pourrait se fonder, pas un ne pourrait durer s'il annonçait l'intention de faire la guerre. Aussi promettent-ils tous qu'ils ne la feront jamais. Mais la République est enchaînée à cette promesse. Elle ne doit pas faire la guerre parce qu'elle ne le peut pas. Elle en mourrait sur l'heure parce qu'elle aurait renoncé à sa principale raison d'être qui est d'assurer la paix.

— Et si l'ennemi nous attaque? demanda encore Frédéric.

— Nous traiterons avec lui, répliqua Joseph Fenouil. On peut toujours traiter. A quelque prix que ce soit, ce ne sera pas trop cher. La République a pour devoir de ne pas faire la guerre, devoir envers elle-même et envers la nation. Si elle la fait, elle est perdue, non pas seulement parce que, victorieuse, elle abdiquerait aux mains d'un général, non pas seulement parce que, vaincue, elle serait renversée par la colère du peuple. Elle ne doit pas la faire parce que ce n'est pas dans sa nature et parce qu'elle la ferait mal. Aussi, je le répète, ne la fera-t-elle jamais.

Ce fut alors que j'entendis tomber des lèvres d'Anatole Baratin cette mémorable prédiction :

— Il y aura la guerre, dit-il de sa voix tranchante. Et bien que cette guerre, qu'elle apporte ou non la victoire, ne puisse être qu'une calamité, la République n'en souffrira pas. Qui nous assure, d'abord, qu'il y aura défaite ou victoire avec les suites qu'on peut attendre de ces deux événements? Ce ne sera peut-être ni l'un ni l'autre, de sorte que les conséquences qu'entrevoit Joseph Fenouil seraient évitées. Sans doute, les hommes n'ayant jamais possédé plus de moyens de se détruire, le carnage sera affreux. Mais la démocratie offre ceci d'admirable et d'infiniment commode pour les véritables hommes de gouvernement que les citoyens ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leurs malheurs. Le régime républicain est anonyme. C'est sa plus grande force et elle lui permet de faire la guerre sans danger. Gagnée ou perdue, il l'aura faite impunément. La mobi-

lisation étant générale comme le suffrage est universel, il n'y aura ni gloire ni responsabilité pour personne. Et le bonheur de la République veut aussi que ses adversaires, ayant cru profitable et adroit de confondre leur cause avec celle du patriotisme, seront au combat les premiers. Par là, ils nous rendront deux fois service. Ils s'immoleront les armes à la main et ils se seront interdit, en cas de revers, d'ajouter aux maux publics par une révolution devant l'ennemi. Battue, la République n'a pas de Quatre-Septembre à craindre puisque, pour couvrir la retraite, la réaction serait en train de se faire tuer. S'il y avait en France une monarchie et si la guerre que j'aperçois dans l'avenir survenait, je doute que nous fussions aussi scrupuleux, aussi naïfs et aussi désintéressés.

Pendant ce discours, qu'il écoutait avec impatience, Joseph Fenouil avait affecté de polir ses ongles. Il railla Anatole Baratin, nouvellement pourvu du don de prophétie, et maintint que la démocratie haïssait trop la guerre pour l'endurer plus d'un mois.

— Elle l'endurera plus de quatre ans sans en être lassée, poursuivit Anatole. Ce que la démocratie veut par-dessus tout, ce n'est point la paix. C'est l'égalité. Il sera doux au pauvre de mourir, sachant que le riche meurt comme lui. On voudra que le danger soit le même pour tous. La guerre se nourrira sans relâche de cet aliment parce qu'on trouvera qu'il n'y a jamais assez de victimes pour contenter les mânes des premières. Des fleuves de sang ne désaltéreront pas les dieux. Alors la vie humaine ne comptera plus pour rien. Nulle famille ne sera épargnée et personne n'élèvera la voix pour renverser le Moloch affamé de jeunes gens. Quiconque l'osera sera noté d'infamie. Et on ne l'osera pas parce qu'alors la terreur régnera. Vous-même, Joseph Fenouil, suspect de doute et de tiédeur, vous exigerez que la guerre continue, vous protesterez de votre esprit belliqueux, ce qui ne vous sauvera ni de la prison ni de l'exil, car on ne vous croira point. Cependant le Français économe et calculateur jettera les milliards sans compter. Dans le brasier, les fortunes fondront à leur tour et la guerre finira quand il n'y aura plus ni hommes ni argent. Alors on dansera sur les ruines et les tombeaux, la République durera toujours et les mêmes hommes la gouverneront.

Ces paroles furent l'objet d'une incrédulité aussi générale que regrettable. La prophétie d'Anatole Baratin parut extravagante et saugrenue et des voix moqueuses réclamèrent le poker. La légèreté est naturelle aux hommes. Ils repoussent les images sinistres et la vérité leur fait peur. Je le sentais, de nouveaux malheurs attendaient ma terre d'asile et de servitude. Et je mesurais l'étendue de la catastrophe à la longueur inaccoutumée du repos dont je venais, comme vous, de jouir.

Des mois passèrent, qui furent remplis pour le peuple français de futilités et pour moi d'alarmes. Un jour, enfin, je vis Frédéric et Joseph Fenouil pâles et agités. Ils lisaient des feuilles publiques et ne semblaient pas en croire leurs yeux.

— Alors, c'est la guerre? demanda Frédéric.

— La guerre est impossible, répliqua Joseph Fenouil. Et il le prouva encore par raison démonstrative.

Ils sortirent tous les deux, Frédéric rassuré, l'autre pour aller aux nouvelles. Mais ce drame, comme il arrive, devait s'accompagner d'un événement fortuit et ridicule. Les esprits étaient sans doute à l'envers car, ce jour-là, Nelly Spring s'était oubliée plus longtemps qu'elle n'avait coutume avec la seconde clarinette de l'Opéra. Frédéric la surprit et comme elle ne pouvait rien nier, elle fut agressive et insolente.

— Eh bien, quoi? dit-elle à Frédéric. Est-ce parce qu'il n'a pas d'argent qu'il n'a pas le droit d'être aimé?

Elle ajouta fièrement :

— D'ailleurs, Albert est officier de réserve. Et il a déjà son ordre d'appel.

C'est ainsi que Frédéric apprit en même temps la guerre et sa nouvelle infortune.

. . . .

CHAPITRE XII

ET DERNIER : LA PERGOLA

Je touche au terme de mes aventures et j'arrive aux circonstances qui m'ont conduit ici. Pour qu'avant de mourir j'entrevisse encore ma perruche, sans doute fallait-il que le monde fût mis à feu et à sang. Tant de gens, pour cuire leur œuf brûleraient la ville, que je ne le regrette pas. Et je n'ai pas scrupule à dire qu'après tout ce que j'avais subi, ce ne fut pas payer trop cher cette maigre consolation.

Frédéric, en partant, m'avait légué à Anatole Baratin qui fut dès lors escorté de son perroquet et d'un autre personnage dont la face joufflue portait l'incarnat de la santé et qui psalmodiait des proses obscures et funèbres. Bien que mon nouveau maître voulût m'y contraindre, je n'arrivais pas à fixer dans ma tête cette syntaxe baroque et cette suite de mots dépourvus de sens. Ou bien, lorsque je m'y efforçais, je tombais dans les confusions les plus pénibles, et,

n'étant soutenu ni par la rime ni par le mètre, je mettais le soleil à la place de la lune et le fleuve Amazone au lieu de la Volga. Ces syllabes disposées au hasard n'altéraient d'ailleurs ni la nature de l'hymne ni sa beauté.

Estimant que les hommes peuvent tout croire et qu'ils admettent tout, pourvu qu'on leur parle avec assurance, Anatole Baratin se récréait et prenait la mesure de sa force en imposant le poète Élie Vagans. Cette gageure était un exercice. Car, ayant convaincu ses amis que l'œuvre d'Élie était géniale, il allait se surpasser en persuadant les peuples d'aller à la boucherie.

Comme il était le seul qui eût prévu les événements et l'un des rares qui n'eussent pas perdu la tête lorsqu'ils s'étaient produits, Anatole fut chargé de les diriger. Nous le suivîmes, Élie et moi, dans un palais officiel. Je trouvai ma place non loin de la table historique devant laquelle Anatole s'assit après tant d'hommes illustres pour décider comme eux de la guerre et de la paix. Quant au poète, enfermé dans un cabinet voisin, il y composa la tragédie d'*Armageddon* où l'on voyait, sous le règne de la Bête, le globe impie abreuvé de sang, tandis qu'une vierge rédemptrice nommée Galvaine s'entretenait longuement avec le général Gorgibus et l'armateur Teddy Tiptop. Anatole proclamait que ce mélange de guignol et de l'Apocalypse était un chef-d'œuvre. Il en lisait quelques passages, lorsque les négociations étaient difficiles, à des hommes glabres qui ressemblaient à des clergymen et qu'on appelait nos alliés. Ils se montraient ravis du poème et aussitôt ils accordaient un grand nombre de canons et d'obus, sans oublier d'en mettre le prix sur une longue facture qu'Anatole signait sans la regarder.

Il était tout-puissant, car les choses se passaient comme il les avait dites. Joseph Fenouil se morfondait en prison. Et les généraux, timides, pleins de scrupules et tournant leur képi entre leurs doigts, venaient au rapport chez le fils du sénateur Baratin qui, souvent, les réconfortait. Il les encourageait à continuer hardiment, promettant que la République leur donnerait des hommes sans compter.

Frédéric l'alla voir un jour et le trouva fumant des cigarettes devant la table de Vergennes dont aucun papier ne couvrait le bois précieux.

— C'est un beau meuble, dit Anatole. Aussi ne faut-il pas l'encombrer. Les dossiers sont faits pour les esprits médiocres. Si j'ouvrais ceux que l'on entasse pour moi, j'y verrais que nous n'aurons bientôt plus ni soldats, ni argent. Le premier qui regardera les statistiques aura perdu la guerre.

— Croyez-vous qu'elle durera encore longtemps? demanda Frédéric.

— Jamais assez, répondit Anatole que mettait en verve la naïveté de son visiteur. Elle fait apparaître l'incapacité des généraux, l'imbécillité des diplomates, l'infinie soumission des peuples. Tous les six mois, je lance une nouvelle nation dans la fournaise. J'ai la satisfaction de voir que chacune s'immole par point d'honneur et que leurs gouvernements découvrent des raisons évidentes d'envoyer leurs armées au sacrifice.

— Cependant, dit Frédéric, il meurt des êtres humains tous les jours.

— La mort d'un homme, répondit Anatole Baratin, c'est un drame. La mort d'un million d'hommes, ce n'est que de la statistique et je vous ai dit que je ne consultais pas les statistiques.

Frédéric fut d'abord choqué de cette insensibilité. Ensuite il pensa qu'Anatole cachait sous ces propos la profondeur de ses combinaisons et la force de son âme. Il lui revint à l'esprit qu'un homme d'État devait être inaccessible à la pitié, indifférent à la souffrance et à la mort et faire périr cent mille citoyens dans une bataille. Il admira comme celui-là embrassait le carnage d'une large vue.

— La vermine humaine, disait Anatole Baratin, pullule sur la terre. Elle se reproduit avec une effrayante rapidité. Notre planète en a encore pour des milliers de siècles au bout desquels un affreux grouillement la couvrirait si, de temps en temps, ne survenaient des holocaustes purificateurs. Sans la guerre, qui est elle-même causée par le manque de nourriture, des milliards d'êtres humains chercheraient leur subsistance au milieu des immondices. Le bipède ne sait pas le service que lui rendent les guerriers.

Cependant, Frédéric hasarda qu'il faudrait un jour signer la paix et que sans doute elle serait glorieuse et bonne. A ces mots, un sourire dédaigneux parut sur les lèvres d'Anatole Baratin.

— La paix, dit-il, est une dérision comme la guerre. Celle-ci ne peut manquer d'être un monument de sottise, aussi est-il superflu de la préparer. J'ai, dans ce tiroir, un cahier sur lequel il est écrit, en lettres de ronde, *La Paix*. Il ne contient que du papier blanc. Je le dis et personne ne veut le croire. Quand je le montre, on le regarde avec respect.

Je n'ai jamais pu distinguer si Anatole était plus sérieux en admirant la tragédie d'*Armageddon* ou en insultant à la douleur humaine. Le fait est que son cœur ne mollit jamais. Il écartait avec mépris, ou bien en les menaçant du même sort que Joseph Fenouil, ceux qui parlaient de traiter. Opiniâtre sur ce point que l'ennemi était sans foi, il faisait répandre par les journaux que toutes les paroles de conciliation cachaient des pièges puniques. Et me souvenant de Joseph

de Maistre, dont parlait quelquefois M. Cyprien Leborgne, je songeais qu'il avait fallu mettre dans ce palais le fils du sénateur Baratin, fondateur de la République, pour que la sainte vertu de la guerre fût exaltée.

Vos champs étaient couverts de cadavres, et, sur une moitié de votre vieux monde, le noir corbeau se repaissait dans l'abondance lorsque le fléau s'en alla furtivement. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'Anatole Baratin ne se laissa ravir par personne l'honneur de signer la paix. Et la paix fut ce qu'il avait dit qu'elle serait, comme la guerre. Cependant il n'avait pas fini d'étonner le genre humain.

Préfigurant les audaces de son protecteur, le poète Élie Vagans composait une tragédie nouvelle. A force de vivre à ses côtés et de lui donner en quelque façon la réplique pour obéir à notre maître commun, je m'accoutumais à sa manière et à son style. Dans cette œuvre, je sentis des beautés. La scène représentait une cabane de paysans et l'on était au moyen âge. A l'insu des siens, la jeune fille Gwure avait caché dans la maison un soldat ennemi blessé. Elle avait sauvé Raubdieb, bien qu'il lui eût avoué qu'il avait tué ses frères et elle lui avait donné son amour afin d'achever de le guérir. Alors le père de Gwure, ayant tout appris, voulait tuer sa fille. Mais le pape Innocent passait par là dans sa robe blanche et il unissait Gwure et Raubdieb devant le père prosterné.

Cette histoire, mise en complaintes par Élie Vagans, le fut dans les actes publics par Anatole Baratin. Le barbare prussien, dont toutes les paroles n'étaient naguère que mensonges, devint soudainement digne de foi. Au lieu d'attiser le souvenir de ses crimes, on éleva des autels à son amitié. Anatole mit sa main dans celle d'un vieux reître qui personnifiait maintenant la loyale Germanie. Et le peuple approuva encore, parce que le peuple approuve tout.

Anatole Baratin était au faîte de la gloire et il semblait que tout lui fût permis. Il avait mené de loin, assis devant un bureau, le plus grand massacre de tous les siècles. Par sa volonté implacable, dix millions d'hommes avaient péri. Ensuite il avait proclamé vérité certaine et d'intérêt public ce qu'il appelait trahison quelques mois plus tôt. Jamais on n'avait fourni plus large mesure de la docilité des nations. Et je ne sais ce qu'Anatole Baratin eût obtenu encore, ni les surprises qu'il eût réservées à l'univers sans l'accident qui causa son impopularité et sa chute.

Il y avait peu de temps que, désireux de se loger selon ses goûts, bien que ce ne fût pas encore la grandeur architecturale qu'il rêvait, il avait acquis, non loin d'ici, une maison d'ailleurs modeste. C'était

le moment où, ranimés par son propre retour aux idées de Joseph Fenouil, ses adversaires relevaient la tête. Ils commencèrent à répandre le bruit qu'Anatole Baratin s'était enrichi par la concussion. A son ordinaire, mon maître dédaigna les rumeurs qui couraient sur lui. Nous emménageâmes donc rue de Babylone. Le printemps était doux et je vivais sur la terrasse en plein air. C'est là que j'éprouvai l'émotion la plus forte qu'il me fût arrivé depuis bien longtemps de ressentir. Peut-être, à la maturité de mon esprit, avez-vous fini par penser que j'étais devenu presque un homme. Je restais un oiseau veuf et inconsolé. Là-bas, par delà les arbres qui barraient l'horizon, j'entendais, lointaine, une voix qui remuait mes vieilles fibres. Comme dans la forêt d'Amérique, le mot de « Lori » retentissait, douce supplication d'amour. Si faible qu'il me parvînt, je reconnaissais ce chant modulé. Il ne m'eût pas trompé entre mille autres. Quelque part dans ces environs était cachée ma perruche. De toute ma voix j'essayais de lui faire connaître que j'étais près d'elle et qu'à la première circonstance favorable, bravant l'aventure et les périls, j'irais la revoir et l'embrasser encore, ne fût-ce qu'une minute et dussé-je en mourir.

L'approche enivrante d'un moment que j'avais cessé d'espérer ne me rendait que plus attentif à ce qui se passait autour de moi. Conquérir ma liberté devenait ma principale affaire. Rien ne fut pourtant plus imprévu que la péripétie qui, en même temps que mon sort, décida celui d'Anatole Baratin.

Il vint un jour des gens qui prirent des mesures et qui dessinèrent des plans sans que je réussisse à comprendre leur projet. Des maçons leur succédèrent, et, en bordure de la rue, ils élevèrent une sorte de galerie à jour qu'en langue italienne ils appelaient pergola. Je ne me doutais guère qu'une construction aussi innocente produirait d'aussi grands effets et mon maître ne s'en doutait pas non plus. Cependant, à peine la voûte reposait-elle sur les colonnettes élégantes, que Joseph Fenouil et ses amis ameutèrent les citoyens et dénoncèrent le satrape qui, aux dépens du peuple, vivait dans le luxe et le plaisir. Visible à tous les yeux, la pergola accusait l'illustre Baratin. Nul ne passait rue de Babylone sans jeter un regard irrité sur cette maçonnerie fragile. Et ce que n'avaient pu faire cent défis à la raison et à l'humanité, quelques pierres le firent en un jour.

J'admirai encore combien Anatole était téméraire. Pour défier l'opinion publique, il donna une fête dans sa maison et la pergola fut illuminée tandis qu'au dehors la foule grondait et faisait entendre un murmure hostile. Le charme était rompu. Celui qui la veille disposait des peuples et de leur destin, celui qui les entre-choquait et

les réconciliait à son gré, succombait maintenant sous des imputations infâmes pour un cube de plâtre et de bois.

Peu de puissances et de fortunes se sont écroulées avec un bruit plus sonore. Anatole Baratin dut fuir la ville et disparaître. Dans la maison, un grand désordre s'ensuivit et nous fûmes livrés à nous-mêmes, le poète Élie et moi. C'est alors qu'affranchi de chaînes et de surveillance, j'ai pu prendre mon vol à travers ces jardins. J'ai avancé d'arbre en arbre jusqu'à votre fenêtre. J'ai aperçu enfin l'image qui était restée gravée dans mon cœur. Et voilà, monsieur, par quelles circonstances extraordinaires je suis tout à l'heure entré chez vous.

Ayant repris haleine et médité quelque temps ses souvenirs, le kakatoès reprit la parole et s'adressa ainsi à son hôte :

— Maintenant que j'ai satisfait votre curiosité et que vous connaissez ma vie, dites-moi, monsieur, à votre tour, ce que fut celle de ma compagne depuis le jour de notre séparation. A-t-elle connu le bonheur et la paix? M'est-elle demeurée fidèle? Pardonnez un amant qui veut tout savoir même au risque de se torturer.

A ce moment, la gouvernante de M. Legouet de Corcelière entra par irruption dans le grand cabinet dont les murs étaient couverts de livres. Elle était despotique et zélée. Pour le bien de son maître, souvent distrait par la méditation de la lecture, elle voulait qu'il fût exact aux repas. A peine eut-elle ouvert la porte que, familière et bourrue, elle lui cria :

— Que faites-vous donc à rêver? Le dîner est prêt et il y a un quart d'heure qu'on vous appelle.

Cependant, assis dans son grand fauteuil, M. Legouet de Corcelière ne répondit pas et son regard restait perdu dans le vide.

— Eh! monsieur, réveillez-vous. C'est l'heure du dîner, cria encore la gouvernante.

Elle s'approcha du vieillard qui n'avait pas bougé et prit son bras qui retomba mollement.

— Hélas, mon Dieu, dit-elle, il est mort. Et elle alla en hâte quérir un prêtre et du secours.

Depuis quand, à quel moment avait succombé le dépositaire de la perruche? A quel endroit de ce récit son cœur avait-il cessé de battre comme s'il se fût rompu de pitié pour les hommes et comme si, de l'histoire du monde telle que la peut voir un perroquet, il eût reçu un choc trop violent? C'est ce qui ne saurait être déterminé. On trouva seulement un livre que le vieillard semblait avoir ouvert quelques

instants plus tôt. C'était un tome des *Mémoires d'Outre-Tombe* où son doigt glacé désignait encore ce passage :

Des peuplades de l'Orénoque n'existent plus; il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres par des perroquets redevenus libres, comme la grive d'Agrippine qui gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais de Rome. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes, débris du grec et du latin. Quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé franco-gaulois dira, du haut d'un clocher en ruines, à des peuples étrangers à nos successeurs : Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue; vous mettrez fin à tous ces discours.

Le prêtre prit le livre des mains du médecin et il continua à voix haute :

Soyez donc Bossuet, pour qu'en dernier résultat votre chef-d'œuvre survive, dans la mémoire d'un oiseau, à votre langage et à votre souvenir chez les hommes.

La prière des agonisants fut récitée, puis il se fit un silence qu'un bruit d'ailes troubla soudain. Le soir tombait. Le perroquet regarda encore l'effigie de sa perruche et le vieillard endormi dans la seule paix qui soit éternelle. Puis il prit son vol pesant. Et criant par trois fois : « Ça finira mal ! » il se perdit entre les marronniers de M. de La Rochefoucauld comme parmi les chênes de Dodone.

JACQUES BAINVILLE.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA RÉPONSE DES FAITS

La parole prête à tous les paradoxes. Les actes se chargent de venger la logique. C'est précisément ce qui donne tant de valeur aux enseignements de l'Histoire. Tant pis pour ceux dont la paresse prétend les ignorer ou la fatuité les méconnaître. Les idéologues narguent l'expérience. Ils auront la réponse des faits. Ils l'ont déjà. Sauront-ils la comprendre, parce qu'elle ne leur retombe pas encore directement sur le nez? Pour se présenter en Chine et en Amérique l'épreuve des théories nouvelles n'en est pas moins significative.

A la base de ces théories nouvelles il y a la solidarité internationale. Qu'il s'agisse de Locarno ou de Genève, de la réconciliation des anciens adversaires ou d'une association désarmée, la bonne volonté mutuelle est le remède à tous les maux. Pas de conflits qui puissent lui résister soit qu'ils naissent des survivances du passé, soit qu'ils procèdent de l'exaltation des nationalismes ou des rivalités d'intérêt. N'oublions pas qu'il y a un autre élément de lutte qui s'est révélé sous la forme de la croisade révolutionnaire contre la société capitaliste. Ce n'est pas le moindre écueil qui guette les navigations idylliques entamées sur les lacs. Tous les éléments de désordre contre lesquels on prétend avoir immunisé l'Europe se trouvent réunis en Chine comme dans le golfe du Mexique. Quelle meilleure occasion de tenter l'expérience du remède souverain?

La solidarité internationale, vous pouvez la chercher dans la crise

chinoise. C'est peut-être ce qui distingue le plus l'épisode actuel de celui des Boxers. Évidemment le cas était beaucoup plus simple il y a vingt ans. La Russie et l'Allemagne avaient entrepris d'exploiter la décadence du Céleste Empire. Les autres n'avaient pas trouvé de meilleur moyen de les surveiller et de les retenir que de les suivre. Il y avait alors à Pékin une ombre d'autorité centrale juste assez forte pour assumer des responsabilités et subir des pressions. Le soulèvement xénophobe était limité. Tout cela a changé. L'effondrement de la dynastie mandchoue a inauguré une carence gouvernementale qui n'a fait que s'aggraver depuis la révolution de 1911. Les guerres ont commencé à ébranler le prestige des puissances occidentales. Les rivalités ont achevé de briser l'auréole. La Chine s'est réveillée. N'exagérons pas. Une élite très restreinte de jeunes gens intelligents, formés dans les universités d'Europe et d'Amérique, a cru pouvoir franchir d'un bond l'étape que le Japon a mis un demi-siècle à parcourir. Mais tandis que l'Empire du Soleil Levant appuyait une évolution prudemment calculée, au moins à son début, sur un élan national millénaire et sur des cadres aristocratiques analogues à ceux qui ont fondé la civilisation européenne, les francs-tireurs de la révolution chinoise ont eu la prétention de galvaniser une démocratie inerte, pliée au servage, en utilisant comme réactifs non pas les principes constructeurs mais ceux qui ont commencé à ébranler l'Europe elle-même. Il ne manquait plus, pour compléter l'œuvre de démolition, que d'ajouter au déchaînement sans frein des conceptions démagogiques le stimulant de la propagande soviétique pour porter à l'état aigu les convulsions de l'anarchie latente en débridant un nationalisme aveugle.

Ne nous y trompons pas cependant, la crise n'est qu'à son début. Il y a 485 millions de Chinois. Combien participent au désordre? Pas un sur cent. Et il n'y en a certainement pas un sur mille qui soit capable de comprendre où on cherche à le mener en excitant la défiance instinctive du jaune contre le blanc. Le désordre est superficiel. On en a la preuve manifeste dans les statistiques des douanes et des postes qui prouvent que la vie courante continue. L'alarme est cependant justifiée parce que les régions troublées sont précisément celles où se trouvent les grands centres d'affaires et où s'exerce l'activité des résidents étrangers. Là encore il faut se dégager de la sensation des télégrammes et voir les réalités. Les incidents de Han Kéou ont été le fait de 50 000 coolies débardeurs du port, vivant du trafic international, complètement illettrés, payés par qui vous pensez, pour se ruer à l'assaut de la concession britannique. Nous saisissons là sur le vif le cas type de l'exploitation par la propagande

bolchevik de ce mélange d'aspirations généreuses et d'instincts de pillages quel'on retrouve en général dans les soulèvements populaires. Ce n'est pas encore le déchaînement du nationalisme jaune, c'est son début. Il n'est que temps de canaliser le torrent si on peut encore l'endiguer. Plus tard, il n'y aura plus qu'à se mettre à l'abri.

Des deux facteurs de la crise, il y en a un qui échappe manifestement à toute intervention : c'est l'évolution chinoise. Tous les efforts du monde ne parviendront pas à doter les Chinois d'un bon gouvernement s'il leur convient de s'épuiser en luttes intestines. Toute intervention dans les querelles des chefs de clan aurait pour seul résultat de compromettre encore davantage les étrangers et de faire contre eux la coalition des hostilités. Pourtant, en théorie, on pourrait concevoir une politique qui se lierait à une des factions, celle qui paraît la plus malléable. On tâcherait d'obtenir des engagements précis de son chef. On lui fournirait des armes et de l'argent pour assurer son succès et en profiter. C'est exactement ce que font les Soviets avec le parti de Canton. Rien ne prouve qu'ils seront les bons marchands de l'affaire. Le nationalisme chinois victorieux aurait sans doute vite fait de s'affranchir de la tutelle de Moscou. Du moins il faut le souhaiter. La combinaison s'explique d'ailleurs par le fait qu'il s'agit de la coalition de deux forces destructives. Rien de pareil ne peut être envisagé par les puissances occidentales. Le temps n'est plus où on pouvait leur attribuer des calculs machiavéliques pour empêcher le développement du monde jaune. Que n'accepteraient-elles pas pour échapper aux inconvénients de l'anarchie actuelle? On ne pense plus à la forme du péril jaune dénoncé naguère par Guillaume II. Avant tout il faut établir l'ordre. Si on le pouvait en appuyant un parti, le Japon serait mieux placé que personne pour le faire. Il se garde bien pourtant d'appuyer trop ouvertement Tchang-Tsao-Lin. Il faut laisser les Chinois se débrouiller eux-mêmes.

Mais ils ne sont pas seuls dans l'affaire. Nous n'en sommes plus à découvrir que, sans les intrigues de Borodine et de Karakhan, servis par d'innombrables agents et disposant de crédits considérables, il serait, sinon facile, du moins possible de régler la question des étrangers. Bonne volonté d'une part, de l'autre sollicitation d'intérêts et même entraînement d'habitude auraient vite fait de trouver un terrain de conciliation. Tous ceux qui ont pratiqué la Chine s'accordent à le reconnaître. On peut s'entendre avec les Chinois... Ceux du Nord ne sont pas moins nationalistes que les sudistes. Ils ne perdent pas une occasion de tâcher d'augmenter les droits de douane ou de supprimer les concessions, mais ils cherchent à s'entendre avec les étrangers qui ont montré à la Conférence de Washington jusqu'où

peut aller leur modération. Ils ont compris le parti à tirer de la Société des Nations. Il ne faut donc pas confondre le nationalisme chinois et la poussée de xénophobie qui s'est développée dans la vallée du Yang-Tsee. Le seul fait que cette poussée vise particulièrement les Anglais suffirait à trahir la main de Moscou. C'est la politique conservatrice européenne beaucoup plus que ses fautes asiatiques que l'Angleterre paie en Chine. L'épisode actuel de la crise chinoise est avant tout un acte du duel engagé entre la civilisation et le bolchevisme.

L'a-t-on compris à Londres et ailleurs? En tout cas, pas au début. Autrement M. Austen Chamberlain n'aurait jamais pensé à reprendre les procédés de M. Lloyd George. Le mémorandum du 18 décembre procède exactement de la même inspiration que les manœuvres de Prinkipo et de Gênes. La presse libérale ne s'y est pas trompée. Toujours l'illusion d'éviter au prix de quelques sacrifices un effort nécessaire. Quand nous déplorons l'absence de solidarité internationale en Chine, ce n'est pas pour critiquer l'échec d'une initiative de panique vouée d'avance à la faillite. Assez d'aveux d'impuissance et d'abandon. Vis-à-vis des Chinois, une fermeté courtoise aurait vite fait de prouver son efficacité si l'accord des puissances se faisait et surtout s'il s'appliquait à supprimer le foyer de tous les désordres. Voilà un objectif bien digne de la solidarité internationale !

Le ferment bolchevik, on le retrouve dans les convulsions de l'Amérique centrale. M. Kellog a été très attaqué pour avoir dénoncé les effets de la propagande soviétique au Mexique, il n'a rien dit pourtant qui n'ait été reconnu par M. Callès lui-même. Le président du Mexique n'a jamais fait mystère de ses sympathies. Il n'a pas attendu l'arrivée de Mme Kollontaï pour se tenir en contact étroit avec Moscou. N'est-ce pas à cette école qu'il a puisé l'inspiration de mesures qui compromettent les aspirations les plus légitimes du nationalisme mexicain? Qu'un État désire se réserver l'exploitation de ses richesses nationales et se défendre contre les intrusions étrangères, rien de plus légitime. Malheureusement le Mexique nous a offert un autre spectacle au cours de ces derniers mois. Il nous a rendus témoins d'une véritable guerre religieuse dont il s'en faut de beaucoup que le clergé étranger ait été seul victime. Les prêtres étrangers eux-mêmes, si durement frappés, avaient le droit d'attendre des secours, tout au moins une défense. Ils avaient une patrie, un gouvernement. Pas un doigt ne s'est levé. Pas une protestation même platonique du gouvernement de Washington si prompt à intervenir quand ses intérêts économiques ou financiers se trouvent menacés.

Si la solidarité internationale s'est révélée une fois de plus dans

cette circonstance comme une formule creuse, les États-Unis nous montrent, en revanche, combien ils demeurent fidèles à l'évangile de Monroë et au *big stick* de M. Roosevelt. Ce n'est pas pour rien que les Américains ont tenu à se dégager si prestement des compromissions européennes du président Wilson. Ils ont parfaitement compris qu'on leur avait lié les mains. Essayez d'imaginer l'Amérique dans la Ligue des Nations et les événements qui se déroulent actuellement dans l'Amérique centrale !

M. Coolidge n'est pas de la nouvelle école. Il agit ferme et parle rude, et pas seulement envers les faibles. Commentant le message fulminant que la Maison Blanche vient de lancer contre le Mexique, le *New York Herald* remarquait très justement que le président Cleveland ne tenait pas un autre langage à l'Angleterre au moment des affaires de Venezuela. Et ce n'est pas seulement de l'énergie verbale ; rappelez-vous comment le président Mac Kinley a déchiré le premier traité Hay-Pauncefote, au moment où les États-Unis ont découvert l'importance vitale des voies de communication interocéaniques.

Impérialisme économique, impérialisme militaire, manière forte : le Nouveau Monde n'est décidément pas à la page. Il ne veut rien savoir des théories nouvelles si ce n'est pour tâcher de supprimer avantageusement la concurrence d'armements. Pour tout le reste, il demeure fidèle à l'ancien système. Tout de même les États-Unis font dans les affaires américaines une autre figure que l'Angleterre en Chine.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES ORIGINES DU ROMANTISME

Le centième anniversaire de la préface de *Cromwell*, qui date de 1827, va être l'occasion de manifestations diverses à la gloire du romantisme. Mais, tandis que l'on prépare les discours et les à-propos, un livre paru dans les dernières semaines de 1926 tombe comme un pavé au milieu du chœur des apologistes. C'est l'ouvrage où M. Louis Reynaud expose les origines anglo-germaniques du romantisme et montre combien les tendances du mouvement littéraire qui a triomphé chez nous entre 1825 et 1830 sont contraires au génie français. Professeur, M. Louis Reynaud a nourri sa thèse d'une érudition très puissante et très riche. Les innombrables rapprochements qu'il établit entre les littératures française, anglaise et allemande, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, témoignent d'une lecture infiniment étendue, d'une culture très vaste et très profonde. En même temps, les arguments qu'il tire de ces documents, pour condamner le romantisme comme une erreur due à des influences étrangères, sont soutenues avec une ardeur, une vivacité brillante qui donneront sans doute à son livre l'audience du grand public. C'est, dans le domaine de la critique générale, une œuvre qui corrobore, par le faisceau de preuves qu'elle apporte, les travaux d'un Jules Lemaître sur Rousseau et Chateaubriand, et plus encore peut-être le *Romantisme et Révolution* de M. Charles Maurras. Les origines et la filiation d'un mouvement d'idées qui aboutit à la destruction

de tout un ordre matériel et spirituel y sont établies de façon à peu près irréfutable.

*
* *

« Les voyages que Montesquieu et Voltaire firent à Londres, écrit M. Charles Maurras, datent la première rencontre opérante de l'esprit classique français avec cet esprit hébreu et germain qui venait d'agiter l'Angleterre. » Cette rencontre, M. Reynaud y insiste en s'efforçant de trouver dans les *Lettres persanes* et dans plusieurs livres de Voltaire des emprunts faits directement aux Anglais. Swift, notamment, aurait inspiré très souvent Voltaire et Montesquieu, puis Diderot et tous les écrivains du siècle. Qu'allions-nous donc puiser dans la littérature anglaise du dix-huitième siècle? Quelles idées en tiraient les précurseurs du romantisme pour forger les principes qui devaient triompher au siècle suivant? Selon M. Reynaud, ce fut d'abord le sensualisme de Locke, philosophie qui « place la force première en bas, dans la matière, et procède à une sorte de construction de l'esprit, qui dégage de la sensation les formes les plus hautes de la pensée ». Locke eut une influence directe sur d'Alembert, Diderot, d'Holbach, Helvétius, Rousseau enfin, qui écrit dans sa *Profession de foi du Vicaire savoyard :* « Exister, pour nous, c'est sentir. » Mais, d'autre part, des idées analogues, en inspirant le *Paradis perdu* de Milton et plusieurs écrivains allemands, seraient à l'origine d'une dissolution de l'ordre catholique, dont M. Reynaud nous montre que Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand furent, en France, les principaux artisans. Et l'exposé de ce long travail destructeur, poursuivi à travers trois générations, n'est pas la partie la moins importante de cette analyse du mouvement romantique.

Dans Milton, M. Reynaud voit déjà, préfiguré, tout ce que le dix-huitième siècle anglais aimera quand il sera pleinement développé, notamment une religiosité mystique doublée de panthéisme et de sensualité ardente. « Milton, écrit-il, n'est pas, en effet, le barde religieux, l' « Homère aveugle » du christianisme, pour lequel le tiennent encore tant de gens en France, depuis Chateaubriand et les romantiques. Puisant à des sources diverses et parfois étranges, ce puritain révolutionnaire a mis dans son *Paradis perdu* toute la trouble fermentation de son siècle. Son christianisme est à la base de matérialisme évolutif. » De ce mysticisme sensuel allaient naître les œuvres qui devaient donner au mouvement romantique sa direction décisive.

L'influence de Milton se répandit d'abord en Allemagne, où elle

devait être accueillie avec une faveur particulière par le génie lyrique et sentimental des races germaniques. Le Suisse Haller, les Allemands Brockes, Klopstock, Gessner, font voir, par leurs poèmes, combien le goût allemand se plaît aux mélanges équivoques de religiosité et de sensualisme. Que s'y ajoute une soumission béate aux lois de la nature, et nous voyons s'élaborer dans le monde anglo-germain le sentiment religieux d'une essence si douteuse et si inquiétante qui sera celui de Jean-Jacques Rousseau. Une excellente page de M. Reynaud précise les origines et les éléments de cette religion de Rousseau :

Il n'y a aucune illusion à se faire sur le christianisme de Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse*. Ce christianisme est le protestantisme anglais ou allemand de son temps — c'est tout un — pénétré de naturisme et, au fond, matérialiste. Rousseau prend nettement parti contre le catholicisme, parce que le catholicisme contrarie la nature. « Toute fausse religion, fait-il dire à Saint-Preux, combat la nature. » Il prêche, pour son compte, un christianisme qui s'accorde avec elle, qui ne s'occupe pas du dogme, et n'a pour vague exigence que l'amour de Dieu et des hommes. Tel est aussi celui de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* dans l'*Émile*. Ce christianisme, nous le connaissons. C'est celui que nous avons défini : « un déisme replongé dans l'enthousiasme religieux. » C'est le christianisme anglais et allemand, tout gonflé de sensualisme naturiste, que Rousseau nous apporte, un christianisme qui ne pourra être en France qu'antichrétien. On voit combien il est téméraire de vouloir faire de Rousseau un restaurateur du christianisme et, à plus forte raison, du catholicisme. Rousseau représente bien, chez nous, une réaction du sentiment religieux, correspondant à celle qui a eu lieu, quelques années auparavant, en Angleterre. Mais, là-bas, la réaction a été indigène et s'est inspirée du tempérament, des besoins profonds de la race. Dans la France anglicisée du dix-huitième siècle, elle puise à la source anglaise, protestante, et a pour résultat de nous enfoncer davantage encore dans l'atmosphère étrangère qui nous envahit.

M. Louis Reynaud remonte jusqu'aux sources d'où a coulé ce courant empoisonné, dans la direction qu'avait indiquée M. Charles Maurras quand il écrivait de Rousseau (préface de *Romantisme et Révolution*) : « Sa profession de foi réduit la vie religieuse au dieu intérieur sans culte ni prêtre de la logique protestante. »

Quels que fussent les ravages commis par ce catholicisme frelaté, il restait une destruction plus grave encore à accomplir : celle qui se ferait en minant de l'intérieur le catholicisme anthentique, et en présentant comme une restauration catholique ce qui serait en réalité un nouveau progrès des doctrines anglo-germaniques. Ce devait être l'œuvre de Chateaubriand, précédé dans cette voie par Bernardin de Saint-Pierre.

Comment se trouve ébauchée, dans *Paul et Virginie*, une tentative dont *le Génie du christianisme* achèvera l'exécution, c'est ce que M. Louis Reynaud explique avec beaucoup de finesse. *Paul et Virginie* se présente tout d'abord comme une idylle où l'on croit discerner un effort de réaction spiritualiste. En un temps où les couples d'amoureux de la littérature obéissent docilement aux instincts naturels, ne voit-on pas Paul et sa compagne y résister, et Virginie mourir d'un scrupule de pudeur? « Bernardin, note M. Reynaud, nous rend des personnages français, formés par des siècles d'hérédité catholique. » Seulement, ajoute-t-il, et c'est en cela qu'il est un précurseur de Chateaubriand, il n'y a là qu'une religiosité d'imagination, à la recherche de sensations poétiques, une forme de la jouissance esthétique. « C'est donc à un christianisme de surface que nous avons affaire..., et non plus à la foi directe, souveraine, des hommes du dix-septième siècle, à laquelle des influences anglaises ou allemandes ne pouvaient absolument pas nous ramener. » C'est le secret des contradictions de *Paul et Virginie*, où l'esprit catholique est très mêlé, — ne serait-ce que par les descriptions, — ce que M. Reynaud appelle le « naturisme » à la manière de Rousseau. Du reste, le culte de la nature l'emporte, par la suite, dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. Et c'est Chateaubriand qui reprendra, pour lui donner toute sa puissance nocive, ce mélange équivoque des choses religieuses et du dilettantisme sentimental dont *le Génie du christianisme* est le chef-d'œuvre.

L'auteur du *Génie du christianisme*, écrit M. Louis Reynaud, continue un mouvement d'origine toute littéraire, qui a sa source dans un réveil de l'imagination, non de la foi, et qui nous vient d'Angleterre. Mais il y a plus encore. L'écrivain, — anglais de nouveau, — sur lequel il s'appuie principalement dans son panégyrique, Milton, est, nous l'avons vu, un chrétien d'une espèce singulière, non seulement protestant et « puritain », mais tout pénétré de troubles influences matérialistes, un chrétien très voisin, en somme, de ces déistes et de ce Locke qui avaient jadis importé en France le sensualisme et déchaîné la campagne des philosophes... Le christianisme de Chateaubriand est donc, plus encore que celui de Bernardin de Saint-Pierre, non seulement une jouissance esthétique, mais une jouissance esthétique recouvrant de ses plis somptueux le panthéisme et l'individualisme anglo-germaniques du dix-huitième siècle.

Ainsi, le christianisme que les maîtres classiques glorifiaient par l'art, Chateaubriand, au contraire, le met au service de la littérature. Et de quelle littérature! Sa mission aura été, selon l'expression de M. Reynaud, de rapprocher de l'âme française le sensualisme maté-

rialiste du dix-huitième siècle, tout chargé d'individualisme révolté, en le catholicisant superficiellement. Ici encore nous retrouvons M. Charles Maurras, qui a écrit en parlant de la prétendue renaissance chrétienne attribuée à Chateaubriand : « Examinée de près, elle diffère seulement par le lustre du pittoresque et les appels aux sens du déisme sentimental propagé par les Allemands et les Suisses du salon Necker. On a nommé Chateaubriand *un épicurien catholique*, mais il n'est point cela du tout. Je le dirais plus volontiers un protestant honteux vêtu de la pourpre de Rome. Il a contribué, presque autant que Lamennais, son compatriote, à notre anarchie religieuse. »

Ce faux aspect de retour à l'ordre dont se pare une influence dissolvante va donner le change, pendant les années de début du romantisme. Un jeune romantique comme le Victor Hugo des *Odes* est chrétien et royaliste. Mais l'espèce de réaction nationale et catholique ainsi opérée n'est qu'un trompe-l'œil. En fait, les idées importées d'Angleterre et d'Allemagne subsistent et sont prêtes à triompher. On le verra bien, quand le même Victor Hugo et ses amis auront suivi leur pente et accompli leur évolution. Tout, dans les influences anglo-germaniques, devait contribuer à cet anticatholicisme, jusqu'aux détails propres à certains genres littéraires. Le « roman noir » des Anglais n'est-il pas le précurseur du mélodrame romantique? Or, M. Reynaud observe que le « roman noir » trouve une matière de choix dans les évocations du moyen âge catholique, italien ou espagnol, avec ses châteaux que les puritains anglo-saxons peuplent de brigands, avec ses moines que l'esprit protestant se représente volontiers comme sanguinaires et luxurieux. Et il ajoute : « Le caractère anticatholique du roman noir doit être soigneusement retenu, car il reparaîtra dans notre romantisme, après la période de sympathie pour le catholicisme. Par là, on peut dire que, d'avance, le dilettantisme médiéval du romantisme est condamné à l'anticléricalisme final d'un Victor Hugo et d'un Michelet. » Ainsi, sur des points d'importance secondaire, les influences s'étaient exercées dans la même direction, pour aboutir au triomphe des doctrines d'origine protestante sur l'ordre catholique qui avait été chez nous l'armature de l'âge classique.

* * *

Est-ce à dire, comme le laisserait volontiers entendre M. Louis Reynaud, que la fidélité au classicisme, conforme à la nature du génie français, n'eût pas coûté d'autre peine que celle de réagir contre les idées étrangères pour laisser parler librement la voix de notre

race? Ce serait peut-être se bercer d'une grande illusion. Nous aimons mieux croire M. Adrien de Meëus qui, les lecteurs de cette revue s'en souviennent (1), trouve le romantisme un phénomène moins extraordinaire que le bref triomphe du classicisme entre 1660 et 1680. En littérature, M. Louis Reynaud le remarque du reste, lui aussi, il faut toujours tenir le plus grand compte des influences littéraires ; il n'est pas de génie si original qui ne leur doive ses caractères les plus importants. Ce qui a fait la grandeur de l'époque classique, c'est le commerce des écrivains de cette époque avec la littérature ancienne. Immédiatement avant cette période, notre littérature donnait dans le précieux et le burlesque sous l'influence de l'Italie et de l'Espagne. Immédiatement après, c'est la réaction des modernes contre les anciens, avec Charles Perrault, en qui M. Louis Reynaud voit, à juste titre, un précurseur des Français du dix-huitième siècle qui se feront les fourriers du romantisme. Ces aspects successifs de la littérature française sont les résultats des diverses influences auxquelles elle se soumet tour à tour. Et le romantisme lui-même marque seulement la victoire d'une influence nouvelle, venue du monde anglo-germanique.

Seulement, ce qui fait que ce nouveau changement a plus d'importance que les autres, ce qui permet d'opposer la littérature qui a suivi, chez nous, l'avènement de Rousseau et de Chateaubriand, aux écoles des siècles précédents, c'est que, cette fois, les influences étrangères s'insinuaient plus profondément et mettaient en jeu les principes mêmes de la pensée des écrivains.

Que des modes italiennes et espagnoles, au début du dix-septième siècle, corrompent quelque peu le goût français, le dommage est superficiel. Il est si peu grave que cette même mode espagnole est capable d'inspirer à un Corneille d'authentiques chefs-d'œuvre. Les influences venues de pays catholiques et latins peuvent être corrigées et assimilées.

Il n'en est pas de même des influences anglo-germaniques du siècle suivant. Celles-là bouleversent tout. Un Locke, dont la philosophie est à l'origine de cette révolution, ne met-il pas en bas ce qui était en haut, comme M. Louis Reynaud le disait tout à l'heure? Les sens et la matière ne l'emportent-ils pas désormais sur l'esprit? La victoire du panthéisme et de la religion de la nature sur le catholicisme n'est-elle pas inscrite à l'avance dans le triomphe du romantisme? Voilà ce qui constitue l'énorme différence entre les influences subies sans danger par la France avant le dix-huitième siècle, et celles

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 juillet 1926.

qui ont, par la suite, modifié essentiellement notre littérature. Il n'est pas permis de dire que les unes et les autres ont été des enrichissements successifs, de natures diverses. Les premières, même si nous n'en tirions rien d'utile, ne nous faisaient courir aucun péril, parce qu'elles n'atteignaient pas les centres vitaux de l'ordre français. Les secondes, en occupant ces centres essentiels, tendaient ou bien à nous détruire ou bien à nous annexer à une civilisation qui n'est pas la nôtre.

Ainsi le livre de M. Louis Reynaud pose-t-il comme elle doit l'être la question de la révolution romantique. Il n'importe pas de savoir si le dix-neuvième siècle a vu naître d'incomparables poètes et foisonner les écrivains de génie. Ce qu'il faut se demander, c'est si l'esprit français avait gardé, à l'époque romantique, assez d'intégrité pour produire des œuvres aussi grandes, aussi pures, aussi saines que celles de l'école classique. M. Louis Reynaud nous donne toutes les raisons de répondre : non. Bien plus, il nous montre que le génie français devait être vicié dans son essence aussi longtemps que le romantisme le soumettrait à des doctrines importées d'Angleterre et d'Allemagne.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

BÉCAT. — LAUNOIS. — LES NOUVEAUX COROT DU LOUVRE

Dans un temps où l'art du portrait est si complètement abandonné, ou si mal servi par ceux qui s'y risquent, on est reconnaissant à M. Paul-Émile Bécat d'être à peu près le seul aujourd'hui de nos artistes qui daigne s'intéresser à la restitution exacte des visages de quelques-uns de ses contemporains les plus célèbres. Bécat s'est fait, depuis six ou sept ans, une sorte de spécialité : celle de portraitiste de poètes, d'écrivains. Quelle abnégation charmante ! D'abord, c'est travailler pour l'avenir, si les poètes de ce temps lui doivent être de quelque chose, toutefois. Mais surtout je trouve très remarquable, au milieu de l'individualisme effréné que l'on voit gouverner (pour les opprimer) la plupart de nos jeunes peintres, qu'il s'en puisse tout de même rencontrer un capable de penser que l'artiste n'a pas uniquement des droits (ceux de traduire à sa volonté le spectacle de l'univers), mais qu'il a aussi quelquefois des devoirs, ne serait-ce que celui de se placer courageusement en face de la nature et de la copier, telle quelle, sans tricherie d'aucune sorte. Nous savons bien, on nous a assez souvent répété qu'il n'y avait rien de plus méprisable que de copier servilement la nature. Savoir si ce n'est pas méprisable parce que c'est assez difficile et que cela exige une très grande part d'attention et de soumission, en même temps qu'une dextérité pratique qu'il n'est pas donné à tous de posséder également? Tout l'effort de la jeune peinture contempo-

raine, fort intéressante à divers points de vue, ne tend qu'à nous faire connaître la vision particulière que les jeunes artistes ont ou se font des êtres et des choses de ce temps-ci : une vision purement poétique, transposée au gré de la fantaisie et de l'imagination. Cela sera fort curieux à voir dans cinquante ou quatre-vingts ans ; et nos petits-neveux trouveront là une ample matière à discuter de la manière que l'art, en 1927, avait de transfigurer les thèmes qu'il s'était choisis. Mais il est vraisemblable aussi qu'ils auront beaucoup de peine à discerner, à travers tant d'essais et de variations, quelle aura été au juste la figure exacte de notre époque si vivante, mais confuse, faute peut-être de quelques clairs miroirs susceptibles d'en fixer et d'en retenir les traits essentiels, non déformés.

C'est pourquoi nous avons plaisir à enregistrer l'effort tenté, dans sa petite sphère, par un artiste comme M. Paul-Émile Bécat, analyste attentif et portraitiste vrai. Sans doute il ne suffirait pas, tout seul, à contre-balancer cette grande carence dont l'art actuel est volontairement appauvri. Ses précis et minutieux dessins à la mine de plomb n'apportent pas à cet art tout ce qui lui manque : et, reproduisant avec beaucoup de justesse et de véracité les visages de quelques intellectuels choisis par la préférence, ou l'amitié, ils ne constituent pas l'iconographie tout entière de l'intelligence de l'époque. Mais enfin ils y contribuent, en même temps que l'artiste maintient parmi nous une tradition de grande race, dont Ingres, avec ses admirables crayons, fut le dernier représentant, d'ailleurs difficilement égalable. La qualité principale de M. Bécat, grâce à laquelle nous avons plaisir à le ranger dans cette illustre descendance, est l'exactitude. Mais cette exactitude n'est point sèche. Elle est servie et rehaussée, nourrie par une intelligence claire et sensible de l'esprit. Elle n'est pas une seule vertu mécanique et manuelle, non plus que le fruit d'une vision simplement fidèle. M. Bécat a lu les livres de ceux dont il se plaît à retracer les traits, d'une pointe aiguë et subtile : il a conversé avec eux. Sous la présence du visage, à travers le voile du regard ou le pli tombant de la bouche, dans l'attitude familière, il excelle à saisir la nuance particulière de la pensée, à traduire diligemment le caractère du modèle. La plupart des siens nous sont connus : dans son exposition de la *Maison des Amis des livres*, où sont groupés une trentaine de ces portraits, nous reconnaissons mieux et plus que la ressemblance et la forme matérielles d'un Valéry, d'un André Gide, d'un Jules Romains, d'un Valery-Larbaud, d'un Claudel, d'un Duhamel, d'un Léon-Paul Fargue : la vie et ses mille nuances courent sous ces muettes images qu'elles animent et baignent de chaleureuse vérité, d'authenticité spirituelle.

Sensible aux plus impondérables altérations des visages, Paul-Émile Bécat nous fournit même, en deux ou trois rencontres, l'occasion d'admirer la clairvoyante pénétration de son coup d'œil, en nous montrant l'un à côté de l'autre les portraits différents qu'il a pu prendre, à trois, quatre ou cinq années d'intervalle, du même personnage : laps trop bref pour modifier, le plus souvent, véritablement un visage ; suffisant toutefois à l'artiste pour nous faire sentir qu'il n'est pas pour lui d'écarts, si fugaces soient-ils, que ne surprenne son regard. Il faut encore dire un mot de l'exécution si fine et délicate de ces ingénieux dessins : Bécat s'attache à tout exprimer, par touches infinitésimales et d'une main très ferme, habile à se contenir néanmoins, en sorte que son travail ne se voit pas, passe au second plan, pour laisser au sujet représenté toute sa primordiale importance. C'est un beau mérite classique, une discrétion de grand goût. Telle que nous l'admirons, en son point actuel de perfection et de curiosité avisée, nous souhaitons que M. Bécat augmente et poursuivre son œuvre : qu'il donne le plus large champ au choix de ses modèles, qu'il se fasse le portraitiste intellectuel de son siècle ; et d'un ensemble ainsi réuni de documents, qu'il constitue un témoignage. Nous voudrions aussi qu'il aille plus loin que le crayon ne peut aller et transporte hardiment ses préparations sur le cuivre. Elles y ont droit et y trouveraient un achèvement et une durée dignes d'elles.

*
* *

A la galerie Druet, nous venons de goûter le vif plaisir de découvrir un jeune artiste promis, nous semble-t-il, à une heureuse destinée, si le tempérament est tout. C'est M. Jean Launois, en qui Toulouse-Lautrec et Degas ont déjà trouvé leur plus authentique héritier. Dans le domaine spécial où Chas-Laborde, Dignimont, Vertès ont si spirituellement leurs aises, M. Jean Launois, par une éclatante démarche, dès son début, s'avance en maître. Maître d'enfer, il faut bien le dire, pour ne prêter à confusion : ce n'est pas aux Oiseaux que ce peintre choisit ses modèles. Mais, sur tant de misère et de honte, quels flots répandus de lumière et de coloris, qui les rehaussent, et, pour l'œil enchanté, du moins, peut-être même les relèvent, en livrant à l'art ces tristes sujets ! M. Launois use tour à tour de gouache, d'aquarelle, de pastel, et, toujours également, avec un bonheur, une ardeur, une fraîcheur et une véhémence de palette incomparable. Avec la cruauté de sa jeunesse, M. Launois dit tout : la monstruosité, l'horreur, l'avilissement, l'abjection et la bassesse ; il les a vus, et comme il les a vus, il les montre.

Mais il en a eu pitié aussi. Et comme le soleil en Orient mange l'ordure, la luminosité de ses pinceaux et de ses poudres, leur frénésie charmante enveloppent magnifiquement d'azur, de pourpre, cet esclavage pathétique de la chair dont cet artiste s'est fait le peintre. Pathétique est le seul mot propre à caractériser ce réel talent, ce beau don qu'il a de la couleur, et, sous la couleur, cet art de discerner dans le plus malheureux de ces visages un reste émouvant d'humanité, la mélancolie d'un regard, la douceur passagère d'un sourire, ce je ne sais quoi de pur, de triste, d'enfantin et de touchant qui subsiste sous les effroyables recouvrements de la bestialité. A tant de qualités essentiellement picturales, qui respirent la force, la santé, la générosité de l'œil et sa fraîcheur, M. Jean Launois ajoute une pénétration de l'esprit qui va loin. Nous le croyons capable d'une large et grande maîtrise, s'il lui est donné de s'évader du cercle infernal où, à le juger par cette exposition, il se complaît. Mais saura-t-il rompre ses chaînes et cet emprisonnement qu'on a déjà si souvent vu fatal à plus d'un de nos jeunes maîtres? De si flatteurs débuts nous le font espérer. M. Jean Launois mérite d'être libre et de s'aviser profitablement que la beauté n'est pas toujours nécessairement honteuse, ni recluse.

***

Parmi ses acquisitions nouvelles, à côté de deux beaux paysages du Guaspre, d'un petit Fragonard vaporeusement romanesque, d'un Alfred de Dreux brillant et lustré, le Louvre vient de s'enrichir d'une remarquable série de Corot, où figurent assurément deux chefs-d'œuvre, si ce n'est trois. Le premier est une grande *Vue de Florence,* blottie au creux d'un cercle de montagnes bleuissantes, toute baignée d'ombres violettes et lilas, et aperçue, au déclin d'un beau jour, d'une terrasse de couvent, où deux moines conversent au premier plan. Cette toile nous a beaucoup fait penser à Granet, le petit maître aixois, dont les aquarelles si fines et les prestes pochades d'Italie annoncent en effet si souvent le premier Corot que nous aimons, d'ailleurs supérieur à son devancier. Mais la perle des acquisitions nouvelles est évidemment cette prodigieuse étude du *Village de Rosny*, peinte en 1839, où l'on voit au milieu des champs la silhouette du hameau voilé de légères brumes, à demi confondu dans son éloignement, à l'intersection du ciel d'avril et de la terre verdoyante, gonflée d'eau. Page exquise, enlevée d'un trait, noyée de tendresse et de rustique vérité, saisie avec le plus rare bonheur et la sensibilité la plus délicate, à cette extrême pointe du printemps,

non déclaré encore, mais qui, dans quelques jours, éclatera. Corot excelle à cette divination soudaine, à cette justesse de perception réelle et poétique tout à la fois, où la touche limpide, aérienne, traduit avec les plus simples moyens la vision la plus fidèle qu'un peintre ait jamais eue de la fluidité de la nature. Devant cette petite toile si réussie, d'une coulée à la fois si nette et si libre, comme devant l'admirable ciel sur l'Adriatique, de Bonington, qui lui fait pendant, il est permis de se demander si, après de semblables preuves de l'excellence de ce métier et de cet art, les impressionnistes ne se sont pas longuement fourvoyés dans leur recherche d'un mode nouveau d'expression et n'ont pas perdu bien en vain beaucoup de temps à essayer de dire différemment... exactement la même chose, encore que d'un pinceau souvent bien lourd, auprès de ces deux parfaites merveilles. Un autre groupe de petites toiles de Corot, à vrai dire inégales, mais qui réunit deux charmants portraits d'enfants (don Maurice et Christian Robert) et la délicieuse effigie de *Mlle Sennegon*, supporte très solidement la comparaison avec les meilleures pages de Chardin, sobre honneur de l'école française classique, où nous aimons toujours à revenir pour distinguer entre nos maîtres leurs parentés. L'exemple est convaincant, de celle qui, à travers un siècle, relie entre eux Chardin et Corot, génies français par excellence auxquels, comme dans un autre domaine, à La Fontaine, l'humble réalité de tous les jours suffit pour émouvoir, dès l'instant que, servie par la simplicité du trait et le choix heureux de la touche, elle est portée à cet extrême degré de naturel où la représentation de la vie équivaut à sa présence même. Au milieu de tant d'incertitudes et de tâtonnements modernes, plutôt que de chercher à justifier le présent état de notre peinture par l'exaltation de ses hérédités révolutionnaires (les extrémistes eux aussi ont souci de leur tradition), quel avantage un peintre économe de son temps ne tirerait-il pas de l'étude fécondante de ces paisibles héritages, de ces régulières descendances ! Il me semble qu'en y prenant la plus saine vue de la tradition mieux comprise, il se persuaderait bientôt que tout profitable renouvellement vient bien plus sûrement d'un lent passage (comme de ce Chardin à ce Corot) que d'une brutale rupture (comme entre Corot et ses successeurs). C'est la loi de tout développement humain, valable aussi bien dans l'ordre esthétique ou intellectuel. Mais beaucoup s'en avisent tard, pour tomber dans la réaction, qui n'a pas raison davantage que les pires excès contraires.

ÉMILE HENRIOT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. FERNAND BOUISSON

Lorsque M. Fernand Bouisson eut été proclamé président de la Chambre, les socialistes l'acclamèrent, et la plupart saluèrent aussi M. Léo Bouyssou, son concurrent radical, au désistement duquel M. Bouisson devait son élection. Et M. Léon Blum, dans un transport de joie triomphale et d'émotion, saisit M. Bouisson entre ses bras et le baisa sur le front. Ainsi se précisait le caractère cartelliste de cette élection, caractère que M. Bouisson n'avait certes pas cherché à lui donner, mais que les circonstances lui imposaient. Il faut dire que M. Léon Blum n'aimait point tellement M. Bouisson. Exactement, M. Bouisson était suspect à son parti. Plus exactement encore, le parti ne reconnaissait point en lui un serviteur anonyme et fidèle de sa grandeur. Il subissait M. Bouisson. Il voulait que la gloire de cette élection socialiste rejaillît sur le Parti, mais il se forçait en quelque sorte à lui donner, par interprétation, ce caractère d'un triomphe révolutionnaire. Les circonstances faisaient qu'en effet M. Bouisson était l'élu du Cartel, le réhabilitait en tant que socialiste, le faisait de nouveau le servant de cette mystique du Cartel ressuscité pour un instant, et c'est ce caractère symbolique et sacré que marquait le baiser de M. Léon Blum.

Mais M. Fernand Bouisson devait sourire intérieurement. Il n'est point un apôtre de la Doctrine ni un prêtre de la Mystique. Déjà il desserrait l'étreinte un peu pressante qui l'étouffait. Et si les vaincus de la journée se dépitaient de ce triomphe éclatant, trop éclatant du Cartel, les vainqueurs méditaient en secret sur la fragilité de leur victoire et

les plus subtils d'entre eux n'acclamaient l'apparence de leur succès que parce qu'ils doutaient de sa réalité.

Il reste de cette journée que la Chambre a un président excellent. Révolutionnaire? Certes. Mais quel singulier révolutionnaire! Placé en dehors de l'union nationale, comme le proclamait avec horreur le défenseur de cette union nationale. Et l'élu des communistes, par surcroît. Pas plus l'élu des communistes que M. Théodore Steeg, et pas plus en dehors de l'union nationale que M. Bouyssou lui-même, qui se flatte d'avoir fait l'élection.

En tout cas, si M. Fernand Bouisson veut plaider les circonstances atténuantes — mais il n'est pas homme à le faire — il peut dire que le chef lui-même du gouvernement d'union nationale est bon juge en la matière, et qu'il a servi M. Bouisson, son candidat, en votant pour lui. Entendons-nous. M. Poincaré connaît trop la correction parlementaire pour s'être mêlé directement, étant sénateur, de l'élection du président de la Chambre. Mais il ne fait de doute pour personne de renseigné que M. Fernand Bouisson n'ait été le candidat du gouvernement. Non point parce que M. Herriot applaudit ostensiblement à la proclamation du scrutin et faillit exprimer, lui aussi, par un baiser, la flamme cartelliste dont il brûlait — s'il n'avait été devancé par M. Léon Blum! M. Herriot a trop combattu l'union nationale et la fortune du cabinet dont il est membre, en lui suscitant des adversaires aux élections sénatoriales du Rhône, pour qu'on puisse conclure de son attitude qu'il se réjouit d'un succès du ministère. Mais M. Albert Sarraut était pour M. Bouisson. M. Painlevé pareillement. Et M. Tardieu aussi, pour des raisons d'amitié qui ont leur noblesse. Mais M. Poincaré lui-même est d'accord avec M. Bouisson. Et ceci pour des raisons profondes qu'il est aisé de démêler. M. Poincaré salue en M. Bouisson — abstraction faite de son Parti — l'homme qui est susceptible, par son énergie et sa méthode, de sauver le prestige des institutions parlementaires. Chose étrange, mais c'est ainsi. Et M. Poincaré ne s'abuse pas. Ce socialiste révolutionnaire a, d'un regard aigu, discerné par quoi les institutions se déconsidèrent. Il a vu le mal. Il a résolu d'y porter remède. M. Poincaré l'aime pour cela.

J'ai dit que M. Léon Blum l'aimait pour d'autres raisons. Si j'ajoute que beaucoup des adversaires politiques de M. Bouisson l'aiment pour son indépendance cordiale et son énergie impartiale, on concédera aux critiques les plus acerbes que l'homme qui a mérité tant de suffrages possède au moins quelques qualités.

M. Bouisson est né en Algérie et il est député de Marseille. A Marseille, il a des amis dévoués. C'est même surtout là qu'il a des amis dévoués. Car les doctrinaires et les politiciens de parti s'inquiètent éga-

lement de son socialisme très spécifiquement marseillais. Marseille est une ville très particulière, qui a son génie propre et qui entend un langage à part. Langage à la fois pittoresque, énergique et subtil. Ce langage-là, M. Bouisson sait le parler. Il le parle quand il le faut. Mais il ne s'attarde point dans sa ville. Ses électeurs d'Aubagne et de la Ciotat subissent son ascendant et se sentent convaincus, lorsqu'il est besoin qu'ils le soient, par la sonorité vigoureuse de son argumentation. Mais M. Bouisson, en dehors de ces interventions essentielles, ne se mêle point à la politique marseillaise trop compliquée et trop subtile : ainsi il ne se fait point d'ennemis. Il se repose à Saint-Raphaël, ou il voyage.

On nous a conté que M. Bouisson avait été l'élève des dominicains d'Arcueil, et le favori du Père Didon, ce qui n'étonnera pas les érudits en biographie parlementaire qui savent quel lait congréganiste substantiel avaient sucé M. Sembat et M. Paul-Boncour. M. Bouisson est d'une carrure plus robuste et d'un verbe plus ample. Mais la souple aisance avec laquelle il porte l'habit, et la discrète affabilité qu'il porte dans le monde, au sortir des plus tumultueuses batailles, rendent, à tout prendre, cette origine vraisemblable. Fils d'un industriel aisé, industriel lui-même dans les Bouches-du-Rhône, il fut élu député en 1909 lorsque le bon potier Aristide Boyer, député d'Aubagne, passa au Sénat. M. Bouisson avait alors trente-cinq ans, étant né en 1874. A la Chambre il marqua tout de suite une expérience consommée et une finesse très rare. Il se spécialisa dans les questions de marine marchande. M. Fernand Bouisson, par une sorte de prescience, avait deviné la gloire prochaine des « techniciens » et la part qui leur serait réservée. Technicien donc de la marine marchande, mais étatiste très orthodoxe, M. Bouisson était l'apôtre de la flotte d'Etat. Les philosophes possibilistes diront que, tant vaut l'homme, tant vaut l'idée : M. Bouisson était homme à inspirer confiance. Son heure sonna, pendant la guerre, et ce fut M. Clemenceau lui-même qui remit entre les mains de M. Bouisson les destinées de la marine marchande. M. Bouisson ne fut pas le seul socialiste dont le cœur énergique penchât vers M. Clemenceau. M. Pierre Laval avait la même tendance, et plusieurs autres qui ne l'aimaient pas. Au reste, la situation de M. Bouisson — qui ne fut que haut commissaire — était étrangement pittoresque. Solidaire d'un gouvernement auquel il apportait tout son concours technique, il demeurait en même temps non moins solidaire d'un parti qui refusait impitoyablement sa confiance en ce gouvernement. M. Bouisson refusait donc, lui aussi, sa confiance politique, en donnant sans réserve son concours technique. Il y a là un précédent bien curieux qui a dû séduire vivement M. Poincaré. Sans doute le président du Conseil n'a-t-il rien voulu garder à envier à M. Clemenceau : lui aussi a le concours technique de M. Bouis-

son, sans avoir sa confiance politique. On sait que M. Bouisson, tombé du pouvoir, défendit avec acharnement son œuvre attaquée par les ennemis de l'étatisme. Faut-il révéler que le haut commissaire socialiste n'a point laissé de mauvais souvenirs aux armateurs? Pendant le proconsulat du député de Marseille il est certain que, bénéficiaires de la formule de M. Lépine, ils se sont sentis gouvernés. Et ceux qui aiment les insinuations perfides qui tendent à brouiller M. Fernand Bouisson avec son parti, affirment qu'ils n'ont rien perdu.

M. Fernand Bouisson fut réélu en 1919 et en 1924, la première fois sur une liste socialiste, et la seconde fois sur une liste du Cartel qui n'était pas vraiment une liste du Cartel.

Car M. Bouisson n'est pas cartelliste. Il bénéficie du Cartel, mais il n'en est pas moins cartelliste. Ajoutons même, pour l'histoire, que dans les grands débats socialistes de 1925 et de 1926, M. Bouisson s'est déclaré farouche antiparticipationniste. Et c'est le seul de son parti, maintenant que Guesde et Sembat sont morts, qui ait été ministre, ou presque. Mais M. Bouisson est de Marseille. Il est même l'as des représentants de Marseille. Aussi bien, il a horreur des formules, et il ne souhaite que d'affirmer à bon escient sa personnalité. On explique par là qu'il soit arrondissementier. M. Bouisson supporte impatiemment les colistiers et les coalitions. Il est, comme ce brave Franklin-Bouillon, pour celle qu'il dirige et non pour celle qu'il subit, mais plus clairvoyant que son émule, il estime qu'on n'est jamais bien sûr de diriger, ni de subir. M. Fernand Bouisson a déclaré encore que, tant qu'il serait président, il s'abstiendrait de paraître dans les congrès ni de se mêler à l'action socialiste. Ceux qui le connaissent croiront sans peine que nulle résolution ne lui fut plus légère que celle-là. J'ai dit qu'il était arrondissementier, indépendant, et qu'il avait horreur du verbiage.

C'est lorsque M. Fernand Bouisson fut vice-président de la Chambre qu'il commença de songer à la présidence. Cette présidence était vraiment son but, et ainsi se trahissait le souci, qui avait dirigé sa vie publique de se tenir le plus possible à l'écart de la politique pure et de ne briguer que des postes pour lesquels il se sentait fort.

A la marine marchande il avait su demeurer en dehors des conflits irritants tout en donnant à son parti ombrageux un gage décisif de doctrine, mais les gages définitifs de doctrine ne sont pas grand'chose pour M. Bouisson, que je soupçonne d'être, en son privé, un philosophe possibiliste, — je dis philosophe et non socialiste. La présidence de la Chambre lui était offerte, parce qu'il était le meilleur vice-président, par les qualités personnelles, et de beaucoup le plus indépendant et le plus libéral, au lendemain de la victoire du Cartel.

A ce moment, M. Bouisson était l'espoir des modérés brimés et bafoués, et c'est contre son prestige que le Cartel invoquait, pour sauver ses hommes-liges, le scrutin public pour l'élection du président. Il ne s'en fallut que de cette mesure de salut public que M. Bouisson ne battît M. Herriot. Celui-ci applaudit l'autre jour à la victoire de M. Bouisson : c'était pour donner à son élection une apparence de victoire du Cartel. M. Bouisson recueillit un jour, comme vice-président, en récompense de son impartialité, cette quasi-unanimité qui lui eût fait l'autre jour tant de plaisir. L'autre socialiste, Varenne, qui ne manque pas d'esprit, fut dépité d'avoir été ainsi distancé et d'avoir vu son coreligionnaire collectionner les suffrages de la réaction, qui marche, comme on sait, à reculons : « C'est, dit-il, un Bouisson d'écrevisses... » Cela n'était pas bien méchant et suffit à décharger sa bile.

M. Bouisson, président de la Chambre, voudrait bien être l'élu de tous. Dans les difficultés de la bataille politique, c'est une ambition considérable. En tout cas, il ne néglige rien pour conquérir le suffrage de ses adversaires. C'est un président autoritaire et précis, qui cache parfois le vrai fond de son tempérament énergique, en exprimant son horreur des mots, des discussions et de l'éloquence pure. Chose curieuse pour un Méridional, disent ceux qui ne savent pas que Marseille est une république d'affaires et n'est pas vraiment le Midi. Ceux qui aiment la tradition ne retrouveront pas en M. Bouisson celle des Gambetta, des Floquet, des Brisson, et même des Deschanel. Ce n'est plus l'aisance spirituelle, la courtoisie académique, l'autorité dogmatique des devanciers, la conduite paternelle ou tendancieuse des débats, coupée de quelques reparties amusantes, ou l'incident réglé d'une souple réplique. Autres temps, autres mœurs. M. Bouisson survient à une époque où la méthode parlementaire exige comme remède autre chose que de la souplesse, de la courtoisie et de l'esprit. Une vague de démagogie, de désordre, menace de tout emporter. Sur six cents députés, il y a six cents orateurs, incohérents, interminables, sans aucune notion de la méthode, sans aucun sens de la controverse des idées. L'ordre du jour touffu, compliqué, embarrassé de mille choses, devient un fouillis inextricable, et toutes les questions deviennent insolubles. Il fallait au fauteuil un chef d'une énergie brutale, décisive, capable de couper le mal dans sa racine. M. Bouisson a entrepris la réforme des institutions parlementaires sur le point de périr. Travail d'Hercule. On y mesurera le courage et la virtuosité d'un homme qui a su mettre son ambition — chose rare — en harmonie avec ses aptitudes.

***

Le Théâtre : *La Crise et la réponse des jeunes.*

Nous ne pouvons naturellement qu'amorcer aujourd'hui le sujet vaste et mouvant qu'annonce notre titre. Nous avons à voir dès maintenant un cas significatif. D'autres suivront à brève échéance, car coup sur coup les théâtres annoncent des ouvrages de MM. Zimmer, Passeur, Bruyez, Liausu, Yvan Noé, Haurigot, Frantel, toute une section de l'état-major des jeunes. On n'aligne pas ces noms sans raison, mais pour montrer qu'en dépit du désordre dont chacun gémit, les vocations sont plus nombreuses que jamais, que toute une troupe de débutants est là qui piaffe d'impatience, qui veut dans le débat dire son mot et jeter sa jeune force. Ces ardeurs risquent d'augmenter la confusion plutôt que de simplifier et d'éclairer. Telle est précisément la nature même de la crise, c'est que tout le monde veut aller quelque part, mais que personne ne sait où l'on va.

*
* *

M. Pagnol débuta très jeune, il y a deux saisons, par un ouvrage écrit en collaboration avec M. Nivoix, *les Marchands de gloire.* C'était une satire d'une catégorie spéciale des profiteurs de guerre, ceux qu'on pourrait appeler les profiteurs du sentiment. La pièce était confuse, entortillée, mais riche d'une forte sève, frappante par la vigueur du comique et le jaillissement de l'imagination. M. Pagnol a écrit seul son second ouvrage, *Jazz,* représenté au théâtre des Arts.

M. Blaise est professeur de grec dans une faculté de province. A cinquante-sept ans, il est célèbre dans le monde de l'érudition parce qu'il découvrit jadis en Egypte un palimpseste d'après lequel il put reconstituer le texte d'un dialogue de Platon, *le Phaéton,* que les hellénistes tiennent pour les plus belles pages de l'antiquité grecque. M. Blaise va entrer à l'Institut, il est riche, aimé tendrement de ses élèves, qui viennent familièrement faire appel à son affection ou à sa générosité. Voici une jeune étudiante, Cécile, son élève préférée ; un jeune Serbe peu fortuné qu'il oblige en lui payant d'avance un travail qu'il lui confie. Cependant il vit seul, confiné dans les jouissances de l'hellénisme. Est-ce suffisant? lui demande un ancien camarade de jeunesse qui tient au premier acte le rôle du confident pour faciliter l'exposition. Après réflexion, Blaise répond : « Oui, c'est suffisant, je suis parfaitement heureux. »

A ce moment survient le doyen de la Faculté, que blesse en secret la célébrité de Blaise. Il apporte la nouvelle qui retourne la situation et lance le drame : un savant anglais vient de découvrir le véritable

manuscrit du *Phaéton*. Ce n'est qu'un médiocre exercice de rhétorique d'un grammaire d'Alexandrie, et le texte établi par Blaise n'est que fantaisie extravagante. Un coup d'œil sur l'article du savant anglais suffit à Blaise pour l'assurer que sa réputation est perdue. Il tombe de son haut, la lumière s'éteint brusquement et une sorte de fantôme imprévu paraît cependant que le rideau baisse.

Au second acte, Blaise reparaît à la Faculté pour faire son cours après l'écroulement de sa gloire. En vain le doyen tente de lui faire comprendre qu'il vaudrait mieux disparaître, il s'obstine. Mais en présence de ses élèves qui lui gardent leur respect et leur affection, il tient un langage insensé : « La science en général, dit-il, et celle de l'hellénisme en particulier, n'est qu'une sinistre duperie. Vivez, si vous m'en croyez, n'attendez à demain. Laissez là tout l'appareil de la philologie, de l'érudition et de la critique des textes, qui ne sont que vanité. Amusez-vous, faites la noce et occupez-vous des demoiselles. » Après quoi il ferme sa serviette, il dépose la robe et la toque qu'il a revêtues pour donner plus de majesté à sa déclaration, et il rentre chez lui.

Au troisième acte, il y reçoit d'abord le doyen, décomposé par le scandale, et qu'il envoie promener en le traitant de vieux farceur ; puis son élève préférée, la jeune Cécile, qui vient l'assurer que ses disciples le chérissent davantage à présent qu'il leur a donné des conseils imprévus et séduisants. Après quoi elle s'en va. Alors la lumière s'éteint, et dans l'ombre reparaît le fantôme aperçu à la fin du premier acte. C'est un personnage imaginaire et symbolique, qui représente la jeunesse du professeur, ou le triste étudiant qu'était le professeur quand il était jeune. Le Blaise dédoublé et le Blaise réel engagent un dialogue où le premier reproche au second avec véhémence de l'avoir assassiné. « Je porte, dit-il, tous tes désirs inassouvis que tu as étouffés par ta vertu stupide. Aujourd'hui encore, cette jeune fille qui vient de te quitter, tu l'aimes, et si tu osais lui parler, elle ne demanderait qu'à être à toi. » A ce moment retentit un coup de sonnette : c'est Cécile qui revient chercher son sac qu'elle avait eu la précaution d'oublier. Le fantôme dit : « Tu vois ! De l'audace, et elle t'appartient. » Mais la timide innocence de M. Blaise, même stimulée par le fantôme qui reparaît de temps à autre pour lui crier « Courage ! », ne saurait passer en un instant à l'extrême licence. Il s'y prend si mal que Cécile lui échappe. Alors, paraît le fantôme revécut décidément, qui dit à Blaise : « Tais-toi, tu es trop bête. » Il prend la parole à sa place, et c'est lui qui prononce les paroles ardentes et jeunes qui séduisent les petites filles.

Au dernier acte, il est convenu que Blaise va épouser Cécile. Par malheur survient l'étudiant serbe du premier acte, et dès lors le public n'a pas grand'peine à imaginer la suite : la jeunesse triomphe, Cécile et son Serbe s'en vont sans se soucier de M. Blaise, et celui-ci a de nouveau quelques démêlés avec son fantôme. Ils se tirent des

coups de revolver sans résultat, car il est aussi difficile à un fantôme d'abattre un vivant à la cible qu'à un vivant de tuer un fantôme. Pour finir, on entend une musique de *jazz band* qui tente en vain et trop tard de justifier le titre, et Méphistophélès intérieur de ce Faust qui ne peut rajeunir, le fantôme crie : « La science, l'amour t'échappent ; il ne te reste que le plaisir. »

La pièce comportait, paraît-il, à l'origine, un quatrième acte où le fantôme promenait sa victime à Montmartre. Il a fallu le supprimer, M. Pagnol ayant déjà largement rempli la soirée.

*
* *

De même que l'an passé, lorsque parurent les inventions puériles de M. Pellerin, on s'est écrié que cette pièce attestait une renaissance de l'imagination, révélait un créateur original et annonçait les temps nouveaux. La plus humble vérité est qu'elle manifeste quelques qualités encore flottantes et mêlées à de redoutables faiblesses.

On compterait pour peu de chose les petites faiblesses de métier chez un débutant, ou, pis, les fausses habiletés. Le confident du premier acte est inutile, Cécile et son Serbe sont présentés avec tant de gaucherie appliquée qu'on prévoit leurs retours. leurs entrées et ce qui va s'ensuivre. Au dernier acte, quand on entend une fois de plus la sonnette, notre voisine, qui paraissait pourtant fort innocente, s'est écriée : « C'est le Serbe ! »

La meilleure scène de l'ouvrage est une scène comique au début du second acte, mais elle est inutile à l'action et comme étrangère à l'ouvrage. De façon générale, ce sont les qualités comiques qui, jusqu'ici, paraissent les plus assurées chez M. Pagnol.

Le fond de l'aventure est d'une banalité complète. Cette aventure du professeur qui regrette sur le tard de n'avoir pas connu l'amour a déjà alimenté d'innombrables vaudevilles pour le Palais-Royal. Loin de reprocher à M. Pagnol d'avoir élu un sujet banal, on l'en féliciterait comme on ne se lasse jamais de faire tout auteur assez confiant en sa force pour reprendre une vérité d'évidence. Mais M. Pagnol a gâté son affaire par des prétentions injustifiées.

D'abord, le discours de son professeur est ridicule, fond et forme. M. Pagnol étale avec complaisance sa connaissance du grec, cette petite vanité atteste une culture qui rend impardonnables les sottises qu'il fait débiter à Blaise, clichés éculés, littérature archaïque qui en est encore à célébrer l'eurythmie des vierges en fleur au bord de l'Eurotas. Et M. Pagnol est un jeune auteur !

Enfin, la critique principale portera sur ce dédoublement du personnage qui a été salué comme une audace, une conquête et quasi un coup de génie. Il suffirait pourtant d'un peu de réflexion pour apercevoir combien cet artifice est pauvre et facile. Expliquer un caractère en le faisant dialoguer avec son double, quelle grossièreté

dont eût rougi le moindre écrivain conscient des difficultés de sa tâche ! Une fois de plus, les droits de l'imagination n'auront été invoqués qu'en faveur de la facilité. On sent chez l'auteur de *Jazz* une force confuse, il aura sans doute des succès et il est encore trop tôt pour préjuger de son mérite. Tout ce qu'on peut dire aujourd'hui est qu'il s'embarque sur la voie de cette liberté nuageuse dont un aussi bon romantique que Théophile Gautier disait qu'elle est le contrepied de l'art durable.

LUCIEN DUBECH

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA POLITIQUE INTÉRIEURE FRANÇAISE. LES ÉLECTIONS SÉNATORIALES. — *Elections pour le renouvellement de la série C du Sénat. Elles traduisent un léger glissement à gauche. M. de Selves n'est pas réélu dans le Tarn-et-Garonne. MM. Millerand, Billiet et Dausset échouent dans la Seine. M. Raoul Péret, dans la Vienne, bat M. François-Albert. Le groupe socialiste sénatorial comprendra désormais quatorze membres. Il y a, en outre, deux socialistes-communistes.* (9 *janvier.*)

— *M. Raoul Péret, élu sénateur, est remplacé au fauteuil présidentiel de la Chambre par M. Fernand Bouisson, S. F. I. O, élu au troisième tour de scrutin par* 284 *voix contre* 186 *à M. Maginot.* (11 *janvier.*)

— *M. Paul Doumer est élu président du Sénat sans concurrent par* 238 *voix.* (14 *janvier.*)

LES AFFAIRES D'ALLEMAGNE. — *La crise ministérielle dure toujours.*

— *Le général von Pawels est mis en rapports, à Paris, avec le Comité militaire interallié que préside le maréchal Foch. Les entrevues portent sur la question des fortifications orientales de l'Allemagne.*

CHINE. — *Protestation du gouvernement de Canton contre le mémorandum britannique.* (4 *janvier.*)

— *La veille, la concession britannique d'Hankéou est attaquée et occupée par les Sudistes. Les magasins britanniques sont fermés.* (3 *janvier.*)

SUMATRA. — *Insurrection communiste à Sumatra.* (1er *janvier.*)

NICARAGUA. — *La guerre civile continue. Le président des États-Unis, M. Coolidge, déclare au Congrès qu'il est de son devoir d'assurer, au Nicaragua, l'établissement d'un gouvernement stable.*

500 *fusiliers américains débarquent* (10 *janvier*). *Vaste protestation de la presse dans toute l'Amérique latine.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34603.